

# Histoire d'une famille

(écrit en 2004)

Zinaïda (Zina) Nikolaevna FRENK (nom de jeune fille STEIP née en 1922) raconte :

*Cher lecteur, voici le récit de ma mère, qui parle de la vie d'une famille ordinaire entre la fin du 19-ème et le milieu du 20-ème siècle. Sa parole très spontanée nous restitue des épisodes hauts en couleurs et poignants car marqués par son époque – chose qu'on ne trouve pas souvent dans les livres d'histoire.*



Rudolf Fédorovitch STEIP  
(1830 – 1884)

# UNE HISTOIRE

## U N E H I S T O I R E



Nikolaï Rudolfovitch STEIP  
(1871 – 1943)  
*Père de Zina*

Sur la photo, de chaque côté de Nikolaï Rudolfovitch STEIP, il y avait deux amis "contre-révolutionnaires" qui ont été exécutés lors de la répression.

## UNE HISTOIRE



La famille STEIP en 1916 : Evdokia Andreevna, (mère de Zina); Kolia (Nicolas), Andrei (André), Fédia (Théodore); Olga, Pavel (Paul), Maria, Véra (dans les bras)

UNE HISTOIRE



Mikhaïl Tsalievitvh FRENK  
(1912 – 1996)  
*Mon époux*



Zinaïda (Zina) Nikolaevna  
STEIP,  
épouse FRENK née en 1922



Antonina Rudolfovna  
STEIP  
(1868 - 1942)  
*Tante de Zina*

**INTRODUCTION.**

*Mes chers enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, ces informations, que j'ai couchées sur une cassette et sur le papier, je les ai recueillies et réunies d'après mes souvenirs, les récits de mon père, Steip Nikolai Rudolfovitch, les lettres et les récits de mes frères en France, le journal de mon frère, Nikolai (Nicolas) Nikolaevitch Steip, les souvenirs de Nikolai Vladimirovitch Steip, mon cousin, les notes de sa fille Irina Nikolaévna Steip, les écrits et les récits de ma sœur Maria Nikolaévna Steip.*

*Il m'a été très difficile de faire tout cela, et pas seulement à cause de l'abondance et de la diversité des documents, mais surtout parce qu'il fallut revivre, analyser, intégrer tout cela dans mon cœur. Je l'ai fait pour vous, pour que vous puissiez connaître vos racines et avoir une vision de la vie et de l'histoire de notre famille presque sur un siècle et demi.*

*Je pense que la lecture de ce texte s'adresse principalement aux adultes. Il vaudrait mieux ne raconter que des morceaux choisis aux enfants. Malheureusement, dans tout ce que je décris, le tragique prend souvent le dessus sur le rire et la gaieté. Mais telle était la vie ... Je ne pourrai pas toujours être impartiale, mais je ferai de mon mieux.*

*Ces souvenirs m'ont souvent inspiré un sentiment d'admiration et de respect envers le courage, la patience et la vitalité dont ont fait preuve beaucoup de membres de ma famille.*

*Pour qu'il soit plus facile de comprendre cet arbre généalogique plutôt complexe, j'utiliserai la manière d'antan, en appelant les femmes par leur double nom : d'abord celui de jeune fille, puis celui d'épouse.*

## Table des matières

Première fille de Rudolf Steip : MARIA Rudolfovna Steip.....	9
Deuxième enfant de Rudolf Steip : Vladimir Rudolfovitch Steip (Le créateur du corps des pompiers de Moscou).....	10
Premier enfant de Vladimir Rudolfovitch : VLADIMIR Vladimirovitch Steip (Le savant botaniste).....	11
Le père Boris Guéorguievitch STARK (prêtre de l'église de Ste Geneviève des Bois).....	11
Le deuxième fils de Vladimir Rudolfovitch Steip : Nikolaï Vladimirovitch Steip.....	12
Les proches.....	12
Retour au récit de Nikolaï Vladimirovitch Steip.....	16
Troisième enfant de Vladimir Rudolfovitch Steip : Véra Vladimirovna Steip.....	16
Fils de Véra Vladimirovna Steip : Léonid Akimovitch Aivazov.....	19
Troisième enfant de Rudolf Steip : Ekaterina Rudolfovna Steip-Kuzel.....	20
Quatrième enfant de Rudolf Steip : Andreï Rudolfovitch Steip.....	20
Septième enfant de Rudolf Steip : Olga Rudolfovna Steip-Krasil'nikova.....	20
Cinquième enfant de Rudolf Steip : Antonina Rudolfovna Steip.....	23
Une famille unie.....	27
Souvenirs et commémorations.....	27
Sixième enfant de Rudolf Steip : Nikolaï Rudolfovitch Steip (mon père).....	28
Mon enfance .....	29
Jeunesse de Nikolaï Steip.....	30
Une histoire avec les Honghuzis.....	32
La guerre Russo-Japonaise.....	32
Suite des missions de Nikolaï .....	33
La guerre de 1914.....	34
Époque après la révolution.....	35
L'évacuation du corps des cadets.....	36
Retour à Moscou.....	39
Les retrouvailles.....	39
La vie reprend son cours.....	40
La mort de maman.....	41
A la recherche d'une nouvelle maman.....	42
Arrivée du piano.....	44
Les obligations.....	44
La photo de maman dans son cercueil.....	45
Récit de papa.....	45
Sur la tombe de maman.....	46
Ma jeunesse avec mon père.....	47
L'apprentissage des arts.....	50
Récit de mon frère Nicolas.....	52

## U N E H I S T O I R E

Récit de mon frère André.....	54
Suite du récit de Zina.....	57
Le sapin de Noël.....	58
Arrestations et déportations.....	58
Avec papa dans le Caucase.....	60
L'art de communiquer chez nous.....	61
Reprise du récit au Caucase.....	61
Les obligations de la caisse d'épargne.....	62
Ma passion pour la lecture.....	63
Nos études.....	65
La guerre avec la Finlande.....	66
Ses premiers amours.....	66
Déclaration de la deuxième guerre mondiale.....	70
Ses activités au début de la guerre.....	71
La situation de mes sœurs pendant la guerre.....	74
Sa mobilisation.....	75
A l'automne 1942.....	76
Le marché noir.....	77
Les distractions.....	78
Mon service à l'armée.....	78
La rencontre avec le lieutenant Frenk.....	84
Le Nouvel An 1943.....	85
L'école de conduite.....	85
Ma fonction de chauffeur.....	86
La mort de mon père.....	88
L'état de mes yeux se dégradait.....	89
Une mission pour le général.....	89
Le cambriolage de notre maison.....	90
Mon mariage.....	91
Sa démobilisation.....	93
Ma première grossesse.....	93
La naissance de mon fils André.....	97
La réserve de bois.....	98
L'alimentation du bébé.....	100
Annexe.....	102

## ORIGINES

**E**n 1847, mon grand-père Rudolf Fédorovitch Steip, né en 1830, arrive en Russie. Il vient de Solingen, en Allemagne. Je ne sais pas dans quelle mesure cela correspond à une vérité historique, mais mon père l'appelait " M. le Baron von Steip " . A dix-sept ans Rudolf Fédorovitch Steip rêvait d'ouvrir à Saint-Pétersbourg une manufacture de tissage, mais il n'y parvint pas. Il trouva alors une place de secrétaire dans l'usine de stéarine (complément de la paraffine) Nevski zavod ("l'usine Nevski"), où l'on fabriquait les bougies pour toute la Russie. En 1855 il épousa Maria Ivanovna Ivanova, fille du conseiller honoraire, issue d'une famille noble mais ruinée. Leur mariage fut célébré à Saint-Pétersbourg, à l'église Samsonovskaia.

Ils vécurent à Saint-Pétersbourg pendant leurs premières années de mariage. Puis mon grand-père se vit proposer le poste de directeur de la filiale moscovite de l'usine. Après la révolution cette usine fut rebaptisée "Stéol", bien qu'elle continua de fabriquer les mêmes produits.

Avant la révolution, la rue où se trouvait l'usine s'appelait Névskaia. Elle fut ensuite rebaptisée Saltykovskaia. Cette toute petite rue longeait la pente raide d'une colline, qui descendait vers les rives de la rivière Iaouza. Elle ne comptait que trois ensembles : Le bâtiment de l'usine, la résidence pour les employés et le foyer des ouvriers. En face, de l'autre côté de la rue il y avait un champ avec des fleurs, des pissenlits, qui descendaient jusqu'à la berge de la rivière. Là paissaient les vaches et les chevaux, et se baladaient poules et canards. Au même endroit se trouvaient également des ateliers, où l'on fabriquait des caisses en bois pour emballer les produits de l'usine, et je me rappelle, qu'on emmenait sur les voitures à cheval les caisses remplies de bougies. Au-dessus, il y avait le bureau des Gorbatchev, les fabricants de caisses.

On peut dire que toute notre famille avait, à un moment ou à un autre, travaillé dans cette usine, du grand-père à moi-même en 1941-42. C'est d'ailleurs grâce à nos bonnes références de famille travailleuse que ma mère avait réussi à faire libérer papa de prison en 1921.

Rudolf Steip y occupait un petit appartement de fonction rue Vosnessenskaia, en face de TsAGI (le célèbre Centre d'études aéronautiques), où il était installé avec sa famille : lui-même, son épouse, ainsi que leurs trois fils et quatre filles.

En 1884, mon grand-père décède. Cela arriva en hiver : alors qu'il passait devant les étangs Elizavetinski, qui se trouvaient derrière le terrain de l'usine. Il y vit un petit garçon en train de se noyer, lui porta secours et le sauva. L'enfant fut sauvé, mais mon grand-père attrapa un mauvais coup de froid et développa une pneumonie qui le tua, laissant derrière lui sept enfants. À l'époque, mon père avait 13 ans, et sa sœur cadette en avait 11. Dans un premier temps, la famille put rester dans le même appartement de fonction, mais ils durent ensuite déménager dans un appartement plus petit, situé dans l'immeuble où la maison de culture de l'usine Stéol se trouvait après la révolution.

### Première fille de Rudolf Steip : **MARIA Rudolfovna Steip.**

La fille aînée de mon grand-père, Maria Rudolfovna Steip (1856-1918) épousa un Allemand qui s'appelait Karl Kondratiévitch Guebel, et qui travaillait lui aussi à l'usine

Nevski zavod, en tant que comptable. Ils vivaient dans un appartement à l'usine et avaient deux fils et trois filles.

Leurs fils, Victor et Mikhaïl, sont tombés héroïquement pendant la première guerre mondiale. Plus tard papa et moi avons trouvé dans le grenier de notre maison de campagne un journal relatant leur mort au combat.

Quant aux filles - Anna Steip-Zugel, Ekaterina et Julia Steip, elles furent toutes les trois déportées de Moscou en 1942 vers une destination inconnue et n'ont pas survécu. Après la mort de ma mère (en 1927), elles venaient souvent nous rendre visite.

Je me rappelle en particulier de Julia. Elle était alors encore une toute jeune fille, et mon père la taquinait constamment, en disant que bientôt elle sera bonne à marier; elle rougissait et répondait, que dans ce cas là elle chasserait ce mari dans le froid avec un balai, en joignant le geste à la parole.

En 1905, Maria Rudolfovna Steip, effrayée par la révolution en Russie, était partie pour une année en Suisse avec ses enfants, sur les bords du lac Bodensee. Son époux resta toutefois à Moscou, puisqu'il travaillait à l'usine. Un an plus tard elle regagna la Russie.

### Deuxième enfant de Rudolf Steip : **Vladimir Rudolfovitch Steip** (Le créateur du corps des pompiers de Moscou)

Leur deuxième enfant était leur fils Vladimir Rudolfovitch Steip (1859 – 1921). Il épousa Véra Konstantinovna Guébel, une Allemande, fille d'un pasteur luthérien. Sa paroisse était à l'église Paul-Kirche.

L'épouse de Vladimir Rudolfovitch étant très malade (elle avait la tuberculose), les médecins lui ont conseillé de s'installer en Crimée. On l'emmena d'abord en séjour à Anapa, à Yalta, puis Vladimir Rudolfovitch Steip fit construire pour elle une maison de campagne à Sotchi, où elle vivait toute l'année avec les enfants et les domestiques. Vladimir Rudolfovitch Steip était un représentant de commerce à l'usine de stéarine Nevski zavod, et il passait son temps à sillonner la Russie pour diffuser les produits de l'usine.

De plus il se passionnait pour la lutte contre les incendies, et la construction de la tour de pompiers, qu'on peut voir encore dans l'arrondissement de Sokolniki, fut financée par lui. A Novoguirévo (un faubourg de Moscou) où il se fit ensuite construire une maison de campagne, il a organisé un groupe de pompiers bénévoles, dont la notoriété était telle que dans l'arrondissement on appelait tous les pompiers des "Steips".

Mais ce n'est pas tout, Vladimir Rudolfovitch Steip se passionnait également pour le chant. Il chantait dans la chorale à l'église de l'Ascension, avec ses sœurs Nina et Olga. C'est là qu'il rencontra une amie de sa sœur Nina (qui était donc ma tante), qui s'appelait Anna Alekseevna Ouspenskaia, qui deviendra son épouse après le décès de sa première femme. Car lorsque Vladimir Rudolfovitch Steip voulut demander le divorce à sa première épouse, ses propres sœurs Olga et Nina sollicitèrent le directeur de l'usine pour l'en empêcher. Et le directeur de l'usine menaça Vladimir Rudolfovitch Steip de licenciement en cas de divorce. Et moi qui pensais que ce genre de choses n'étaient possible qu'à l'époque soviétique...

### Premier enfant de Vladimir Rudolfovitch : **VLADIMIR Vladimirovitch Steip** (Le savant botaniste)

Le fils aîné de Vladimir Rudolfovitch Steip, qui s'appelait Vladimir Vladimirovitch Steip, est né en 1886 et décédé en 1973. Il fut admis à l'Université de Moscou, où il étudia un certain temps, mais la police de la Russie tsariste le poursuivait pour des proclamations de nature politique, voire révolutionnaire, et son père l'envoya faire ses études en Suisse dans une faculté des sciences naturelles. Il semblerait que c'était à l'Université de Genève. Après la fin de ses études il rentra en Russie et s'installa à Sotchi dans le Caucase, où sa mère vivait. Là il a travaillé dans le jardin botanique "Dendrarium" à Sotchi, où il étudiait la flore et la faune du Caucase. Il publia même plusieurs ouvrages dans le domaine, mais à l'époque soviétique il fut arrêté, ses publications interdites, et lui-même envoyé au camp de travail pour la construction du canal Bélomorski. Son épouse, Inna Karlovna Stark, la sœur de l'amiral Georgi Karlovitch Stark, l'a suivi dans l'exil et a partagé avec lui toutes ses peines jusqu'à la fin. En 1954 il fût "réhabilité" (blanchi de toutes accusations par la justice).

Les premières années il lui était interdit de s'installer dans des villes, personne ne voulait l'embaucher, on lui interdisait de travailler comme chercheur. Pour gagner sa vie Il collait des boîtes pour les aiguilles et manquait de tout. Quand enfin il réussit à s'installer à Moscou, puis à obtenir un appartement et une retraite, il était déjà tard pour lui, et après les vingt ans d'exil c'était un homme très malade.

Je me rappelle, quand il était revenu à Moscou, sa sœur, Véra Vladimirovna Steip - Aïvazova organisa à cette occasion une rencontre pour toute la famille. A l'époque nous sommes allés chez eux à Novoguirévo, mon mari et moi avec mes enfants, Andrei et Mila. Vladimir Vladimirovitch Steip était assis là tout petit, très maigre et silencieux: il avait en fait reçu l'ordre de garder le silence sur ses années passées en exil.

### Le père **Boris Guéorguievitch STARK** (prêtre de l'église de Ste Geneviève des Bois).

Maintenant je voudrais vous parler du prêtre de renom qu'était le père Boris Guéorguievitch Stark, frère de Inna Karlovna Stark-Steip et fils de l'amiral Guéorgui Karlovitch Stark. Dans le livre publié par l'écrivain Tcharouchine "Des destins de marins" un chapitre est consacré à l'amiral Georgi Karlovitch Stark. Par ailleurs, l'auteur du livre affirme que l'histoire de l'amiral a été à l'origine d'un livre intitulé "Les trois âges de Okini-san" publié par un écrivain célèbre pour ses romans historiques : Valentin Pikoul. Je ne saurais que trop recommander ce livre passionnant.

Pendant la Perestroïka, il y eut beaucoup de publications sur la vie de Boris Guéorguievitch Stark dans les journaux, revues ou les émissions télévisées. Le père Boris était jadis prêtre à l'église au cimetière russe de Sainte-Geneviève des Bois, près de Paris. En 1953 il rentra en Russie, et après moult pérégrinations et interdictions, finit par recevoir une paroisse à Iaroslavl, où il vécut jusqu'à sa mort. Irina Nikolaévna Steip - Sadykova échangea une très intéressante correspondance avec lui pendant quelques années. Elle a conservé chez elle cette correspondance. Ma fille Mila faisait des voyages à Iaroslavl pour le voir et aller dans son église, et mon fils Andrei lui envoyait le miel de ses ruchers. Le 17 janvier 1996 nous avons lu dans le journal "Komsomolskaïa pravda" l'annonce de sa mort.

Le deuxième fils de Vladimir Rudolfovitch Steip : **Nikolaï Vladimirovitch Steip**

Le deuxième fils de Vladimir Rudolfovitch Steip se nommait Nikolaï Vladimirovitch Steip, né en 1887, et mort en 1981. Il vécut une vie longue et riche en événements. Il nous a laissé ses souvenirs, que je consulte souvent. Un jour sa fille, Irina Nikolaévna Steip - Sadykova, née en 1921, lui a demandé de raconter son enfance, ses jeunes années, les endroits qu'il a vus et où il a vécu, parler de ses amis et de la famille. A cette époque il avait déjà 90 ans. Et voilà ce qu'il s'est mis à raconter avec une grande passion et beaucoup de chaleur.

Nikolaï Vladimirovitch Steip était marié avec une Allemande, Anna Petrovna Iévléva. Chez eux aussi, on adorait la musique. Son épouse, Anna Petrovna, jouait fort bien du piano et chantait; je me souviens, par exemple, de la romance d'Aliabiev "Le Rossignol".

Dans son enfance, sa famille a déménagé plusieurs fois, tout en restant essentiellement dans le quartier de Léfortovo et de Nemetskaia sloboda (le "Faubourg allemand"). Ils ont vécu: dans la maison de Korovine dans la ruelle Machkov, dans un appartement avec des plafonds richement décorés à la main ; dans la maison des Kliuguine dans la rue Nemetskaia (rue " Allemande ") – là même où était né Pouchkine; dans la maison des Iélaguine dans la ruelle Pletechkovski, dans le quartier de Znamenka ; et ils ont même loué une maison de campagne à Touchino, qui fut jadis un faubourg de Moscou.

Comme tous les garçons, Nikolaï Vladimirovitch Steip fréquentait l'école secondaire, bâtie sur le modèle allemand Saint-Michaels-Schule (école Saint Michel). Ensuite, en 1911, il intégra l'Académie "Pierre le Grand" (à présent Académie Timiriasev), et devint agronome; il vivait et travaillait à Firsanovka.

Leur fille unique, Irina Nikolaévna Steip - Sadykova fit ses études à l'Institut des langues étrangères, dans la faculté de langue allemande. Elle a elle-même deux filles : Elena, née en 1947, et Nadejda, née en 1949.

Sa fille cadette Nadejda (Kassimova-Malinauskene) étudia la musique, puis la littérature à la faculté des belles lettres de l'Université de Moscou, puis entra au département des études " post-graduate " à l'Université de Moscou. Ensuite elle épousa un Lithuanien, Kostas Malinauskas. Ils partirent tous deux à Vilnius, où elle enseignait le latin et le grec à l'université de Vilnius. Après son divorce, Nadejda revint à Moscou, plus précisément chez sa mère à Firsanovka et reprit son travail d'enseignement à l'Université de Moscou et à l'École normale " Lénine ". De nos jours, elle enseigne à l'Université Russe des sciences humaines.

Actuellement, Irina Nikolaévna Steip - Sadykova vit toujours à Firsanovka avec sa fille cadette Nadia et les deux fils de cette dernière, Kostas et Linous.

### *Les proches*

Mais maintenant je voudrais m'écarter de mon récit chronologique sur la famille de mon père, ses frères et sœurs, et m'arrêter un peu sur leur entourage, tous ces gens passionnants et pour certains d'entre eux célèbres, qui ont à un moment donné côtoyé la famille de mon père.

Je me souviens de Piotr Nikolaevitch Kouznetskikh - un vieil homme, qui ne voyait presque plus et marchait péniblement en s'aidant d'une canne. Dans sa jeunesse Il servait dans l'armée, encore sous Nicolas Ier, en qualité d'aide médecin militaire. Il connaissait tous les Steip depuis leur plus jeune âge et était considéré par leurs familles comme quelqu'un de très proche, quelqu'un faisant partie de la famille. Presque chaque dimanche, il venait passer du

temps chez un des Steip et racontait beaucoup de choses passionnantes sur le passé. Son gendre, un Allemand, qui s'appelait Franz de son nom ou de son prénom, je ne me rappelle plus, était, lui, artisan, et fabriquait des violons et donnait des cours de violon aux fils de Vladimir Rudolfovitch Steip, tout en leur expliquant, quel bois prendre pour la table de dessus ou de dessous, combien d'années le faire sécher etc.... Avec son aide et sous sa direction Vladimir Vladimirovitch Steip a lui-même fabriqué un violon, qu'il a ensuite offert aux fils du père Boris Stark, Mikhaïl et Nikolaï, lesquels à l'époque fréquentaient la classe du violon à l'école musicale.

Je me souviens encore qu'il y avait un autre aide médecin, employé par l'usine, qui se prénomait Dimitri Vasilievitch, mais je ne me rappelle pas son nom. Il soignait toute notre famille gratuitement. Il pratiquait tout seul et avec brio les opérations chirurgicales les plus complexes. Mon père a fait sa connaissance pendant la guerre russo-japonaise et l'a persuadé de quitter la ville de Harbin et de venir à Moscou, où il l'a aidé à s'installer à l'usine Nevski zavod. A l'usine, Dimitri Vasilievitch avait une petite infirmerie. C'était un grand ami de notre famille. Quand, après la révolution, on commença à "densifier l'habitat" ; Mais tout le monde ne sait pas ce que cela veut dire ... En fait c'est quand dans votre appartement on met quelqu'un d'autre, et si l'on ne vous expulsait pas carrément de chez vous, on vous entassait dans une seule pièce. Ainsi, avant la révolution, après la mort de mon grand-père, sa famille fut logée dans un appartement minuscule de trois pièces, au rez-de-chaussée de l'immeuble, où il y avait la maison de la culture de l'usine "Stéol". Nina Rudolfovna, Olga et Andrei Rudolfovitch Steip y avaient chacun une pièce. Cela malgré le fait qu'Andrei Rudolfovitch Steip avait déjà une famille, une épouse et deux enfants, qui vivaient à Kazan. Dès que les sœurs étaient parties — Olga Rudolfovna s'était mariée, Nina Rudolfovna a trouvé du travail et a ainsi pu louer un appartement, Andrei Rudolfovitch a amené la famille là-bas. Et voilà qu'après la révolution on leur a " densifié l'habitat". Ainsi sa famille de 4 personnes a dû se contenter d'une pièce de 12 mètres carrés, tandis que les deux autres furent occupées par des inconnus. Heureusement qu'il a pu obtenir à grande peine que ce soit Dimitri Vasilievitch, aide médecin de l'usine, qui soit installé dans l'une de ces deux pièces. En 1919 Andrei Rudolfovitch décéda après avoir contracté le typhus; sa famille fut expulsée, et quand en 1921 mon père sortit de prison et rentra à la maison, il n'a jamais pu les retrouver.

Après la mort de ma mère (en 1927), papa et moi passions souvent voir Dimitri Vasilievitch, et c'est lui qui a conseillé à mon père, complètement perdu à ce moment-là, de me mettre dans un groupe d'enfants dont l'éducatrice était allemande.

En outre j'ai appris au détour d'un récit de mon père, puis lu dans le journal que tenait Nikolaï Vladimirovitch Steip, que tous les deux connaissaient très bien le formidable Vassili Konstantinovitch Konstantinov, le fils illégitime de Mme Maïkov et du grand duc Konstantin Romanov (par ailleurs, auteur de nombreuses poésies, qu'il signait par ses initiales "KP" et à qui on doit entre autres la célèbre romance "*Ouvre large ma fenêtre*", ou encore : "*Un pauvre diable est mort à l'hôpital*"). Puisque ses parents n'étaient pas mariés, c'était sa mère qui lui a donné le nom de Konstantinov, dérivé du prénom de son père.

C'était une personne très cultivée. À cette époque il obtint deux diplômes d'études supérieures : celui de l'Institut des ingénieurs des transports ferroviaires à Saint-Petersbourg et celui de l'Université de Moscou à la faculté des sciences naturelles. Il a construit des chemins de fer dans le Caucase : Koutaïssi — Vladikavkaz, et par ailleurs, il a été chef des chemins de fer du sud de la Russie. Mon père m'a souvent parlé de lui. Il était étroitement lié à la " tribu " des Steip, et a beaucoup aidé nos familles. Ainsi, par exemple, au moment où en 1918 mon père devait d'urgence fuir Moscou pour aller à Maïkop avec épouse et enfants en bas âge,

c'est lui qui, grâce à son excellente connaissance du Caucase, a conseillé à mon père un itinéraire qui n'était pas encore contrôlé par l'Armée rouge.

Et voilà que c'est Irina Nikolaévna qui m'envoie les souvenirs de son père, où sont consignés en détail les récits de l'aide de Vassili Konstantinovitch Konstantinov à nos familles, non seulement sur le plan financier, mais également de sa grande contribution à la formation des jeunes Vladimir Vladimirovitch et Nikolaï Vladimirovitch. Il organisait d'intéressantes visites et randonnées dans le Caucase. Irina Nikolaévna a conservé des photos d'une de ces randonnées sur le lac de Kardygatch. Grâce à lui ils ont visité des lieux intéressants dans tout le Caucase, mais ce qui comptait le plus, c'était d'être guidé par une personne d'une immense culture, d'une authentique noblesse. Comme le disait mon père : la vraie noblesse est une grande culture personnelle ajoutée à une modestie avec les gens, loin de toute affectation de mauvais goût.

Nikolaï Vladimirovitch travaillait très souvent sous sa direction : comme secrétaire particulier, ou ingénieur, ou dans une obscure cantine. Lorsque Nikolaï Vladimirovitch descendait chez lui, Konstantinov lui prêtait son propre lit pour la nuit, tandis que lui-même mettait sa cape caucasienne par terre en guise de couche. Il était capable de refaire les talons sur les bottes de Nikolaï Vladimirovitch, s'il voyait qu'il y avait du laisser-aller. Par ces temps sanglants de la révolution et de guerre civile, Konstantinov l'a sauvé de la mobilisation. C'est précisément pendant la guerre civile que quelqu'un l'a lâchement assassiné en l'attaquant par derrière, tandis qu'il marchait au bord de la mer. En fait Konstantinov n'a jamais voulu quitter la Russie tsariste, il était foncièrement fidèle à sa patrie.

Nos familles étaient également liées d'amitié avec la famille du général Vassili Bergardovitch Struve. Il était directeur de l'Institut de bornage des terres, lequel est devenu par la suite l'Institut de géodésie et de cartographie de Moscou. Il enseignait à l'université de Moscou, travaillait en tant que juriste. Quant à ses opinions politiques, c'était un anarchiste. Lui et sa famille habitaient rue Krasnoselskaia (avant le pont), et à côté, voire dans le même immeuble, habitaient la sœur de mon père, Ekaterina Rudolfovna Steip-Kuzel avec son époux.

Vassili Bergardovitch Struve était frère du philosophe et célèbre homme d'Etat Pierre Bergardovitch Struve (1870 — 1944), émigré en France.

Mon père me parlait souvent des liens d'amitié qui réunissaient les deux familles, les concerts, les spectacles organisés ensemble. L'épouse de Vassili Bergardovitch était de la famille d'un célèbre écrivain russe, Aksakov. A cette époque les Aksakov vivaient dans la ville de Oufa. Les Struve avaient une grande maison, ils avaient leur propre théâtre "maison " et montaient des spectacles. Lorsqu'ils recevaient des visites de la famille d'Oufa et de Saint-Pétersbourg, nos familles d'amateurs de musique étaient invitées à participer, pour ensuite préparer des concerts à notre tour. Mon père, Nikolaï Rudolfovitch Steip ainsi que ses sœurs Nina Rudolfovna et Ekaterina Rudolfovna se produisaient: mon père et Nina Rudolfovna chantaient des duos et des solos de divers opéras, des romances anciennes, tandis que Ekaterina Rudolfovna les accompagnait.

### **Fait divers STRUVE.**

Le fils de Vassili Bergardovitch, Sacha Struve, et Vladimir Vladimirovitch Steip (fils de Vladimir Rudolfovitch, le frère de mon père) allaient à la Sankt Michael Schule ensemble. Ils sont longtemps restés amis. En été ces familles louaient ensemble des chambres à Aloupka en Crimée. Vladimir et Nikolaï Vladimirovitch accompagnés de Sacha Struve et de ses deux sœurs ont parcouru ensemble une grande partie de la Crimée. Sacha Struve étant malade de

rhumatismes et ayant le cœur fragile est mort tôt, c'est pour cela qu'il devait suivre les autres en voiture à cheval. Tandis que Volodia, Nikolaï Vladimirovitch et Véra étaient à cheval.

Cette belle amitié nous a tout de même valu un désagrément... Il se trouve qu'un jour le général Vassili Bergardovitch Struve a offert à Vladimir Vladimirovitch Steip une arme à feu (un browning). A l'époque celui-ci habitait avec son père Vladimir Rudolfovitch Steip . La sœur, Véra Vladimirovna Steip (nom d'épouse Aïvazova) était entrée à la pension von Derviz pour suivre ses études au lycée. Quant à Nikolaï Vladimirovitch, l'autre frère, il fréquentait l'école de la marine à Saint-Pétersbourg. Les jeunes gens avaient un ami Sanka qui, en ce temps là vivait chez eux, quand leur père Vladimir Rudolfovitch partait en mission. Les garçons étaient assez imprudents, même la nuit il y avait de la lumière chez eux. Dans la journée le va-et-vient était permanent : ils sortaient et rentraient avec des paquets (qui contenaient des matériaux pour fabriquer un violon). Bref, leur comportement apparaissait suspect, surtout si l'on sait qu'une imprimerie clandestine (sociale – démocrate) se trouvait à l'étage du dessus, et que la police secrète du tsar cherchait cette imprimerie et surveillait la maison.

Nikolaï Vladimirovitch Steip raconte qu'une nuit ils ont entendu le son de la sonnette à la porte : "*Qui est là ?*" Demandent les garçons, et c'est le concierge qui répond : Un télégramme pour vous de la part de votre papa. Ils ouvrent la porte et là surprise : le concierge est accompagné par des policiers. Les policiers entrèrent chez eux et se mirent à fouiller en cherchant quelque chose. Ils finirent tout de même par trouver quelques proclamations, et partirent en emmenant les garçons au poste de police. On les garda au poste quelques jours, puis ensuite on les conduisit le long de la rue Tverskaïa (la rue principale de Moscou) à l'interrogatoire. Quatre sergents de ville les encadraient. Les garçons avançaient les têtes hautes, le public les acclamait, en agitant des chapkas.

Le premier à être interrogé fut Nikolaï Vladimirovitch : on avait trouvé des dessins des drapeaux rouges et du browning dans son agenda ou dans ses cahiers de cours, tandis que ses proclamations se sont retrouvées dans le dossier de Vladimir Vladimirovitch, son frère. Le fonctionnaire de la police politique l'a mis en garde en voyant ses dessins : " Tâchez de vous tenir éloigné de tout cela, sinon la potence n'est jamais loin", et contre toute attente, il l'a laissé partir librement.

Pendant ce temps, son frère Vladimir Vladimirovitch était encore retenu, puisque c'est dans son dossier que des proclamations avaient été découvertes, tout comme une cartouche de browning dans sa poche. A la question : "Où est le browning ?", il répondait qu'il n'en avait pas. Bien que le browning fût caché à la maison, sous la grille de ventilation dans le plancher.

Lorsque Nikolaï Vladimirovitch rentra chez lui, il découvrit que des sergents de ville tendaient une embuscade dans l'appartement tout retourné. Ils avaient également réussi à arrêter la fille du général Vassili Bergardovitch Struve, que Sacha avait envoyée chez eux.

Le fonctionnaire de la police politique donna à Vladimir Vladimirovitch le procès-verbal à signer. Il le prit, le lut et signa : "Lu avec plaisir", exactement comme Nicolas II signait d'habitude les papiers, ce qui valut à Vladimir Vladimirovitch une gifle de la part du gendarme.

De retour de son voyage d'affaires Vladimir Rudolfovitch Steip commença par détruire au plus vite tous ce qui risquait d'attirer des ennuis, puis il installa son fils Nikolaï Vladimirovitch avec Nina Rudolfovna Steip, dans le quartier de Znamenka, en lui demandant de bien s'en occuper et de le surveiller afin que Nikolaï ne puisse plus être mêlé à de telles histoires. Vladimir Vladimirovitch risquait d'être expulsé de Moscou vers Viatka, mais son

père, Vladimir Rudolfovitch Steip avait persuadé les autorités de l'envoyer à Sotchi auprès de sa mère malade. Mais même là-bas il était placé sous surveillance. C'est donc là-bas qu'il a trouvé du travail auprès de M. Konstantinov, dont je vous ai déjà parlé. Il travailla d'abord comme dessinateur, puis fut chargé de ramasser des plantes médicinales.

En 1992 Irina Nikolaévna Steip-Sadykova apprit que le petit-fils de Pierre Bergardovitch Struve, Nikita Struve, était arrivé à Moscou de Paris pour présenter un exposé. Elle lui écrivit une lettre parlant de l'histoire d'amitié entre leurs familles respectives, et en réponse à cette lettre Nikita Struve lui envoya une lettre de remerciements. Actuellement il est directeur de la maison d'édition russe à Paris "Ymca-Press", qui édite des ouvrages philosophiques.

Nous avons aussi beaucoup d'autres amis, mais avant de parler d'eux, j'aimerais continuer mon récit sur la famille de mon père.

### ***Retour au récit de Nikolai Vladimirovitch Steip***

Nikolai Vladimirovitch Steip écrivait des récits. J'ai gardé un cahier qu'il m'a offert, avec ses récits. Il écrivait aussi des poésies. Lorsque Vladimir Vladimirovitch Steip, las des poursuites et des persécutions incessantes décida de partir pour l'Amérique avec l'ami San'ka. Alors, Nikolai Vladimirovitch écrivit à ce sujet un "*Poème sur le projet non abouti*", qu'il dédia à son frère Volodia et à son ami San'ka.

#### **Troisième enfant de Vladimir Rudolfovitch Steip : **Véra Vladimirovna Steip.****

Outre ses deux fils, Vladimir Rudolfovitch avait également une fille, Véra Vladimirovna Steip - Aivazova (1890 — 1975). Elle naquit alors que la famille louait un appartement dans la rue Spiridonovka, et c'est pourquoi on lui donna le surnom "Don'ka-Spiridon'ka". L'endroit était près de la Porte "Nikitskie Vorota" ; à l'époque soviétique la rue fut rebaptisée et portait alors le nom de l'écrivain Alexei Tolstoi.

Ensuite la famille loua un appartement dans la maison des Kliugine, dans la rue Baumanskaia. En 1898 Véra Vladimirovna avait 8 ans et fut inscrite à la pension privée de Grossman. En été, nous partions à la maison de campagne, à Malakhovka. Cette année là, à la rentrée on était déjà dans un nouvel appartement, chez Mme Novinskaia, qui se trouvait sur l'angle des ruelles Aptekarski et Demidovski.

À cette époque Véra Vladimirovna allait déjà au lycée de von Derviz, qui se trouvait dans la ruelle Gorokhovski (actuellement L'institut de géodésie et de cartographie). La famille resta dans cet appartement six années durant, et en été nous louions une "datcha" à Touchino, plus précisément entre Touchino et Nakhabino, chez la princesse Chakhovskaia-Strechneva.

C'était à l'époque une superbe villégiature. Il y avait un cheval dans l'étable, et un concierge qui s'en occupait. On allait à Moscou à cheval, jusqu'à l'Arc de Triomphe, ou en calèche. Lorsque la guerre russo-japonaise éclata, nous donnâmes le cheval à l'armée pour qu'il aille au front avec une carriole sanitaire. La calèche était partie à Sotchi, puisqu'on y avait déjà commencé en 1903 la construction d'une maison de campagne pour l'épouse malade de Vladimir Rudolfovitch Steip ; alors Véra Vladimirovna y resta pour soigner sa mère malade, en se faisant aider par une infirmière. Le piano resta à Moscou et il fallut en acheter un autre sur place, parce que Véra Vladimirovna prenait des leçons de musique et de chant avec Mme Chelekhova, qui fut l'élève du célèbre musicien russe Rubinstein.

## U N E H I S T O I R E

Leur voisine était Mme Maikova, épouse du poète russe Apollo Maikov, qui venait là-bas de Saint-Pétersbourg pour passer l'été. Notre famille était très liée avec cette dame, qui avait une grande bibliothèque et laissait aimablement Véra Vladimirovna et toute notre famille s'en servir.

En 1910.

*Les amis partent en Amérique,  
Pour y chercher un nouveau bonheur.  
Ils prennent congé de tout le monde:  
Sœur, frère, mère.  
Les malles sont déjà remplies,  
De choses pour combler le vide  
Cailloux de la Clairière Rouge,  
(Endroit pareil au paradis)  
Offerts par la nature russe.  
Et pourtant leurs yeux sont tristes...  
Quel est ce mal qui vous opprime ?  
Pourquoi ce poids sur vos épaules ?  
Pourquoi figures si maussades ?  
Aurait-on vraiment des soucis ?  
"Papa vous dit dans sa missive  
De sa demeure moscovite  
Que nous n'auront pas l'argent du père.  
Par contre, plein de boniments...  
La même chose nous menace  
Et de la part de la maman :  
Leurs intentions sont très louables  
Mais dans les faits ce n'est pas sympathique.  
Tout l'amour que vous nous portez,  
Ne nous empêchera pas de partir.  
Nous vendrons même nos belles bottines,  
Les tenues de fête (plastrons), le vieux  
carrosse,  
Et il y aura de quoi payer  
Nos deux passeports et un manteau.  
Ouvrons hardiment la valise :  
Il n'y a point beaucoup d'affaires,  
Mettons dedans ce que nous possédons,  
Et que l'on chérit par-dessus tout :  
Mets dans le fond les partitions,  
Et le violon avec tendresse  
Dans son étui "fait maison"  
Pour qu'il supporte le voyage.  
Les dictionnaires - indispensables -  
Prendront leur place naturellement.  
L'un imprimé à Paris,  
Et l'autre vient apparemment de l'Amérique.*

*Deux en anglais, deux en français,  
Deux pour chacun comme il convient,  
Les étrangers n'aiment pas les Russes:  
Et il nous faudra les berner.  
Mais nous savons comment y faire  
Pour présenter notre affaire  
Avec le smoking et la manière,  
On fera "dandys Londoniens".  
Et maintenant il faut qu'on souffle,  
Il ne faut pas s' précipiter.  
C'est le début qui nous importe  
Sans le début il n'y a pas de fin...  
Ne parlons pas du temps qu'il fait,  
Parlons plutôt des choses qui sont à faire :  
Comment nous pourrions vivre libres,  
Dans un pays républicain.  
Laissons les rêves aux vieilles,  
Quittons l'ennui pour l'Amérique,  
Nous qui sommes forts, alertes, libres  
Partons là-bas, comme sur des ailes.  
Là la vie bout, comme le samovar,  
On trouvera toujours une place.  
Même si ce sera dur au début  
Mettons, cireurs sur les boulevards...  
Mais on espère par la suite  
Monter très vite dans la hiérarchie.  
Peintre, toits tu peindras,  
Et moi, j'aiguïserais les couteaux...  
La promotion ne tardera pas,  
Car tout dépendra de nous.  
Un jour tu peins avec entrain,  
Le lendemain tu fréquentes le président.  
C'est décidé, mon camarade,  
Le jour de gloire est arrivé :  
A nous le monde et ses attraits,  
Et les capitaux à gagner.  
Maintenant deux fins mots du poète :  
Que la roue de la vie tourne !  
Pour le voyage et la vie longue  
Je lève ma coupe de Durceau!*

## U N E H I S T O I R E

En 1904, Véra Vladimirovna fut envoyée à Moscou pour poursuivre ses études. Olga Rudolfovna Steip la prépara aux examens d'entrée au lycée de Mme Olivékova, où elle fit la connaissance de Macha Dourassova, avec qui elle se lia d'amitié pour la vie, et qui devint par la suite une " artiste émérite de l'URSS ", une comédienne du renom qui jouait sur la scène du célèbre Théâtre d'Art. Nous l'avons tous vu dans la pièce "L'oiseau Bleu", et son époux était lui aussi un artiste, connu à l'époque soviétique sous le nom de Tchabane. Il convient de préciser que Macha Dourassova était également la marraine de Lionia, le fils de Véra Vladimirovna.

Plus tard, quand Nikolai Rudolfovitch Steip construisit deux maisons de campagne dans le village de Mourachki (à côté de l'église Tcherkizovskaia), la famille de Vladimir Rudolfovitch vint souvent passer des vacances chez eux. Et bien que ce fut un peu loin de la gare ferroviaire, il n'était pas nécessaire d'aller bien loin pour faire les courses : les paysans des villages voisins livraient leurs produits à la maison, le lait dans des jarres en terre cuite, la crème, le beurre, la viande et la volaille, les légumes et les fruits sur leurs charrettes, en avertissant le voisinage par leurs cris ; tandis que les vendeurs de pâtisseries et de confiseries arrivaient par le train et sillonnaient la campagne avec leurs corbeilles en osiers portées par-dessus l'épaule et remplies de sucreries de toutes sortes. Même la crème glacée nous était amenée au village sur des chariots : on y voyait des sortes de grands bidons entourés de glace pilée, et pour sortir la crème glacée on se servait des cuillères rondes spéciales, et l'on servait les boules de crème glacée sur une assiette en papier.

En 1911, après la mort de sa mère et le départ de ses frères, Véra Vladimirovna resta à Sotchi, elle épousa un Mr Osmayan, qui avait la nationalité turque et possédait des plantations de tabac dont la production était vendue dans son propre magasin. En 1912, leur premier enfant Vladimir naquit, mais il mourût en bas âge.

Lorsqu'en Turquie on commençait le carnage des Arméniens, le premier époux de Véra Vladimirovna Mr Osmayan partit précipitamment, sans attendre la naissance de son fils. Véra Vladimirovna se remaria avec un monsieur qui s'appelait Aivazov.

En 1914, elle donna naissance à son deuxième fils : Léonid Akimovich Aivazov.

Véra Vladimirovna était une femme fort sympathique et dynamique. Tout de suite après la révolution elle travailla dans une maison pour les enfants devenus orphelins. Avec de grandes difficultés elle réussit à réunir un peu d'argent et avec l'aide de quelques bienfaiteurs, ouvrit dans cette maison un petit restaurant nommé "La Tasse de thé". Le travail dans ce restaurant lui permit de gagner un peu d'argent (là encore, de bonnes âmes l'aidèrent) pour ouvrir un " théâtre populaire ", où elle chantait sur la scène. Elle interprétait des romances, des chansons folkloriques, comme par exemple une romance qui s'appelait "Lorsque je songe au passé". Cette romance était le clou de son programme. Aussi chantait-elle le célèbre "Rossignol " sur la musique d'Aliabiev, et la romance qui parle d'un jeune bouleau au port gracieux. On racontait que dans le théâtre elle avait un succès immense, et qu'après ses concerts une foule d'admirateurs se pressait autour d'elle, l'inondant de fleurs, à un tel point qu'elle avait du mal à rejoindre sa voiture.

En 1921 son père, Vladimir Rudolfovitch Steip, mourut d'un infarctus. Il se pressait pour ne pas rater son train, et c'est alors que le malheur le rattrapa. Sa deuxième épouse, Anna Alekseevna Ouspenskaia, l'annonça à Sotchi et proposa de venir près de Moscou, à Novoguireevo. Véra Vladimirovna et son mari rentrèrent à Moscou, où Vera poursuivit ses études de musique chez une chanteuse émérite : Petrova-Zvantseva. Étant très jaloux, Ivan Antonovitch Aivazov s'opposa à ses prestations sur scène, de sorte qu'elle dût sous peu

quitter cette activité, bien qu'elle continuât néanmoins de chanter dans des concerts domestiques.

À Moscou son mari ouvrit un petit magasin de la chaîne Mosselprom. Ayant quitté la scène, elle l'aidait dans ce magasin. Il se trouvait dans le quartier de Maryina Rochtcha, proche de la gare de Biélorussie.

L'heure en Russie était à la Nouvelle Politique Economique (NEP), toutefois avec des restrictions : on ne pouvait acheter qu'en quantité réduites calculées pour une seule personne et le choix était également limité. Un jour, le mari de Vera se laissa faire par un l'acheteur trop persuasif, et lui vendit un gros lot de marchandises. Apparemment ce prétendu acheteur était envoyé par la police, l'époux de Vera fut immédiatement arrêté, jugé et déporté à Novossibirsk, où Vera Vladimirovna Steip le suivit. C'est pour cette raison que mon père, Nikolai Rudolfovitch Steip, disait toujours que Vera était la deuxième "épouse de décembre" <sup>1</sup> dans notre famille, la première étant Inna Karlovna, qui suivit son propre mari.

### Fils de Vera Vladimirovna Steip : **Léonid Akimovitch Aivazov.**

Le fils de Vera, Léonid Akimovich Aivazov, était à l'époque élève à l'école qui formait des ouvriers qualifiés pour l'usine "Kompessor", située dans la rue "La Chaussée des Enthousiastes". En 1932, alors qu'il n'avait pas encore 18 ans, il fût arrêté et jugé au titre de la terrible loi "politique", article 58/101114, et ce simplement parce qu'il s'était lié d'amitié avec des jeunes gens issus d'anciennes familles nobles. A cette époque, toute la famille était déjà arrêtée. En outre lors de la perquisition on trouva dans sa maison un fusil de chasse. Et on lui a dit : "Mais vous auriez pu tuer Staline !".

Vera Vladimirovna, sa mère, réussit au prix d'énormes efforts à le faire libérer au bout d'un an de détention, mais ce à titre conditionnel, et avec l'interdiction de demeurer dans des grandes villes, et surtout pas à Moscou. Il dût s'installer et travailler quelque part près de la ville de Serpoukhov dans la région de Moscou, en tant qu'animateur sportif (à l'époque il n'avait pas encore de métier). En 1935, il revint à Moscou, où il vécut d'abord dans un foyer, puis à Novogoureevo, dans sa maison. Puis il se maria et rejoignit l'école des mécaniciens d'automobiles et de tracteurs. Puis il travailla à l'usine "Mossobldortrans". Son épouse décéda tôt et lui laissa quatre filles : Rimma, née en 1936, Alla (1939), Ludmila (1937) et Vera (1946). C'était sa mère, Vera Vladimirovna, qui l'aida à élever ses filles. Mon père et moi, leur rendions souvent visite à Novogoureevo, et j'en ai gardé quelques photos.

Dans ces années là, on arrêtait pour un oui ou pour un non, puis les gens disparaissaient sans laisser de trace. Mon père était lui-même sous l'observation constante de la Guépéou.

Je ne sais plus exactement pour quelle raison, mais pendant un certain temps nos relations se sont interrompues. Je me souviens que Vera Vladimirovna est arrivée chez nous un jour, et que mon père, Nikolai Rudolfovitch Steip, eut avec elle une discussion houleuse. Il se trouvait que Vera Vladimirovna occupait dans la maison de son père une petite pièce, où sa famille de 8 personnes se serrait : elle-même et son mari, plus son fils, son épouse et leurs quatre filles, tandis que la deuxième épouse de son père, Vladimir Rudolfovitch, occupait une deuxième pièce du même appartement. Quant à la troisième pièce, un policier et sa famille s'y étaient installés, profitant de leur absence lorsqu'ils étaient en déportation, et c'est ainsi que Vera Vladimirovna s'adressa à mon père, pour que celui-ci l'aide à écrire un "papier" au tribunal, pour faire expulser la deuxième épouse de son père et pour s'emparer de la chambre

---

<sup>1</sup> Note de trad. : " décembre " : du nom d'un soulèvement en Russie en décembre 1825. Les participants ont été exécutés ou envoyé comme esclaves dans des mines de Sibérie, beaucoup d'épouses les ont suivis en exil.

de celle-ci. Ce à quoi mon père répondit, indigné : "Dans notre famille il n'y avait pas encore de telle honte, et non seulement je ne te soutiendrais pas, mais je t'interdis formellement de déranger la vieille femme. Elle n'est certes pas ta mère, mais elle fût l'épouse de ton père ". Véra Vladimirovna claqua la porte et partit. Après cela et pendant plusieurs années, nos relations s'interrompirent.

### Troisième enfant de Rudolf Steip : **Ekaterina Rudolfovna Steip-Kuzel**

Ekaterina Rudolfovna Steip-Kuzel (1862 - 1917) était mariée avec un Allemand, et ils demeuraient dans la rue Krasnoselskaia. Ils n'avaient pas d'enfants. Elle surprit un jour son mari avec leur cuisinière, et suite à cela elle devint folle, fit de nombreux séjours dans des hôpitaux, et décéda du typhus en 1917.

### Quatrième enfant de Rudolf Steip : **Andreï Rudolfovitch Steip**

Andreï Rudolfovitch Steip (1865 - 1919) travaillait à l'usine "Stéol" et vivait au même endroit. Il se passionnait pour la pêche à la ligne, allait souvent dans la région de Riazan, où il finit par rencontrer Pauline Ivanovna, ouvrière dans une fabrique de textile. On fêta son mariage dans l'appartement de son frère, dans la maison des Kliuguine – maison natale de Pouchkine. A cette époque, Andreï Rudolfovitch avait déjà deux enfants. Il vivait dans un petit trois pièces mis à disposition par l'usine, et situé au rez-de-chaussée de l'immeuble, où à l'époque soviétique se trouvait la maison de la culture de l'usine "Stéol". Après la mort de la mère, Maria Ivanovna, ses sœurs y vivaient avec lui : Olga Rudolfovna et Nina Rudolfovna. Puis ses sœurs trouvèrent du travail et louèrent ensemble un appartement dans la rue Znamenka, tandis que lui amena sa famille de Kazan, et occupa l'appartement tout entier. Après la révolution il fût "densifié", c'est à dire qu'on ne lui laissa qu'une seule pièce. En 1919 il mourut du typhus, qui faisait alors rage en Russie, tandis que sa famille fût expulsée de l'appartement. Lorsque mon père, Nikolaï Rudolfovitch, fût libéré de la prison, il tenta de trouver sa famille, mais sans succès.

### Septième enfant de Rudolf Steip : **Olga Rudolfovna Steip-Krasil'nikova**

Olga Rudolfovna Steip-Krasil'nikova (1872 - 1930) était la sœur cadette de mon père. Elle se maria avec un architecte de renom, Sergey Vassiliévitch Krasil'nikov. Son mari construisait dans le quartier de Zamoskvoretchié le site de l'exposition agricole, dont le jardin Néskoutchnyi (dont le nom signifie : "où l'on ne s'ennuie pas") et l'Académie. Mais il buvait malheureusement beaucoup trop avec ses amis. Il est vrai que Olga Rudolfovna lui connaissait déjà ce défaut avant le mariage, mais elle était follement amoureuse de lui. Elle espérait, qu'une fois éloigné de ses amis et compagnons de bouteille, il plongerait dans le confort de la vie familiale et abandonnerait cette pernicieuse habitude. En un mot : elle se trompait, comme tous les amoureux, qui ne voient pas les défauts de leurs bien-aimés, ou les tolèrent et espèrent pouvoir les remettre dans le droit chemin.

La famille des Krasil'nikov s'installa dans la maison à l'angle de la ruelle Demidovski et de la rue Vosnessenskaia (actuellement la rue de la Radio), au premier étage. Les fenêtres de leur appartement donnaient sur l'Institut pour jeunes filles nobles Elizavetinskii. Cet institut était doté d'un lycée, où Olga Rudolfovna fit de brillantes études. Sa petite-fille Lucia garde chez elle le certificat de fin d'études de sa grand-mère avec une licence d'enseignement de plusieurs disciplines. Olga était très douée pour la musique. Elle chantait dans la chorale de l'église de l'Ascension, donnait des leçons de musique, parlait très bien l'allemand et le

## U N E H I S T O I R E

français, et aidait toute la jeunesse de notre famille à préparer leur entrée au lycée ou dans les écoles supérieures. Nikolaï Vladimirovitch Steip en parle dans ses mémoires.

Olga Rudolfovna rencontra son futur mari chez les Gorbatchev, qu'ils connaissaient tous les deux. Souvent, après avoir vainement attendu son fiancé pour un rendez-vous pourtant fixé par celui-ci, elle lui écrivait des lettres ou des petits billets. Ces lettres remplies d'amour, furent également conservées par Lucia. Apparemment, se sachant atteint d'un tel défaut, il ne voulait pas profiter de l'amour que lui portait cette jeune fille si tendre, si douce. Il tergiversait avec leur mariage, voulant lui prouver qu'il ne la méritait pas.

Lorsqu'elle était encore jeune fille, elle venait souvent nous voir dans la datcha de mon père, à Mourachki, où elle aimait faire des balades avec tous les enfants de la famille, dans les champs et les prairies. Là-bas il y avait un grand site naturel : " Zviaginskoe urotchiché ", où dans le bois on pouvait cueillir des champignons et des baies, et des fleurs pour se tresser des couronnes. Olga Rudolfovna avait le don de décorer la maison avec des fleurs. Mon père, Nikolaï Rudolfovitch, la consultait souvent, afin de savoir quoi et où il valait mieux planter dans son jardin. Vladimir Vladimirovitch et Nikolaï Vladimirovitch écrivent dans leurs mémoires respectives, qu'elle réussit à leur transmettre son amour de la nature en décrivant toujours les particularités d'une telle ou de telle autre plante, et par son attitude particulièrement attentionnée vis-à-vis de toute fleur vivante. En effet, les deux frères choisirent par la suite les sciences naturelles. De plus, elle apprenait à coudre et à broder, même aux garçons. Elle pouvait transplanter plusieurs fois de suite la même plante dans des endroits différents, jusqu'à ce qu'elle trouve enfin une place qui convienne exactement à la fleur en question. Mon père me disait toujours, que c'était la seule personne, à qui il pouvait confier son jardin, et dont il suivait sans objection les conseils. Elle faisait même des pansements avec une patte pour les fleurs dont les tiges étaient brisées, et celles-ci revenaient à la vie entre ses mains.

Je me rappelle, comment en été 1938 nous avons amené la petite Lucia chez nous à la datcha rue Lentotchka, et voilà que la petite fille arracha avec la racine toutes les pensées plantées près du pavillon où nous vivions avec notre père, ce à quoi mon père s'exclama : "Mon Dieu! D'où te vient une telle barbarie?!... Mais tu es l'inverse même de ta grand-mère!", quant à moi, je reçus un ordre très strict de mieux la surveiller dorénavant, puisque c'était à moi qu'elle avait été confiée.

En 1903 ils eurent une fille, Milentina Serguéévna Krasil'nikova. Elle fit ses études au lycée von Derviz, était liée d'amitié avec mes frères, et travailla par la suite dans un magasin - musée artisanal près de la porte Nikitskié vorota, où elle créait les dessins pour la broderie. Là-bas étaient vendus des produits très variés : du bois sculpté, des broderies, des articles tricotés. C'était à la fois une boutique et un musée. L'épouse de Vladimir Vladimirovitch Steip, Anna Petrovna Ievleva-Steip, aimait y passer du temps, et achetait toujours des beaux articles "à la russe".

En 1929, le mari de Olga Rudolfovna, Sergey Vassiliévitch Krasil'nikov, décéda subitement, et l'année suivante (en 1930), elle mourût elle-même d'une crise cardiaque.

Olga Rudolfovna Krasil'nikova était de santé fragile, elle était cardiaque (à l'époque on appelait ça "une angine de poitrine"), et il n'y avait pas de médicaments, comme de nos jours, pour lui apporter quelque soulagement. Je me rappelle bien des traces laissées par ses doigts sur l'armoire, lorsqu'elle souffrit de sa toute dernière crise.

Nous venions souvent leur rendre visite chez eux à la maison. Ils vivaient à l'époque au bout de la rue Potchtovaïa. Sur la gauche de cette rue, un chemin descend sous le pont et vers

la station de métro Elektrozavodskaïa, et leur maison se trouvait sur la droite, au fond de la cour. C'était une maison en bois, de plain-pied. Ils occupaient une vaste pièce séparée en deux, avec un piano droit et un buffet. La pièce était à l'angle de la maison, et il y avait beaucoup de fenêtres des deux côtés, tandis que dehors tout près de la maison, sous les fenêtres, un petit jardinet croulait littéralement sous les fleurs. J'aimais énormément y jouer, sentir les fleurs, tant que les adultes étaient occupés par leur conversation. On y allait toujours à pied en suivant d'abord la rue Saltykovskaïa, puis la rue parallèle Baumanskaïa, qui s'appelait à l'époque "Korovii brod" (qui signifie " le gué des vaches"), et en passant devant la célèbre école "Baumanskii Institut".

En hiver, quand j'étais petite, on m'y amenait dans une luge. Un jour je suis tombée du traîneau, mais ils ne remarquèrent rien jusqu'à ce que des gens qui arrivaient en face leur signalent qu'une petite fille en larmes essayait de les rattraper.

Olga Rudolfovna, (ma tante Olia), tenait table ouverte. Elle avait toujours pour nous de délicieux petits pâtés, des confitures variées, elle s'affairait toujours pour faire tourner sa maison, mais on l'entendait souvent gémir de douleur et on la voyait porter la main au cœur. Elle était de petite taille, rondelette et bien enrobée, toujours très douce et maternelle. J'adorais me serrer contre elle, et rester sans bouger dans ses bras. Elle avait de toute évidence beaucoup d'affection pour nous, qui étions orphelins de mère.

Une fois à Pâques, alors que nous étions tous autour d'une table de fête, j'ai fait une énorme gaffe. Iulia, la fille de Maria Rudolfovna, m'avait cousu une petite culotte à dentelle dont j'étais vraiment trop fière, et je brûlais d'envie de partager ma joie. C'est ce que j'ai fait à qui voulait m'entendre, et j'ai même relevé le bas de ma robe pour joindre le geste à la parole. Alors tante Olia a remis ma robe en place sans dire un mot, l'oncle Serioja m'a foudroyé d'un regard réprobateur sous ses lunettes, quant à mon père, il ne pouvait que hocher sa tête, l'air affligé.

Fille de Olga Rudolfovna Steip : Mila Sergueïevna Krasilnikova.

Je ne me souviens pas avoir vu tante Olia venir chez nous accompagnée de son mari, et même après leur décès nous allions souvent rendre visite à leur fille Mila. Après la mort de sa mère, Mila, (la fille de Olga Rudolfovna), vécut avec sa tante Nina (Nina Rudolfovna). Elle épousa Alexeï Stepanovitch Toloverko, et en 1936 ils eurent une fille : Lucia (Ludmila Alekseevna Toloverko).

Au début de la guerre, Mila avait été évacuée avec Lucia à Penza, dans la région natale de son mari. Elle vivait là-bas chez ses beaux-parents, et travaillait à une usine d'armement presque jusqu'à la fin de la guerre. Elle rentra en 1944, juste au moment où j'eus Andriucha (André), mon fils. Elle était donc rentrée à la maison, à Moscou, après avoir quitté sans autorisation son usine située à Penza, ce qui était à l'époque formellement interdit par la loi, et elle fut par conséquent jetée en prison. Après un jugement sommaire et la condamnation standard, elle devait être envoyée dans le Nord. Ma sœur Moussia collectait déjà pour elle des vêtements chauds, mais Alexeï Stepanovitch dans cette période difficile fit tout son possible et son impossible, et il réussit finalement à l'arracher littéralement à la détention.

Dans ces années difficiles et hantées par la famine, Mila travaillait dans un entrepôt de légumes, où elle triait les pommes de terre. Lucia grandissait : c'était une jeune fille belle, intelligente et brillante, et elle fit ses études dans la célèbre école d'ingénieur Baumanskii Institut. Pendant toutes ces années, nous nous vîmes rarement en hiver, mais elle passait tous les étés chez nous dans notre datcha, ensemble avec mes enfants à moi. Mila et Lucia vivaient très modestement, Mila arrivait à gagner un peu d'argent en faisant de la couture. Elle

n'achetait jamais rien, à l'exception des tissus bon marché en coton. Tous les vieux vêtements étaient retailés et recyclés. C'était une personne très et même excessivement discrète et timide. Par exemple, lorsqu'elle déposait Lucia chez nous à la datcha, elle refusait même d'entrer dans la maison, et à fortiori n'acceptait jamais de partager nos repas, certes très frugaux par le temps qui courait à l'époque, mais son refus me mettait néanmoins assez mal à l'aise.

Quand Lucia était étudiante, nous l'avons emmenée une fois avec nous à la mer Noire, à Evpatoria. Puis nous voulûmes voyager ensemble dans la Crimée, mais sa mère Mila nous écrivit pour demander que nous l'envoyions sans faute à Moscou, en argumentant que sa fille se devait d'accomplir le "stage des jeunes Komsomols" comme tous ses condisciples.

En 1962, Mila décéda d'une crise d'hypertension. Le premier mois Lucia vivait chez nous dans la rue Saltykovka, dans la même pièce, et ce n'est qu'une fois un peu apaisée après la mort de la mère, qu'elle retourna vivre chez elle.

En 1963, Lucia épousa Léonid Sergeevitch Migaï, fils du comédien de renom Sergueï Migaï. Léonid était quelqu'un de très intelligent et d'intéressant, mais il buvait, et Lucia n'a pas eu la vie facile avec lui.

### Cinquième enfant de Rudolf Steip : **Antonina Rudolfovna Steip**

Antonina Rudolfovna Steip naquit en 1868, et décéda en 1942. Dans la maison on l'appelait tout simplement la tante Nina. Je me permets de continuer de l'appeler de cette façon, comme je m'y suis habituée depuis fort longtemps. La tante Nina était pour moi ma deuxième mère. Je l'ai beaucoup aimée. Je pense, qu'elle a joué un rôle considérable dans mon éducation. C'était une femme d'une probité exceptionnelle, et intransigeante sur ses principes. Très instruite, très belle et intelligente, mais sévère. Elle fit ses études dans l'établissement pour jeunes filles nobles, Elizavetinskii Institut, elle lisait beaucoup, aimait la musique, le théâtre, chantait dans la chorale de l'église de l'Ascension. Elle participait toujours aux concerts. Elle parlait bien l'allemand et le français. Et elle jouait du piano.

Très souvent elle et mon père jouaient ensemble des rôles d'opéras, d'opérettes. Ils chantaient en duo ou bien l'un des deux chantait et l'autre l'accompagnait au piano. Elle chantait aussi certaines romances en italien. Ces soirées de fête resteront gravées à vie dans ma mémoire. Pour moi c'était comme dans un conte de fée. Il me semblait, que je ne me trouvais plus à la maison, mais quelque part dans un palais ou dans un théâtre. Longtemps après je restais sous le charme, c'était une sorte de folie, je vivais et je pensais aux paroles de leurs romances. Il m'arrivait même de manquer l'école le lendemain matin, tellement la comparaison n'était pas en sa faveur. Je voulais moi aussi faire comme eux, mais je n'y arrivais pas. Lorsqu'il n'y avait personne à la maison, j'invitais tous les enfants du couloir, je me mettais au piano et j'improvisais.

Dans les années de mon enfance tante Nina habitait avec sa sœur, Olga Rudolfovna, et elle l'aidait pour le ménage, puisque tante Olia a eu une sténocardie (qu'on appelait à l'époque "angine de poitrine). Ensuite elle a aidé sa fille Milentine (Mila), la maman de Lucia. Elle venait aussi chez nous pour aider dans la maison, après le décès de ma mère : elle faisait à manger, parfois elle m'emmenait faire une promenade, et toujours pendant ces promenades elle récitait des poésies par cœur. Elle me racontait toujours des contes. Pour chaque chose de la vie elle avait des proverbes, des quatrains, des dictons. Je pense, que c'est elle qui m'a inculqué dès l'enfance cet amour de la poésie. Lorsque j'étais malade – j'attrapais facilement froid – mon père allait chercher tante Nina et l'invitait chez nous. Elle passait des

## U N E H I S T O I R E

journées entières près de mon lit et ensemble nous apprenions avec elle différentes poésies. C'est de cette manière que j'ai appris par cœur plusieurs chapitres de "Eugène Oneguine" ou encore beaucoup de poésies de Nekrassov.

Mais, malheureusement, cela ne se passait pas toujours aussi bien. Souvent mon père et elle se disputaient. Papa demandait, qu'elle arrête de nous gêner, de tout faire à notre place, pour nous habituer à faire des choses dans la maison, mais elle n'y arrivait pas. Ces disputes me déchiraient le cœur, je les aimais tous les deux et ne savais pas, comment les réconcilier. Il m'arrivait de faire croire à mon père, que le travail, c'était moi toute seule qui l'avais fait. Et lorsqu'il se mettait à me féliciter pour cela, j'avais très honte. Bien que prête à tout lui avouer, je préférais finalement me taire pour protéger la paix dans la maison. Tante Nina ne me dénonçait jamais, mais par la suite elle me grondait pour avoir menti.

Mais la chose la plus merveilleuse c'était le coffre de la tante Nina, qui me servait de couchage avant la guerre. Quand elle l'ouvrait, pour sortir un énième cadeau pour l'anniversaire de quelqu'un, un autre monde s'ouvrait devant moi, celui d'avant la révolution, ou plutôt, le monde du siècle passé. Dans ces années-là tout ce qui nous entourait semblait avoir perdu toute couleur, c'était la grisaille et la pauvreté, mais ici il y avait une profusion de coffrets, de boîtes recouvertes de soie ou de velours, et pleine de bibelots : une fleur bijou en porcelaine fine ou bien une belle fleur séchée, une petite tasse exquise, une robe de bal et ses chaussons en satin de soie qui devaient faire partie de son trousseau de mariage, de belles cartes postales, des livres miniatures, quelques lettres d'amour liées par un ruban, de la vaisselle. À propos, les fameuses petites assiettes bleus décorées avec des hérons, de la manufacture de Kouznetsov, viennent, elles aussi, de ce coffre. Et quelles belles dentelles, broderies, quels jolis bouts de tissus: indien, linon, voile de coton, tout cela pas de fabrication étrangère mais russe, d'avant la révolution. Et tout cela embaumait des fragrances anciennes qui ont résisté au temps.

Tante Nina adorait les enfants. Elle préparait tous les enfants de la famille à leur entrée au lycée ou aux épreuves du brevet d'études secondaires. Le sens de sa vie était d'aider sa famille.

Sa vie privée n'a pas été très heureuse, malgré sa beauté. On racontait, qu'elle était amoureuse d'un garçon d'une famille très aisée, dont les parents se sont opposés à ce qu'il épouse une jeune fille sans fortune. Lorsque j'étais chez eux à Paris, mes frères, Nicolas et André Steip, m'ont raconté, comment tante Nina arrivait à notre maison de campagne à Mourachki en voiture à cheval, où s'entassaient des boîtes de cadeaux et de cartons à chapeaux.

A l'époque le train de Iaroslavl ne s'arrêtait pas entre Mytichtchi et Pouchkino, de sorte que pour aller jusqu'à Mourachki on prenait une voiture à cheval. C'est dans le village de Mourachki que mon père a construit au bord de la rivière Kliazma deux maisons de campagne : une pour la famille et une autre pour les invités. Mes frères racontaient, que Olga Rudolfovna vivait là-bas avec sa famille, et Andréï Rudolfovitch et tante Nina venaient de temps en temps.

Tous les enfants adoraient tante Nina. Dans sa jeunesse elle jouait au tennis, au croquet, au jeu russe du gorodki, faisait du cerceau, mais avait horreur de l'eau, de plus sa timidité l'empêchait de se mettre en maillot de bain et de se baigner dans la Kliazma. Mon père la taquinait souvent. Elle ne restait jamais longtemps à Mourachki, car les moustiques l'importunaient avec sa peau délicate, alors mon père plaisantait, en disant que le moustique

## U N E H I S T O I R E

est mâle et se jette sur ce qui est beau et bon à manger, ce à quoi elle répondait : "Hélas, Kolia, tu es simplement incorrigible ...".

Dans sa jeunesse elle a travaillé comme bibliothécaire à la Société de la sobriété pour le peuple chez les éditeurs Sabachnikov. Les Sabachnikov possédaient leurs propres théâtres, une bibliothèque, où ils tenaient salon pour les écrivains comme Balmont, Fiodor Sologoub, Valery Brussov, Goumilev et autres. Tante Nina nous racontait souvent qu'elle les a fréquentés, et que même une fois le poète Goumilev lui a baisé la main.

Un des théâtres des Sabachnikov se trouvait quelque part du côté de la barrière Boutyraskaïa. Dans ce théâtre on donnait des opéras des précédentes saisons du Bolchoï, mais aussi des pièces de théâtre contemporain. Tante Nina nous approvisionnait tous en billets de théâtre et en nouveautés de librairie. A cette époque-là des livres qui venaient juste de sortir ont fait beaucoup de bruit auprès de la jeunesse : la pièce de Tolstoï "Le Cadavre Vivant", le roman de Fiodor Sologoub "Les Nouveaux Sortilèges" et "Sanine" de Artsibatchev.

En 1908 tante Nina avec sa sœur Katia et Nikolaï Vladimirovitch, le fils de son frère, louaient un appartement de trois pièces dans la rue Znamenka, qui a été ensuite rebaptisée rue Frounzé. Si l'on descend vers l'Arbat, c'était la première ou la deuxième maison de l'angle sur la gauche, en face il y avait une belle demeure seigneuriale avec des colonnes et l'école militaire Alexandrovskoe, où l'écrivain Kouprine était cadet.

Tante Nina était une femme très progressiste : elle était pour l'égalité et la fraternité, pour l'indépendance. Il me semble qu'elle a même soutenu la révolution, mais là c'était peut être simplement à cause de la peur. Dans ma mémoire je la vois déjà âgée, plus de 60 ans, mais toujours mince, avec une belle coiffure bouffante. Elle portait en permanence une longue jupe noire qui lui couvrait les chevilles, toujours avec un chemisier blanc et une cravate ou une lavallière noire, et par-dessus une blouse noire en satin de coton. Elle n'achetait jamais de vêtements neufs et reprisait constamment, et plus tard, lorsqu'elle ne pouvait plus tenir l'aiguille entre ses doigts, c'est à moi qu'elle demandait de le faire. Mais pour elle ma façon de coudre était beaucoup trop peu soignée. Longtemps, en secret, j'ai rêvé de lui acheter avec mon premier salaire un gilet molletonné et une nouvelle jaquette. A l'automne 1941 j'ai acheté du tissu et j'ai tout confectionné moi-même.

D'aussi loin que je puisse me rappeler, elle a toujours eu des problèmes aux mains et aux pieds. Aujourd'hui je comprends, que c'était de la polyarthrite. Elle ne se plaignait jamais, ne se soignait pas, ne s'adressait pas aux médecins. Dans ses dernières années elle dormait en position assise, probablement à cause des problèmes cardiaques. A la fin tante Nina n'avait plus de dent, mais elle continuait à parler très distinctement et même à chanter jusqu'à la fin de sa vie. Elle plaisantait toujours, qu'elle avait les gencives affûtées comme si elles étaient métalliques, et que ce qui comptait, c'est de ne pas avoir à trembler de peur devant le dentiste.

Pendant la révolution elle a eu le typhus, ce qui lui a valu un long séjour à l'hôpital. Autour d'elle des gens mouraient, mais elle s'en est sortie.

C'était une femme de tête, méticuleuse et responsable. Parfois même elle poussait jusqu'à l'absurde : Par exemple, de temps en temps elle avait une occasion de gagner un peu d'argent pendant les vacances d'été. Des amis lui demandaient de garder leurs appartements en été lorsqu'ils partaient rejoindre leurs datchas. Et elle était capable d'y rester sans sortir, affamée, sans un morceau de pain, uniquement parce qu'elle avait peur que des voleurs puissent profiter de son absence momentanée pour dévaliser l'appartement.

## U N E H I S T O I R E

Malgré tout l'amour qu'elle nous portait, elle était très exigeante et réservée. D'après mes souvenirs, elle ne m'a jamais caressée ni embrassée. Il semblerait, que c'était Mila (Militina) sa préférée, la fille d'Olga Rudolfovna, ce qui est tout à fait naturel car elle l'a élevée depuis sa plus tendre enfance et a vécu de longues années chez eux. Tante Nina était toujours en admiration devant la beauté de Mila. Moussia (ma sœur aînée) était même jalouse de Mila. Quant à moi, on me tenait moi-aussi pour une de ses préférées, toutefois jamais je n'ai entendu de tante Nina une quelconque louange. Mais c'est vrai, qu'elle m'appelait "la petite tête intelligente" et quand il fallait prendre une décision, elle s'adressait à moi en disant: "Et qu'en pense notre petite tête intelligente ?"

Après la mort de maman, mon père nous emmenait avec tante Nina en Crimée pour y passer l'été, tandis que lui-même s'en allait pour travailler. Ainsi nous sommes allés plusieurs années de suite tantôt à Anapa, tantôt à Evpatoria, pour soigner les rhumatismes de ma sœur Véra.

Je me rappelle une fois, c'était le 4 août, le jour de l'anniversaire de Véra, tôt le matin, pendant que tout le monde dormait encore, je suis sortie dans le jardin de notre propriétaire pour cueillir des fleurs et faire un bouquet. Ravie, je suis revenue en courant dans la maison, pour souhaiter bon anniversaire à Véra et lui faire la surprise. Mais ça a été une douche froide, et l'on m'a dit de rendre immédiatement les fleurs à la propriétaire et de lui présenter mes excuses. À l'époque je devais avoir 6 ou 7 ans. J'étais terriblement vexée et je suis sortie dehors en pleurant. Et voilà que, aveuglée par mes larmes j'ai chuté sur les pierres qui pavaient les allées du jardin en me faisant très mal aux genoux. Jusqu'à la fin de l'été on a soigné mes plaies, qui ne voulaient pas guérir.

Tante Nina s'est adressée au médecin, et il lui a conseillé de faire des bains de mer pour soigner mes plaies. Et comme elle n'aimait pas l'idée de me laisser aller dans l'eau toute seule, elle a dû se tailler un maillot de bain dans une chemise de nuit avec des manches, et ainsi me tenant par la main elle m'a amenée dans l'eau me faisant des ablutions aux genoux pour soigner ces plaies. Son costume était vraiment grotesque, et j'avais la sensation d'être la risée générale. J'étais consciente que c'était laid, quant à la baignade, ce n'était pas vraiment un plaisir, d'autant plus que l'eau de mer piquait fortement mes blessures. Et c'est seulement l'année suivante, lorsque nous avons passé avec mon père un mois à la mer, que je suis tombée amoureuse de la mer pour toujours.

Mon père m'amenait en eau profonde et me jetait à l'eau sans crainte. Il m'a rapidement appris à nager et à plonger. À la fin du mois je nageais, on allait très loin avec mon père à la nage, et lorsque j'étais fatiguée, je grimpais alors sur son dos.

Tous les mois mon père versait à tante Nina une pension de 30 roubles. Après la révolution elle était entièrement à sa charge, puisque après avoir vécu chez Mila et après le décès des parents de Mila en 1929-1930, elle avait de graves problèmes d'argent.

Par la suite tante Nina a déménagé à Novogouireevo chez une de ses amies, Anna Alekseevna, l'épouse en seconde noce de Vladimir Rudolfovitch .Elle occupait une chambre dans la maison que Vladimir Rudolfovitch avait spécialement construite pour Anna Alekseevna.

Les dernières années de sa vie elle venait à Kliazma de moins en moins souvent, car elle avait les jambes terriblement enflées, au point qu'elles ressemblaient à deux rondins. Elle aimait beaucoup cet endroit et disait même, que si c'était possible d'après les usages chrétiens, elle aurait aimé y mourir pour être enterrée sur le terrain.

## U N E H I S T O I R E

Pendant la guerre, mon père ne pouvait pas l'aider en plus de la pension, et à 72 ans elle a trouvé du travail pour coudre à la maison des sous-vêtements pour l'armée. Avec cela elle avait une carte pour le pain.

En mai 1942 elle a été convoquée à la police, où on a mis dans son passeport le tampon "Karaganda" avec l'injonction de partir sous 24 heures, car elle était Allemande et de ce fait trop "dangereuse" pour continuer à résider à Moscou. Le 15 mai elle est arrivée chez nous terrorisée. Elle était méconnaissable, toute recourbée et comme tétanisée. Elle nous a suppliés de l'aider, mais mon père n'y pouvait plus rien. Je me rappelle qu'il l'a grondée d'avoir donné son passeport à la police. Elle est rentrée à Novoguireevo et est décédée dans la nuit du 16 mai d'une attaque cérébrale. Elle était peureuse, avait peur de tout, mais était toujours prête à aider son prochain. Il était impossible de dire d'elle "une vieille". Même dans sa vieillesse elle était restée très belle. Maintenant, quand je vais sur sa tombe, cela me fait de la peine de penser qu'il ne me reste plus que ça pour me souvenir d'elle. Je pense, qu'en lisant mes écrits vous sentirez vous aussi de l'affection et du respect pour cette dame.

Après sa mort son corps a été incinéré, puisque Semenovskoe, le cimetière où tous les membres de la famille avaient été enterrés, était à cette époque là fermé depuis longtemps, et nous n'avions pas d'autre emplacement. Mon père a mis l'urne avec ses cendres chez nous sur le grand piano, où elle est restée un an, en hommage, comme il disait, au talent musical de tante Nina.

Après la mort de mon père nous avons mis cette urne dans le cercueil de papa, ce qui fait que sa tombe à lui renferme aussi les cendres de tante Nina.

### ***Une famille unie***

Ce n'est qu'aujourd'hui, en relisant les mémoires de Nikolaï Vladimirovitch Steip, en connaissant les récits de mon père et de mes frères, que je me rends compte, à quel point notre famille était unie. Les enfants de Rudolf Steip s'aidaient toujours les uns les autres, ils se voyaient souvent, s'écrivaient des lettres, se réunissaient pour les fêtes, ils tâchaient même de s'installer à proximité les uns des autres. S'il y a eu des rancœurs ou des malentendus, tout s'effaçait et se pardonnait avec le temps. Les frères soutenaient financièrement les sœurs, leur cédaient leurs appartements. Mon père a construit ses maisons de campagne dans l'espoir que ses sœurs Olga Rudolfovna et Nina Rudolfovna puissent vivre à côté.

Nikolaï Rudolfovitch n'avait pas d'appartement à Moscou, et quand il déménageait d'une ville à l'autre entre ses adresses temporaires, il descendait pendant quelques jours chez la famille avec ma mère et toute sa marmaille et avec tous ses biens. Pour regagner Mourachki plus tard par les moyens du bord.

### ***Souvenirs et commémorations***

Deux frères et deux sœurs Steip sont morts dans les années de la révolution sans que j'en sache les circonstances exactes. A mon regret, je ne les ai pas connus : Vladimir Rudolfovitch est mort en 1921 d'un infarctus, Andreï Rudolfovitch en 1919, de typhus, Maria Rudolfovna en 1917 et Ekaterina Rudolfovna en 1918. Comme je suis née en 1922, je n'ai connu que leurs tombes, par contre, j'ai bien connu leurs enfants et leurs petits-enfants. Olga Rudolfovna est décédée, quant à elle, lorsque j'avais 8 ans. C'est donc tante Nina, Nina Rudolfovna que j'ai connue le mieux.

## U N E H I S T O I R E

A la barrière Semenovskaia il y avait un cimetière, où nous avions un grand emplacement familial matricule 4. C'est là que tous les nôtres étaient enterrés. Comme si c'était aujourd'hui, je me rappelle la situation des tombes et qui est enterré dans quelle tombe, les parterres de fleurs, les arbres, les arbustes. A la vérité je ne me souviens pas tout à fait, quelles fleurs étaient plantées sur la tombe de qui. Sur chaque croix on lisait des vers composés par mon père. J'ai gardé en mémoire ceux qui étaient écrits sur la tombe de ma mère :

*Doucement, feuilles, ne faites pas de bruit,  
Ne réveillez pas notre maman.  
Ici dans sa tombe sous la croix  
Elle s'est endormie d'un sommeil éternel.*

Le jour de la commémoration des parents décédés et à Pâques nous nous réunissions tous ensemble au cimetière : absolument tous le monde venait là-bas. On plantait des fleurs, on nettoyait les tombes et on les décorait avec du gazon, en se remémorant nos chers disparus. Tante Nina apportait toujours la "koutia" de riz aux fruits confits dans une marmite (plat traditionnel servi aux obsèques dans les populations slaves de l'est, composé de céréales cuites et agrémentées de miel ou de fruits comme des raisins secs etc.). On se mettait d'accord sur qui sera disponible en été pour passer au cimetière arroser les fleurs etc.

La dernière inhumation a été faite en 1930 pour Olga Rudolfovna Steip. Par la suite les autorités ont fermé le cimetière. Et un chantier de construction du métro a été ouvert à cet endroit. On a quand même été autorisé à transférer les dépouilles. Je me rappelle, comment mon père était tourmenté par cela, il ne pouvait pas se résoudre à ce transfert, ne voulait pas "déranger les os". Et c'est comme ça qu'ils y sont restés.

Lorsqu'on plantait des fleurs sur les tombes, on choisissait toujours celles qu'affectionnait le défunt. Ainsi, sur la tombe de ma mère il y avait profusion de grandes marguerites. Je joins à mon récit le dessin du cimetière, avec la disposition complète de notre parcelle et de toutes les tombes.

### Sixième enfant de Rudolf Steip : **Nikolaï Rudolfovitch Steip** (*mon père*)

Maintenant je vais vous parler de notre famille à nous: mon père, mes frères et mes sœurs, et enfin de moi-même. Mon père (1871—1943), Nikolaï Rudolfovitch Steip, était le fils cadet de la famille de Rudolf Steip. À 13 ans il a perdu son père, et à 26 ans — sa mère. Maria Ivanovna est décédée en 1897.

Mon père a fait ses études à la École Sankt Michael Realschule, là où ont étudié tous ses frères et ses neveux. C'était une école très réputée, où l'enseignement était en allemand. Cette école était reconnue par la qualité de l'enseignement et de l'éducation. On faisait venir tous les professeurs d'Allemagne. Le français était enseigné par un français, Monsieur Bécheron. Mon père se souvenait souvent de ses professeurs. On entendait des noms comme Krause, Derk, Delvig, notre père évoquait aussi ses propres farces de collégien. Comme je l'ai déjà dit, tous les frères de mon père et leurs fils ont fait leurs études dans cette école. Mon père nous disait toujours : "Vous ne savez pas l'allemand parce que vous n'avez pas Herr Krause pour professeur et qu'il ne vous bat pas avec sa règle" ou encore : "Vous ne serez

jamais bons en grammaire et ne connaîtrez pas les charmes de la littérature russe, parce que M. Vertogradski ne vous a pas tiré par l'oreille...".

Nikolaï Vladimirovitch, le fils de Vladimir Rudolfovitch, racontait, comment ils faisaient tourner en bourrique le " Français Bécheron ", lequel ne connaissait pas un traître mot de russe. Quand il entrait dans la classe, ils frappaient sur leurs pupitres et chantaient : "Voici arrivé notre Koutouzov pour battre les Français."

### *Mon enfance*

L'école se trouvait à l'angle des deux ruelles, Kirotchny et Demidovski, derrière se trouvait l'église allemande, où chaque jour avant les leçons, les élèves de l'école faisaient leur prière et chantaient dans la chorale. L'église se trouvait à l'angle de la ruelle Demidovski et de la rue Voznessenskaia (renommée par la suite en rue de la Radio), juste en face de l'Institut Elizavetinski (actuellement Institut pédagogique) pour les jeunes filles nobles, là où toutes les jeunes filles de notre famille faisaient leurs études.

L'institut était situé sur une colline, derrière il y avait une descente assez raide, où Moussia, Véra et moi-même aimions faire de la luge en hiver. En contrebas on voyait un superbe parc, avec des allées de chênes et de tilleuls centenaires et deux étangs. Le parc s'étendait jusqu'aux rives de la Iaouza. En rentrant chez moi de l'école, je passais toujours par le parc. En automne je ramassais de belles feuilles, des glands, et au printemps, des pissenlits. Par la suite ces étangs ont été comblés et à leur place on a construit un stade, qui s'appelait le "Stroïtel" (Bâtitteur), où Mila, ma fille, faisait du patinage artistique. Après la révolution l'Institut a été transformé en école secondaire, où Moussia, Véra et moi-même avons suivi l'enseignement pendant cinq ans (sur les sept possibles). L'école se trouvait dans la ruelle Kirochny, si on part de notre coin sur la rue Baumanskaia vers la station de métro, alors c'est la première ruelle sur la gauche. En plus du rez-de-chaussée le bâtiment comptait deux ou trois étages en brique rouge, et l'intérieur était passablement sombre.

À l'époque, où je fréquentais cette école, les élèves avaient droit à des " bons " pour le petit déjeuner et pour les vêtements, mais ce n'était pas pour tout le monde. Moi, je n'y ai jamais eu droit, étant donné que j'étais classé dans la catégorie des " déçus de droits ". Je me rappelle comment, par erreur, on m'a donné le bon pour les sabots en caoutchouc mais, alors que je les avais déjà dans les mains, on me les a soudain arrachés et on a dit : "Mais c'est de la mauvaise graine bourgeoise! Elle n'y a pas droit. " Ils étaient si brillants, si beaux, avec une doublure en flanelle rouge, qu'on peut imaginer mon désespoir. Vous aurez du mal à imaginer, qu'à l'époque il n'y avait rien à acheter dans les magasins, et tout était distribué de cette façon. Je me rappelle encore ce coin au rez-de-chaussée, où je me suis réfugiée pour pleurer. Cela m'a profondément blessé.

On ne sait pourquoi les escaliers et les couloirs à cette époque étaient mal éclairés, et une fois, alors que je montais l'escalier, une foule d'enfants qui descendaient m'a renversée, je me suis heurtée la nuque sur les marches que j'ai descendues la tête en bas, et j'ai perdu connaissance. On m'a transportée dans la salle des maîtres et posée sur le canapé. Lorsque j'ai repris connaissance, on s'est moqué de moi en me disant : "Va faire une prière à l'église, puisque tu es restée en vie. Tu es croyante, toi ... ". En effet tout le temps on me reprochait, que je n'étais pas dans les jeunes communistes et que j'allais à l'église.

Après ma première communion en 1933 à l'âge de 11 ans, j'allais à l'église le plus discrètement possible, la peur au ventre, et seulement à Pâques. Par la suite cette église de l'Ascension fut condamnée. Les autorités y ont installé un vague lieu de stockage, plutôt de

détritus. Et avant cela dès que l'on célébrait une messe dans cette église, les membres des jeunesses communistes se mettaient autour de l'église et jetaient des pierres en visant les croyants.

Suite à ma chute dans l'escalier, je souffrais de douleurs persistantes derrière la tête, quant à mon épaule droite, elle semblait se déboîter toute seule de la clavicule. Cela allait en s'aggravant, un an après je souffrais de céphalées terribles et de douleurs à l'épaule. Les médecins me bandaient l'épaule en serrant très fort, on me faisait des soins par des applications galvaniques autour du cou, (cela s'appelait "col électrique"), et on a fini par m'hospitaliser dans la clinique neurologique N°1 à Moscou, où on m'a gardé presque jusqu'à la fin de l'année scolaire. Mais le plus dur c'était que je n'avais plus le droit de faire mes devoirs d'école ni de lire en général. C'est ainsi que je n'ai pas pu suivre les cours, même à distance, et que j'ai dû redoubler ma sixième année mais dans une école - N° 346 dans la ruelle Tokmakov. Les locaux de la Sankt-Michael-Schule ont alors été récupérés par l'usine TsAGI.

A l'école primaire je n'étais pas bonne élève. A l'époque il y avait seulement deux notes : satisfaisant et insatisfaisant. Tous les enfants de la classe avaient été répartis en groupes, et chaque groupe avait ses propres devoirs à faire. On travaillait tous ensemble, et ensuite c'était un des élèves qui présentait le travail. Étrangement ce n'était jamais mon tour. Peu importe si je voulais répondre et si je savais mes devoirs : on ne me laissait pas répondre, et à la place on me donnait l'une des deux notes, satisfaisant et insatisfaisant.

Ce n'est que dans ma nouvelle école que j'ai eu une merveilleuse professeur de maths plutôt âgée, Elena Andreevna Karger, qui était allemande. Elle m'adorait et je suis devenue la première élève de l'école en maths. Elle me confiait même de conduire des leçons et d'expliquer aux autres les nouveaux sujets. Cette enseignante travaillait auparavant à l'Institut Elizavetinski et elle occupait une espèce d'annexe du bâtiment de l'ancien Institut. Lorsqu'elle était souffrante, j'allais la voir. Elle m'expliquait les nouveaux sujets de l'algèbre, et moi, je transmettais ce savoir à ma classe. Cette réputation d'experte en maths je l'ai gardée jusqu'à la fin de mes études dans cette école. Par la suite les professeurs s'étonnaient beaucoup, que je sois devenue professeur de russe et de littérature, et non de mathématiques.

### ***Jeunesse de Nikolai Steip***

Après avoir terminé ses études dans l'école Sankt-Michael-Schule, mon père est parti étudier à l'université de la ville de Derpt, en Estonie. Il y est resté un an, mais la " manière allemande " ne lui plaisait pas, et c'est ainsi qu'il a changé pour l'Institut Polytechnique à Saint-Pétersbourg, dont il obtient en 1898 le diplôme d'ingénieur technologue.

Ses années d'étudiant ont été très difficiles financièrement. Il donnait des cours, sinon il était très dur de vivre avec une bourse de misère. Après avoir obtenu son diplôme à l'institut, il a travaillé un temps dans une société d'assurances. Mais en 1902 il décide d'aller servir dans l'armée du Tsar. C'était un organisme militaire chargé de la construction des chemins de fer. Mon père y était expert en fondations pour les ponts. Ici il était mieux payé et pouvait bénéficier d'un logement de service, car il n'avait pas de logement à lui.

Toutefois, déjà à l'époque mon père avait acheté une vieille maison au bord de la rivière Kliazma, dans le bourg Zviaguino, non loin de l'église Tcherkissovskaia, près des voies ferrées, et même déjà commencé les travaux de finition. Ensuite il a décidé de construire à côté une nouvelle datcha d'été, mais sa construction a duré longtemps, puisque le

bataillon auquel il était rattaché a pris à cette époque-là ses quartiers à Savelovo, et ce n'est pas toujours, voire pas souvent, qu'il arrivait à se libérer pour faire avancer le chantier.

Cette même année dans le parc Sokolniki mon père a fait connaissance avec ma mère, Evdokia Andreevna Kouznetsova (1882 — 1927). Elle venait de la famille d'un riche marchand de la ville de Kachira, non loin de Moscou. Ses parents étaient contre cette union : mon père n'avait pas d'argent, "ni feu, ni lieu", comme ils disaient. Venu à Kachira chercher ma mère, il s'est trouvé au milieu d'une fête locale, avec un bal, et c'est tout de suite après ce bal qu'il l'a emmenée chez lui contre la volonté des parents de la jeune fille. La famille de ma mère n'a eu aucun contact avec nous, ils étaient trop contrariés par ce mariage et ont mis longtemps avant de donner leur bénédiction. Malgré cela papa et maman ont vécu ensemble 25 ans et étaient très heureux ensemble. Mon père nous racontait, comment ils fêtaient chaque année le 12 mai - le jour de leur première rencontre à Sokolniki. Et il ajoutait avec douleur et regret qu'en 1927 ils n'ont pas pu célébrer leurs noces d'argent, parce que maman était décédée un mois avant, le 4 avril.

Leur premier enfant ils l'ont eu en 1903, c'était Nikolaï Nikolaevitch Steip (1903—1992). A l'époque ils étaient déjà installés à Mourachki, c'est mon père qui a donné ce nom à l'endroit de Zviaguino, où ils vivaient.

Bientôt son bataillon a été envoyé sur le chantier de construction du chemin de fer Transsibérien qui devait relier la région du lac Baïkal à Vladivostok, en traversant le territoire de Mandchourie en passant par Harbin. Ensuite il a participé à la construction du chemin de fer de Mandchourie du Sud par Moukden (Chen-Yang) vers Port Arthur (Liu\_Chouen). A l'époque un accord avait été conclu avec la Chine et d'après mon père, la Russie le violait souvent sans trop de vergogne. Mon père citait les noms des territoires (je ne m'en souviens plus) dont la Russie s'était emparée de manière illégale. D'autre part il soulignait toujours, que l'occupation russe n'était pas trop accablante pour la Chine, bien au contraire, elle était plutôt profitable. La construction des chemins de fer, la création des postes de travail, la langue, la culture, la relance des activités commerciales, tout cela était favorable à la Chine, au niveau de vie des Chinois, et c'est pour cette raison que la Chine, comme il disait, gardait sa neutralité dans la guerre russo-japonaise, malgré le mécontentement chinois vis-à-vis de la Russie. Il notait également, que les Chinois maîtrisaient très vite la langue russe, ne serait-ce que quelques mots seulement de russe, et qu'on ne pouvait pas en dire autant des Russes.

Mon père nous parlait souvent de cette époque de sa vie, il nous décrivait le milieu naturel de ces contrées. Je me rappelle, qu'il parlait de certains papillons extraordinairement grands, qui atteignait presque la taille d'une paume de la main; de hautes herbes où un homme pouvait se cacher debout, ce qui les sauvait souvent. Mais aussi, que là-bas dans les steppes une multitude de serpents venimeux proliférait et qu'il y faisait très chaud, tous les Russes souffraient de manque d'eau. La vie là-bas était très difficile et pleine de dangers, lui et ses camarades vivaient sous la tente. Sans interprètes, les négociations étaient essentiellement conduites par gestes et mimiques.

Les potentats locaux protestaient contre le tracé du chemin de fer qui passait à travers leurs terres : ils montaient des embuscades, démontaient les voies ferrées etc. Il fallait toujours laisser ne serait-ce qu'un tout petit détachement pour les protéger. À cette époque-là en Chine il y avait une multitude de pauvres gens, des chômeurs, des brigands, qui se réunissaient en groupes, on les appelait "Honghuzi", ils avaient leur chef et étaient très cruels : ils coupaient les têtes, les oreilles, les mains. Plusieurs fois le détachement de mon père a été attaqué par les Honghuzis, des Russes ont été emmenés en captivité. Ses gens

souffraient de manque d'eau, tombaient malade et mouraient de maladies infectieuses que mon père ne connaissait pas.

Dans mon enfance j'ai entendu beaucoup de récits passionnants de mon père sur cette période de sa vie. Et pas seulement moi, mes amies aimaient aussi l'écouter quand il racontait, et il le faisait en vrai artiste, avec beaucoup d'émotion, en s'aidant de gestes pour illustrer ses propos, et en ajoutant des mots de chinois. Tous riaient aux éclats, mais lui-même jamais, seulement un tout petit sourire.

### ***Une histoire avec les Honghuzis.***

Je me rappelle, il racontait l'épisode suivant : Un jour il a été attaqué par les Honghuzis, ils l'ont emmené en captivité, lui et son détachement, ils l'ont mis dans un sous-sol, ne lui donnaient ni à manger ni à boire. Toutefois mon père était très débrouillard et bon diplomate; chaque fois il arrivait à s'en sortir, cette fois c'étaient ses lunettes qui lui ont rendu service : mon père portait un pince-nez et le chef des brigands a cru, que c'était un savant, un médecin. Ce chef avait une fille unique qui devait se marier et qui soudain est tombée malade, elle ne pouvait plus ouvrir ses yeux, qui étaient infectés et d'où suintait le pus. C'était une simple conjonctivite, et le chef des brigands a demandé, si le colonel était médecin et s'il pouvait guérir sa fille. Mon père a confirmé qu'il était médecin, et qu'il n'accepterait de soigner la malade qu'à condition qu'on libère tous les soldats du détachement, qu'on leur donne à manger et à boire. En connaissant les us et coutumes locaux, il a fait tout un spectacle avec ce traitement, en annonçant, qu'il soignerait la maladie pendant trois matins au lever du soleil. Il n'avait aucun médicament à part du permanganate de potassium, mais à l'époque pour être crédible il fallait faire un effort de présentation. Lui-même disait, que les Honghuzis étaient des gens très arriérés. Le traitement se passait en présence du chef et de sa suite. Mon père demanda, qu'on lui donne trois récipients transparents identiques, où il jeta des quantités différentes de permanganate. Et oh surprise : l'eau s'est colorée de nuances différentes allant du rose jusqu'au rouge foncé. Mon père lavait chaque jour les yeux de la malade avec cette eau, et en trois jours la fiancée a recouvré l'usage des yeux. Le chef était très reconnaissant, il a relâché tout le détachement, les ayant au préalable approvisionnés en nourriture et en eau. A peine sont-ils partis, que des serviteurs du chef les rattrapent à cheval, et demandent que le docteur revienne, car le frère du prince (du chef) avait contracté la peste. Mon père leur a dit, qu'il ne peut pas rebrousser chemin pour le moment, mais qu'il reviendrait sans faute dans trois jours. Après quoi mon père et ses camarades ont pris leurs jambes à leur cou et à grande-peine ont pu s'échapper.

### ***La guerre Russo-Japonaise.***

Pendant son séjour là-bas en 1904-05, son bataillon a participé à la guerre russo-japonaise, où pour la première fois il a rencontré Dénikine\*. Dénikine inspectait souvent sur sa draine les lignes de défense du chemin de fer. C'est lors d'une de ses inspections qu'il a appris, que mon père a réalisé une opération très réussie de la lutte contre les Honghuzis au cours de laquelle beaucoup d'entre eux ont été fait prisonniers, et il a dit : "Je suis très heureux d'avoir des personnes aussi téméraires dans ma brigade, et je parlerai de vous au général Rannenkampf".

Mon père avait participé aux combats de Moukden (Chen-yang), Laoning, il parlait toujours avec une grande admiration des généraux Makarov et Rannenkampf, de leur loyauté et de leur sang-froid. En outre il a combattu à bord d'un navire, lequel portait le nom de

Vitiaz " Le Preux ", si ma mémoire est bonne. Il avait conservé son uniforme d'officier de marine : une belle tunique blanche avec des épaulettes, des chaînes à travers la poitrine, une casquette avec une cocarde de la marine, tout cela a été conservé chez nous à la maison très longtemps dans un coffre, qu'on fermait à clé avec un tintement et qu'on gardait sous le piano à queue. Le coffre était petit, en bois avec un couvercle convexe, entièrement enserré par des ferrures, comme par des sangles. Parfois papa tirait les stores, fermait les portes à clef et se revêtait de sa tenue complète de marine. Il donnait des coups d'épée dans l'air, chargeait ou esquivait des coups de son adversaire imaginaire. Je le suivais des yeux avec fascination, tout en ayant terriblement peur, vu qu'il affirmait, que si quelqu'un voulait entrer, il faudrait lui passer sur le corps. Ces moments-là étaient notre secret farouchement gardé par tous deux.

À la fin des années 30, lorsque la situation est devenue très tendue avec des arrestations et des perquisitions partout, mon père a enfoui tout cela quelque part sur le terrain de la maison de campagne, il n'a gardé que la tunique. Et c'est dans cette tunique qu'en 45 j'ai confectionné pour mon petit Andrioucha son tout premier manteau. Qu'il était beau, ce manteau-là, avec du satin blanc sur le dessus, duveteux à l'intérieur, et chaud, même les boutons militaires étaient là. Je n'ai pas fait attention à ce qu'ils représentaient, mais Isia, un ami de Mikhaïl Tsalievich Frenk (mon mari) a remarqué en riant : "Eh bien, on dirait que vous êtes des nobles ...".

Dès que l'armistice avec le Japon a été déclaré, contre -entre autres- l'avis de mon père, qui appelait cela la trahison d'un ancien commandement, ma mère avec mes deux petits frères Kolia (Nicolas) et Fédia (1904—1931), inquiète de ne pas avoir de nouvelles, a débarqué à Khabarovsk à la recherche de mon père. Ils n'y sont pas restés longtemps. Pendant ce temps-là elle se faisait aider par des employés chinois et par des ordonnances de mon père pour s'occuper des enfants, tandis que son mari continuait à travailler sur place.

### ***Suite des missions de Nikolai***

Une fois la construction du chemin de fer en Asie terminée, mon père est rentré à Mourachki avec sa famille. Ils ont eu encore un fils, Andreï Nikolaevitch (1906—1982). A son baptême il a été décidé d'acheter un terrain dans la rue Lentotchka (" petit ruban "), mon père a commencé la construction, et en attendant nous habitons à Mourachki. Soit dit en passant que tout le monde - sauf moi - fut baptisé à Mourachki à l'église Tcherkizovskaia.

Le travail de mon père l'emmenait souvent en déplacements, et il laissait une ordonnance pour aider ma mère. Toutes les ordonnances adoraient et respectaient ma mère et acceptaient cette mission avec joie. À vrai dire, parfois il y en avait qui tombaient amoureux de ma mère, et alors mon père les faisait remplacer par des " plus vieux et plus moches ", comme il disait en riant.

Si une mission s'annonçait plus prolongée que d'ordinaire, il y allait d'abord seul pour trouver un logement confortable pour sa famille, et ce n'est qu'après qu'il amenait maman avec les petits. Quant aux aînés ils étaient dans un pensionnat : les garçons dans le Corps des cadets, et Olga au lycée. C'était ainsi, lorsqu'il devait construire des routes en Finlande, à Baranovitchi en Biélorussie, en Ukraine et au Caucase. Mais pour Pâques, Noël et pour nos vacances d'été tout le monde se réunissait à Mourachki.

Ainsi Nikolai Vladimirovitch raconte, qu'en 1909, alors qu'il habitait avec mes deux tantes, Nina et Ekaterina, rue Znamenka à Moscou, entre deux déménagements, mon père descendait chez eux quelques jours avec tous les enfants et ses biens, y compris les poules et les canards dans leurs paniers en osier. En 1909 maman avait déjà la petite Olga sur les bras

emmaillotée dans des langes, tandis que mon père s'occupait d'Andreï, alors encore petit, et les aînés, Kolia et Fédia-, sautaient autour de Nikolaï Vladimirovitch en répétant : "Et moi, je te couperai le petit nez, et moi, je te couperai les petites oreilles".

Nikolaï Vladimirovitch était alors un jeune homme et il leur a appris ses chants révolutionnaires, comme par exemple : "Lève, soulève le peuple ouvrier ...", ce qui a fait dire à mon père : "Eh bien, mon neveu, tu m'as égorgé sans couteau ... — s'ils entonnent cette chanson en présence de mon commandant de régiment, qu'est-ce que je vais faire?". Je me rappelle, que mon père utilisait très souvent l'expression "égorger sans couteau".

Encore quelques souvenirs de cette période : Mon père porte dans ses bras Andrioucha, qui lui mouille le costume, à quoi mon père déclare : "Eh bien, Andreï, tu seras un jour notre marin". Comme Andreï était beau dès son enfance, papa annonçait à maman : "Tu verras, un jour ce sera un beau jeune homme et il trouvera vite le chemin vers le pont "Kouznetski" pour courir après les Françaises". Nikolaï Vladimirovitch nous racontait tout cela.

En 1908 mes parents ont eu Ivan, qui est mort en bas âge. Ma sœur Olga est née en 1909. Pavel (Paul) est né en 1911 (1911—1984), et Moussia (Maria) - en 1914. A cette époque la famille habitait déjà rue Lentotchka.

### ***La guerre de 1914.***

En 1914 mon père a été appelé à la guerre (la Première guerre mondiale appelée "impérialiste" en URSS) et il fut envoyé sur le front, où il s'est illustré par son courage et fut décoré de la Croix de Saint George. Le tsar Nicolas II, en arrivant sur le front, lui a remis personnellement la décoration. Cette relique inestimable était conservée dans une boîte noire ornée par des peintres de Palekh du portrait de l'impératrice. Pendant les années troubles mon père a enfoui sa décoration quelque part, je pense, sur le terrain de la datcha, et j'ai offert la boîte à mon frère Andreï Nikolaevitch Steïp lors de sa première visite à Moscou (depuis Paris) en 1977. Elle lui a rappelé beaucoup de choses, et il m'a raconté encore une histoire, qui a confirmé le récit de mon père. En plus de cette décoration, le tsar, après avoir appris que mon père avait autant de fils, avait dit que ceci était très louable, et avait proposé de mettre deux d'entre eux soit au lycée du Tsar, soit dans un établissement d'enseignement situé dans les locaux du lycée du Tsar : il semblerait, que c'était le Corps des cadets de la marine. Au conseil de famille il a été décidé que ce serait Fiodor (Théodore) le plus brillant, et Andreï.

Andrioucha racontait, que Nicolas II leur rendait visite tous les samedis. Il assistait avec eux à la messe du matin, participait aux jeux, faisait de l'équitation. L'enseignement qu'on y dispensait était de très bonne qualité. Dommage, que la révolution ait mis fin à ces années d'études pour nos deux garçons. Les études ont duré près de trois ans, et avec le début de la révolution les deux garçons sont rentrés à Moscou, ou plutôt à la maison de campagne.

En 1916 mon père a été blessé et après son rétablissement on l'a envoyé en mission au Caucase, pour la construction du chemin de fer Militaire de la Géorgie.

Ma sœur Véra est née en août 1916 (1916—1946), et mon frère Léonid, en 1917 (1917-1918). Dans ces années là nous avons déjà quatre maisons de campagne dans la rue Lentotchka à Kliazma. Mon père a mis en location les maisons de campagne, qui étaient dans le quartier de Mourachki. L'endroit était très humide, infesté de moustiques, à cause de la proximité de la rivière Kliazma, tandis que de l'autre côté s'étirait un terrain marécageux à tourbe. Au départ d'après les plans de mon père on a construit deux datchas, dans la parcelle 55 pour son ami, prêtre Bolotnikov, et en face, la maison de campagne pour les Français

Lemercier, qui étaient collectionneurs de peinture. Mon père a eu un coup de foudre pour cet emplacement. Le terrain était boisé et la percée menait directement vers les rives de la rivière Outcha. A l'époque les gares ferroviaires " Kliazma " et " Mamontovka " existaient déjà, sur la colline s'élevait la maison des Mamontov. Mon père a d'abord fait construire la petite datcha, celle des Fédorov, qu'il a occupé ensuite, tout en poursuivant la construction de nos datchas et celles de deux maisons de campagne sur deux niveaux côte à côte pour ses sœurs et ses frères. La rue était très belle et descendait comme un ruban jusqu'à la rivière. Mon père lui donnait le nom de " Lentotchka " et il a cloué une pancarte avec ce nom à l'angle de la datcha No 55. Je me rappelle encore comment on traversait la route pour aller chercher des baies et des champignons dans la forêt.

En face de notre maison de campagne, à cette époque-là, il n'y avait plus aucune maison, mais tout de suite après la révolution on a vu apparaître la datcha des Kourbatov, au No 45 actuel, et celle des Nikitine en face. En attendant la fin du chantier ils habitaient dans nos maisons de campagne qu'on nous a confisquées. Iakov Nikitine appartenait à la Tchéka, il avait le rang de " commandant ", et je me rappelle encore qu'il portait un blouson en cuir et une arme.

### ***Époque après la révolution.***

L'époque après la révolution fut une période difficile marquée par la pagaille. A cette époque-là, maman avait ses quatre jeunes enfants sur les bras : Pavlik (Paul), sept ans, Moussia, 5 ans, Véra, 2 ans et Léonid, qui venait de naître. Maman se partageait avec les enfants entre les résidences de Kachira et de Kliazma. A l'été 1918 les grands étaient rentrés pour les vacances de leurs Corps de cadets et du lycée. A Paris, mes frères m'ont raconté, comment maman leur a cousu des blouses traditionnelles "à la russe" à ceinturer, elle a rangé leurs tenues de cadets pour qu'ils ne les mettent plus, et les envoyait sur le marché de Kliazma pour y vendre les pommes de terre et le lait. Mais un jour on les a reconnus et ils ont été tabassés, dépouillés de leurs marchandises, en les traitant de cadets, d'enfants de garde blanc. A l'automne, à la rentrée, ils ont appris qu'ils partaient le lendemain. Ils ont fait un saut à la maison, ont dit au revoir à maman et elle ne les a plus jamais revus.

En novembre 1918, c'est à grand peine que papa a réussi à rentrer du Caucase. Il a récupéré toutes les affaires de toutes les maisons de campagne, il a tout fait mettre – " fourré jusqu'au plafond", comme il le disait, dans notre maison de campagne qu'on a clouée avec des planches. Les objets plus précieux ont été amenés chez Olga Rudolfovna, la grand-mère de Lucia, mais chez elle on avait très peur et elle ne voulait rien prendre. Papa a dû insister lourdement, et finalement, elle accepta de les garder. Avec maman et avec les enfants, papa s'est lancé sur un chemin difficile vers Tiflis(Tbilissi), vers son lieu de service.

Mais déjà partout s'installaient des troubles, on se combattait, on tirait... Tout autour l'Armée rouge avançait, et l'Armée blanche a commencé à se disloquer. En décembre 1918 mon père avec sa femme et les enfants en bas âge, avec beaucoup de mal, souvent sur des charrettes ou dans des trains de marchandises, ont réussi à atteindre Novorossisk en passant par Armavir. Il faut dire que c'était Konstantinov, qui leur a suggéré cet itinéraire et qui les a aidés. Vassili Konstantinovitch Konstantinov était alors le chef des chemins de fer du Sud de la Russie. Il connaissait bien papa de par son travail et l'a aidé, en les persuadant de se placer avec leurs enfants dans des voitures de marchandises, pour qu'ils puissent gagner Moscou via Novorossisk.

Une fois arrivé à Novorossisk, ils ont aperçu les trains où étaient embarqués les cadets, et alors papa et maman se sont mis à chercher leurs garçons. A ce moment là la ville de Novorossisk regorgeait de futurs émigrés qui s'empressaient de quitter la Russie. Alors Novorossisk était encore entre les mains des Blancs. Il était impossible de trouver un appartement à louer afin d'y installer maman avec ses enfants. Finalement papa a réussi à louer une isba quelque part dans un village à proximité de Novorossisk, tandis que lui-même continuait ses recherches. Enfin, il a réussi à retrouver ses trois fils du corps des cadets. Le père a laissé maman avec les plus jeunes enfants au village, et lui-même avec les deux aînés Nikolai (Nicolas) et Fédor (Théodore) se sont joints au détachement de Denikine.

Lorsque j'étais à Paris, mon frère Nikolai (Nicolas) me racontait comment ils avaient peur de tirer — ils étaient terrifiés - bien que leur détachement ait une taille respectable et était composé de cadets de la dernière année d'études.

Mais cela n'a duré qu'un temps, puisque les troupes rouges avançaient de tous les côtés et repoussaient le général Denikine vers le Sud. Papa s'est dépêché de rentrer juste à temps pour les remettre de nouveau au Corps des cadets. C'est alors qu'il a demandé au chef du Corps des cadets de prendre aussi son jeune fils Pavlik (Paul), qui n'avait pas encore 8 ans. Le chef était très réticent au début, mais papa a fini par le convaincre, que cela ne poserait pas de problèmes, puisque les frères aînés allaient s'occuper du petit.

En 1979 Moussia (Maria Nikolaévna Steip - la sœur aînée de Zina) et moi-même sommes venues pour la première fois à Paris sur l'invitation de mon frère Pavel. (Paul) Nous sommes descendues chez Paulette, la fille de Pavel (Paul). Paulette avec son mari Gérard nous ont emmenées en voiture pour passer deux jours chez notre frère aîné Nikolai (Nicolas), qui vivait loin de Paris, à Villepied. Il n'était pas autorisé à habiter Paris<sup>2</sup>, étant donné qu'il n'a pris la nationalité française. Durant toute sa vie il comptait pouvoir retourner en Russie .

Même avant sa mort, lorsqu'il était à l'hôpital, Nicolas s'est soudain mis à parler russe. Ses médecins ne pouvaient pas le comprendre, mais parmi eux se trouvait un médecin venu de Russie. Kolia demandait d'être envoyé à Moscou.

Revenons en à notre rendez-vous chez Kolia Dès le premier jour Kolia nous a sorti son journal intime, qu'il tenait pendant ses pérégrinations. C'était un petit carnet jauni par le temps et fortement usé. Une fois couchée dans la chambre que je partageais avec Moussia à l'étage de sa maison, je me suis mise à le lire jusqu'au petit matin et j'ai poursuivi la lecture la nuit d'après. Il y avait beaucoup d'éléments nouveaux et intéressants pour moi, ce dont papa ne nous avait pas parlé. Malheureusement, dans ces années-là je n'ai pas pu l'amener chez moi, étant donné qu'à la frontière on passait les affaires au peigne fin, surtout tous les documents manuscrits et dactylographiés. À la frontière nos douaniers nous tâtaient, même les boîtes d'allumettes ont été ouvertes par eux, c'est pourquoi en relisant ce journal intime plusieurs fois, je tâchais de retenir les événements, les lieux et les dates. C'est donc d'après ma mémoire que je vais vous raconter les extraits de ce journal.

### ***L'évacuation du corps des cadets.***

Le corps de cadets N°1 avait été évacué de Lefortovo en septembre 1918. D'abord c'étaient des trains de voyageurs normaux, où Kolia pouvait même bouquiner. Mais leur train accumulait des retards, ils restaient plusieurs jours de suite sans avancer, leurs provisions commençaient à être épuisées. Au début du mois de novembre ils arrivaient à Novotcherkassk. Ensuite on les a fait descendre, et ils ont continué à pied jusqu'à la station

---

<sup>2</sup> (note du traducteur : à notre connaissance il n'était pas interdit aux étrangers d'habiter à Paris)

## U N E H I S T O I R E

Khomoutovskaia. Là-bas ils ont fait une halte pour souffler et ensuite ont continué à pied jusqu'à la station Katchal'nitskaia. Au moment des faits Kolia avait 15 ans, Fiodor (Théodore) 13 et Andreï (André), 11. Tous les enfants étaient épuisés, certains s'évanouissaient. Mais il faut dire que leurs enseignants, des militaires, faisaient de leur mieux pour les aider. Ensuite ils ont embarqué dans des voitures de marchandises, et comme ça ils ont atteint la station Tikhoretskaia. Mais dans la nuit on les a réveillés, ils sont montés dans un autre train de marchandises pour partir en urgence vers Ekaterinodar. En route ils ont terriblement souffert de faim, beaucoup n'ont pas résisté, il y a eu des cas de suicide par pendaison, certains se sont enfuis. Mes frères ont, eux aussi, songé à s'enfuir, mais les aînés étaient conscients que Andreï (André) le cadet, ne pourrait pas suivre, et ils ne pouvaient pas non plus l'abandonner. Fin décembre tant bien que mal ils entraient à Novorossisk.

Là tout était calme, puisque la ville était occupée par l'armée blanche. Ils ont enfin pu manger à leur faim et même aller avec tout le groupe au théâtre pour Noël, où ils sont tombés par hasard sur leur sœur, Olga Steip, qui était, elle aussi, arrivée avec son lycée à Novorossisk pour quitter la Russie. Elle leur a dit, que le lendemain elle allait partir, sans connaître sa destination. Car c'étaient les filles qu'on faisait partir en premier. Ils voulaient lui dire au revoir sur le quai au moment du départ, mais ils n'ont pas pu la trouver. Sur le quai les gens se bousculaient, c'était la panique.

Au moment des faits beaucoup de gens ont contracté le typhus, beaucoup en mouraient, et Kolia a écrit, que les aînés parmi les élèves creusaient chaque jour des tombes pour les morts près du hangar. Peu de temps avant leur départ Fiodor (Théodore) était tombé malade du typhus, on l'avait mis dans le hangar pour les mourants, interdit d'accès, mais Kolia et Andreï (André) allaient le voir en cachette, lui apportaient à manger et de l'eau. Le 15 janvier 1919 on leur a annoncé le départ. Mais Théodore ne pouvait pas marcher, il était trop faible. Andreï (André) et Kolia l'ont pris sous les bras et l'ont tiré avec eux. Théodore gênait leur mouvement, il s'agrippait à leurs vêtements, ayant trop peur de ne pas pouvoir les suivre. Il était interdit d'embarquer des gens malades sur le paquebot, et on leur a posé la question de savoir, si leur frère était malade. Mais ils ont répondu, que Théodore avait la jambe cassée et ne pouvait pas marcher, quant à lui, il devait gémir et pousser des cris "Aie, aie, ma jambe, faites attention à ma jambe! " Le paquebot a largué les amarres aussitôt, puisque l' Armée rouge entrait dans la ville. Déjà des fusillades éclataient, et certains enfants ont été tués dans ces fusillades.

Avant le départ de mes frères papa était parti au village chercher maman et les enfants, pour qu'elle puisse dire adieu à ses garçons. Mais lorsqu'ils ont regagné la ville, celle-ci était déjà occupée par les troupes des Rouges. Mes parents ont cherché leurs enfants dans les trains, dans les hangars, en vain. Ils voyaient les jeunes cadets écrasés, mutilés. Certains étaient encore vivants et agonisaient sous leurs yeux. Maman est restée marquée à vie par ce spectacle de cruauté inhumaine. Et elle pleurait ses propres enfants, qu'elle croyait morts. Papa essayait de la calmer en lui disant, que comme elle ne les avaient pas retrouvés, cela voulait dire qu'on avait réussi à les évacuer à temps. Il était dangereux de rester ensemble pour poursuivre les recherches, cela pouvait provoquer des soupçons. Mes parents se sont séparés : papa a pris Moussia, et maman a gardé avec elle Véra et Léonid, qui n'avait que dix mois. Et ils sont repartis pour chercher leurs enfants dans les voitures des trains, en retournant les cadavres. Pendant ce temps les troupes des rouges n'arrêtaient pas d'affluer dans la ville, il y avait un bruit terrible, des tirs, la cavalerie Rouge stationnait le long des trains. Dans ses mémoires Moussia écrivait, que dans la nuit il fallait passer sous les ventres des chevaux, et elle pleurait de peur.

## U N E H I S T O I R E

Mais papa avec Moussia n'ont pas réussi à échapper aux Rouges. Ils ont été arrêtés tous les deux, on a fait enlever ses vêtements de dessus à mon père et il n'avait plus que le linge de corps sur le dos par ce temps d'hiver. Avec un grand détachement de prisonnier on les emmenait pour les fusiller. Ainsi ils ont marché plusieurs kilomètres. En route plusieurs personnes ont été abattues, celles qui n'arrivaient pas à suivre ou qui faisaient quelques pas de côté. Pour sauver Moussia, en marchant, papa lui a enlevé son beau bonnet et l'a jeté, il a déchiré son petit manteau, lui a mis sur la tête un mouchoir, et ensuite a commencé à la repousser vers l'extérieur de la colonne, pour l'éloigner de lui-même. Moussia pleurait, résistait, s'agrippait à lui sans comprendre ce qui se passait. Et puis il a choisi un moment propice et un endroit où il y avait des buissons, et il s'est mis à traîner en arrière et prétexter que son enfant voulait faire pipi. A sa première tentative de partir avec elle sur le bas côté, des cavaliers rouges sont arrivés à leur hauteur, se sont mis à lui crier dessus et à lui donner des coups de fouet et de crosse. Mais plus tard papa et Moussia ont quand même trouvé le moyen de rester en arrière et de se cacher dans les buissons. Papa l'a poussée dans le ravin, l'a couverte de son corps et ils ont attendu comme ça longtemps, jusqu'à ce que toute la colonne des prisonniers passe.

A la tombée de la nuit ils ont pu entrer dans un village. Papa a réussi à apitoyer un des villageois qui leur a donné à manger, et même leur a remis deux pommes de terre et de l'eau bouillante en guise de thé. Il a reçu de vieilles guenilles, et ensemble ils sont repartis vers la ville, pour y rejoindre maman. Mais il faut dire que les pieds de Moussia étaient enflés, et elle ne pouvait pas marcher. Papa la portait sur son dos. Les soldats de l'Armée rouge ratissaient constamment le bois et plusieurs fois papa et Moussia ont été interpellés. Mais mon père leur parlait en imitant le patois des paysans, d'une voix inaudible et articulant mal, en s'aidant de gestes. Moussia était indignée et elle le grondait: "Ce n'est pas une façon de parler, ça ... Où as-tu appris à parler comme ça ?".

Personne ne les a laissé entrer pour dormir, et ils ont dû passer la nuit dans une meule de foin. Les soldats de l' Armée rouge qui passaient par-là ont piqué la meule avec leurs baïonnettes, pour vérifier que personne ne se cachait dedans. Moussia voulait hurler, mais papa lui a couvert la bouche de sa main pour l'empêcher. Et puis ils ont poursuivi le chemin, cette fois-ci ils ont croisé des femmes soldats à cheval. Papa a encore fait semblant d'être un petit paysan, et elles ont eu pitié de l'enfant et ont fait monter Moussia sur le cheval. Moussia se rappelait ensuite, comment cela était inconfortable de monter sans selle. Elle était obligée de se coucher à plat ventre et de se tenir à la crinière du cheval. Comme déjà dit, Moussia refusait de marcher à cause de ses pieds enflés qui lui faisaient très mal, et papa n'avait plus la force de la porter dans ses bras. Alors une fois en ville, il l'a installée dans la vitrine d'une boutique à demi détruite, pas loin de la gare ferroviaire, l'a enveloppée de journaux, de vieux papiers peints, il a écrit son prénom et son nom avec l'année de naissance sur un bout de papier accroché autour du cou de Moussia, tandis que lui-même repartait chercher maman. Pendant ce temps-là maman cherchait, elle aussi, papa et Moussia, et en passant devant la gare elle a vu sa fille dans la vitrine du magasin. Mais Moussia ne pouvait pas marcher, et avec les deux petits, Léonid et Véra, sur les bras, maman était contrainte de faire une halte à Novorossisk. De plus, elle a appris par Moussia, que papa la recherchait,. Elle a dû trouver un boulot de caissière. Elle a vendu son alliance et a loué une chambre. Tout a duré environ deux mois. Pendant tout ce temps elle n'avait de cesse de se renseigner sur les gens qui étaient arrêtés : où et quand ils ont été envoyés.

### ***Retour à Moscou.***

Dès qu'elle a pu savoir qu'ils ont été envoyés à Moscou, maman avec les enfants a cherché à rentrer chez elle à Moscou, dans des trains de marchandises, bien sûr. A l'époque, tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de quitter la Russie voulaient rentrer chez eux, il y avait une cohue terrible pour monter dans le train. Et c'est ainsi que son bébé - mon frère Léonid – enveloppé dans le châle, avait été étouffé par la foule qui les en-serrait . Maman continuait son chemin avec son petit Lenetchka (Leonid) mort. Puisqu'elle n'avait pas d'argent pour l'enterrement, et puisqu'elle ne voulait surtout pas le mettre en terre sans sépulture dans un endroit étranger, elle l'a transporté à Moscou pour l'enterrer au cimetière où reposait la famille. La terreur de perdre toute sa famille ne la quittait pas une seconde, et elle voulait conserver ne serait ce que la dépouille mortelle de son dernier fils. Les autres voyageurs s'étonnaient que l'enfant soit si tranquille et ne pleure jamais. Cela l'accablait encore plus.

Papa a conservé ce plaid à carreaux toute sa vie, et nous racontait cette histoire, en soulignant le sens du sacrifice et la grandeur spirituelle de notre mère. Il l'appelait toujours "Oussenka".

Lorsqu'elle est revenue à Moscou, il se trouva, qu'elle n'avait plus d'endroit où vivre. A Mourachki tout avait été brûlé, tandis qu'à Kliazma des inconnus s'étaient installés. Notre maison de campagne avait été entièrement mise à sac, même les fenêtres et les portes avaient été emportées, il ne restait plus que quatre murs et les poutres par-dessus. C'est ainsi que maman s'est installée à Moscou dans la famille du frère de papa, Andreï Rudolfovitch Steip.

### ***Les retrouvailles***

À cette époque-là Andreï Rudolfovitch était hospitalisé et en 1919 il est mort du typhus. Ils vivaient alors dans la maison, qui est devenu ensuite la maison de la culture de l'usine "Stéol". Maman a trouvé à l'usine Stéol un travail de femme de ménage dans un laboratoire, elle avait droit à une chambre dans un foyer, et par la suite elle a réussi de haute lutte à annexer la pièce voisine, puisque entre les deux il n'y avait ni porte, ni autre séparation. 18 familles — 72 personnes au total occupaient des pièces qui débouchaient dans le même couloir. Pour tous il y avait deux toilettes et deux robinets d'eau froide. La première pièce mesurait 20 mètres carrés, et la deuxième, 16. Mais dans ces années-là maman était déjà comblée par cela. C'est ici que nous avons vécu jusqu'en novembre 1962, lorsque notre immeuble fut rasé et nous avons eu droit à un appartement dans la banlieue de Moscou, à Kouzminki. Je joins à ce dossier le plan du couloir du foyer et de l'appartement.

Maman ne cessait pas ses recherches pour retrouver son mari et ses enfants. Et en 1920 elle a fini par le trouver dans la prison Boutyrskaja.

Mais d'abord il avait été amené à la prison de Lefortovo, exactement dans le bâtiment du 1-er corps de l'école des cadets, où auparavant ses enfants étaient élèves. Papa plaisantait toujours, disant qu'il ne pouvait pas se séparer de Lefortovo, même en prison. Il avait été un an en prison à Lefortovo, ensuite il avait été transféré à la prison de Boutyrskaja.

A l'époque, il attendait son procès, mais les rendez-vous étaient autorisés. Les temps étaient difficiles, c'était la famine, il n'y avait plus de transports; et c'était comme ça que maman allait à pied de notre maison jusqu'à la prison Boutyrskaja pour porter des colis pour papa. Maman a réussi à réunir tous les papiers censés confirmer que papa, tout en étant officier de l'armée Tsariste, n'avait jamais combattu le pouvoir Soviétique, c'est-à-dire qu'il

n'avait pas participé à la Guerre civile, mais ne faisait que construire des chemins de fer. En outre, toute notre famille était parfaitement connue des ouvriers de l'usine. Maman a écrit un certificat de moralité avantageux et a collecté beaucoup de signatures chez les ouvriers de l'usine. Et enfin au printemps 1921, pour Pâques, papa a été libéré. Après n'avoir trouvé personne à la maison, il est allé à l'Eglise de l'Ascension et là il a vu maman avec Moussia et Véra. Les filles ne l'ont pas reconnu et elles ont cru, que c'était l'oncle Volodia, le frère aîné de papa. Avant, papa avait une belle chevelure, épaisse et dorée, mais après deux ans de séjour en prison, il avait perdu ses cheveux définitivement. Je ne saurais pas dire à quoi cela était dû : était-ce la détention, les interrogatoires qui ont produit ces effets, ou bien la crainte d'avoir perdu sa famille.

Il a toujours été un très bon père de famille et il adorait maman : il disait toujours, que dans le monde entier il n'y en avait pas une deuxième comme son Oussenka à lui. Il traitait l'éducation de ses enfants de façon raisonnable et rigoureuse.

### ***La vie reprend son cours.***

Au printemps 1921, papa a commencé la reconstruction de notre maison de campagne détruite. Toute la famille habitait jusqu'à tard en automne dans la maison de campagne. Maman achetait pour l'été une vache à Zagorsk, l'amenait de là-bas à pied, on élevait des poules et un cochon. Et on vendait le lait. Papa a plusieurs fois tenté de défendre ne serait ce qu'une des deux maisons de campagne sur deux niveaux, il s'est même battu avec le commandant, qui s'appelait Iakov Nikitine, mais il n'a pas obtenu gain de cause. Papa était toujours soupçonné et frappé de restrictions comme ancien officier. Pour cette raison la vie de notre famille restait très difficile. Papa a eu beaucoup de mal à trouver un travail : partout il essuyait des refus, on avait peur d'embaucher un " déchu des droits civiques". Dans ces années-là il y avait cette catégorie de gens, comme des ecclésiastiques et des " gens de l'ancien régime", comme on les appelait.

C'est le mari de Olga Rudolfovna (la grand-mère de Lucie), Sergey Vassiliévitch Krasilnikov, qui a aidé papa à trouver du travail. Par la suite papa a changé de travail, en devenant ingénieur à la Direction du Chemin de fer du nord. En 1922 mes parents ont reçu la première lettre de France et naturellement ils étaient fous de joie. Sur une photo qu'il avait envoyée à Paris, papa écrivait : "Votre mère m'attendait sur le pas de porte, elle m'a sauté au cou avec ces mots : "Quel bonheur", et son visage a été inondé par des larmes de joie ". Mon père nous a racontés plus tard, que dans la journée maman était énergique et gaie, elle plaisantait, mais la nuit elle pleurait. Je suis née en automne 1922, et papa espérait que cette naissance allait être une consolation pour maman et pour toute la famille.

C'étaient les années où ma sœur Véra était très malade avec des rhumatismes articulaires et cardiaques. Elle ne pouvait pas marcher. Maman était obligée de la porter dans ses bras, et Véra était déjà grande. Comme moyens de transport il n'y avait que des chevaux, c'était très cher. Maman continuait à aller au travail, tandis que Moussia gardait sa sœur Véra malade à la maison.

Papa n'a pas mis Moussia à l'école avant la sixième année. Il lui donnait des leçons lui-même à la maison. Il espérait toujours que les assassins et les violeurs rouges seraient chassés et que l'ordre ancien serait rétabli. Et il ne voulait pas livrer sa fille à la " populace ".

Puisque papa avait droit à son billet de train gratuit, maman avec les enfants allaient en Crimée, pour soigner sa Véra malade. Il y a des photos de l'année 1926, où nous sommes en Evpatoria, Véra et moi. Ce fût notre dernier voyage avec maman.

## U N E H I S T O I R E

C'étaient des années très dures, mais on fêtait toujours Noël et Pâques. La table était recouverte d'une nappe blanche, on mettait de la belle vaisselle dont on ne se servait jamais en temps ordinaire. Maman avait beaucoup de ressources, elle nous faisait à toutes les trois des robes en gaze avec des volants amidonnés et décorés avec des applications, en hiver c'étaient des flocons de neige de papier couleur or et argent, et pour Pâques des fleurs variées. Et nous, avec nos toilettes on créait la surprise générale dans le couloir où donnaient les chambres, quant aux chaussures d'intérieur, maman les tricotait toujours. Mais après la mort de maman nous ne mettions plus jamais ces robes-là, je ne sais pas pourquoi. Elles étaient gardées chez nous dans le coffre avec des affaires de maman et avec le plaid dans lequel maman avait transporté le corps de notre frère Léonid mort.

### ***La mort de maman.***

**L**e 4 avril 1927 maman est décédée tout de suite après une opération (elle avait un cancer de l'utérus), laissant à papa trois petites filles : A l'époque Moussia avait 13 ans, Véra 10 et moi-même, 4 ans. Notre père ne s'est jamais remarié, en expliquant que des femmes comme maman, dans le monde, il n'y en avait plus.

C'est Moussia qui a hérité de tous les travaux de ménage, comme la lessive et la cuisine. Moussia racontait que c'était moi qui lui posait le plus de problèmes : après la mort de maman j'étais devenue très difficile, je ne mangeais rien. Moussia était persuadée qu'elle savait très bien cuisiner, mais moi, je me détournais. Elle me grondait, elle me criait dessus, mais ne me battait jamais. En 28 nous avons eu une éducatrice allemande. Je me rappelle comment on faisait la ronde et comment on chantait : "Wir machen, wir machen, wir machen ganzen Tag...". C'était comme ça que nous apprenions tous les mots désignant l'action (tanzen et autres) en les confirmant par nos mouvements. Elle est restée chez nous une année, mais comme elle était vraiment très vieille, il lui était difficile de s'occuper de notre Véra malade et finalement elle a abandonné.

Ensuite une femme très antipathique et hargneuse a habité chez nous avec son fils, elle s'appelait Maria Grigorievna. Elle n'avait de cesse d'essayer de nous prendre une chambre pour y installer officiellement son fils. Elle a essayé de nous intenter un procès, mais n'a pas eu gain de cause, et après cela elle a vécu encore chez nous quelque temps, en nous harcelant. Elle ou son fils vendaient des bonbons, chez nous il y avait leurs caisses de bonbons. Une fois j'ai vu qu'une caisse était ouverte, et que dedans il y avait beaucoup de confiseries en formes de tranches de citron. J'ai décidé de faire une bonne action: j'ai mis dans le bas de ma robe plein de bonbons, que j'ai sortis dans le couloir pour les distribuer à tous les enfants. Oh ! Le scandale qui a suivi était grandiose! J'ai été punie sévèrement.

Tout de suite après la mort de maman mon père me conduisait de temps en temps chez une dame, qui vivait dans la maison voisine, où il y avait une maison de la culture. Cette femme-là vendait des sucettes à la sortie de l'usine. Parfois elle m'emmenait avec elle. Par mauvais temps elle m'enfermait à clé dans sa chambre. J'étais horrifié et je me cachais sous le lit. Et soudain voilà que j'y ai découvert un panier de sucettes saupoudrées de sucre. Elles avaient une couleur un peu terne à mon sens, je me suis mise à les lécher et bientôt elles se sont mises à briller d'un rouge et d'un vert très vifs. Ainsi je les avais léchées presque toutes, mais à la fin elles étaient toutes collées les unes aux autres ; une fois ma gardienne revenue j'ai crû qu'elle allait se réjouir avec moi, mais à la place elle m'a battu. Je n'avais pas mal mais j'étais très vexée, je me suis tapie dans un coin et c'est là que mon père m'a retrouvée lorsqu'il est venu me chercher. Il ne m'a plus jamais confié à cette dame.

## UNE HISTOIRE

J'ai gardé très peu de souvenirs de maman. Probablement, parce que j'étais encore très jeune. Je me rappelle être allée avec elle chez le dentiste, pour y aller nous avions pris le tramway "B", " la petite bête ", comme on l'appelait, on était descendu à la gare de Iaroslavl, et la polyclinique des cheminots était en face. Lorsqu'on m'a installée dans le fauteuil et que j'ai vu les machines qui faisaient des bruits terrifiants, j'étais tellement terrorisée, que profitant du moment où le dentiste était parti se laver les mains, j'ai glissé en dehors du fauteuil et me suis enfuie comme une flèche du cabinet. Ma mère a mis longtemps pour me persuader, que ce n'était pas aussi terrifiant que cela en avait l'air et que c'était juste un mauvais moment à passer. Finalement nous avons conclu le marché suivant : on était passé dans un magasin à côté pour y acheter un petit lapin gris très mignon. Et c'est avec ce lapin serré contre moi que j'ai accepté de me réinstaller dans le fauteuil où, à la surprise générale, je n'ai plus émis un son. Je pense que ce cas est resté gravé dans ma mémoire justement à cause de ce lapin qui a longtemps " vécu " chez moi, et notamment jusqu'à ce jour de l'An où le sapin de Noël a pris feu. La même histoire s'est reproduite avec un nounours brun en peluche que j'adorais.

Je me rappelle encore (bien que ce soit plutôt des récits d'adultes) que dans les heures où maman était mourante après l'opération, nous étions assis à la maison à table avec tante Nina, Véra, Moussia et moi-même en train de déjeuner. Tandis que les autres plaisantaient, parlaient, riaient, j'ai d'un seul coup sauté sur mes jambes avec les mots : *"Vous n'avez pas honte de rire, pendant que maman va si mal ..."*, je suis allée dans le coin où il y avait les icônes et je me suis mise à prier. Je me rappelle très bien, comment le soir, pendant le souper, papa est soudain entré et après nous avoir dits : *"Vous n'avez plus de maman"*, il est passé dans la pièce à côté devant les icônes et s'est mis à genoux.

La veille de l'opération, dimanche, nous étions tous avec maman à l'hôpital, on attendait en bas, il était encore trop tôt pour les visites, et maman se tenait en haut de l'escalier et nous faisait signe en agitant son mouchoir. Je me suis libérée des bras qui me tenaient, j'ai glissé très vite sous la main du portier qui essayait de me retenir et j'ai monté l'escalier en courant. Une fois en haut de l'escalier, je me rappelle qu'il y avait devant moi beaucoup de femmes, toutes en robes de chambre identiques et je me sentais perdue en cherchant maman parmi elles. Et ces femmes me demandaient : *"Alors, t'as perdu ta maman ?"* Lorsque je me suis retrouvée dans les bras de maman, j'ai senti qu'elle pleurait, je ne sais pas pourquoi. Ensuite nous sommes allées avec elle dans sa chambre, et elle m'a offert des pâtes de fruits rondes saupoudrées de sucre. J'ai bien retenu le souvenir de cette petite boîte allongée que papa avait apporté après le décès de maman en même temps que toutes ses affaires, avec son tricot dont il a fait un baluchon qu'il a caché dans notre coffre.

On raconte, que plus tard lorsque maman était couchée chez nous dans la pièce sur la table, encore sans cercueil, je m'inquiétais tout le temps qu'elle ait froid aux pieds et persuadais tout le monde que bien qu'elle dorme, elle me regardait d'un oeil. Quand le matin papa s'est levé, il a vu que maman était recouverte de ma couverture, tandis que moi, je dormais sans couverture en m'étant roulé en chien de fusil. C'est que dans la nuit j'ai fait ce que les " grands " ne voulaient pas faire.

### ***A la recherche d'une nouvelle maman.***

Dès lors je n'ai eu de cesse de vouloir que papa se marie et qu'il m'amène une maman qui me câlinerait. Cette idée m'a tellement marquée, que je me suis décidée à chercher une fiancée pour papa.

## U N E H I S T O I R E

J'avais une amie à la datcha, elle s'appelait Nora Fischer, une Allemande, sa mère Lydia Bertoldovna était une grande et forte femme, avec une figure tellement bonne. Elle vivait à côté avec sa fille, sans mari, dans une maison de campagne sur deux niveaux. Nora et moi, on faisait des pieds et des mains pour réunir nos parents et devenir des sœurs. Mon père lui faisait la cour à l'ancienne, conversait souvent avec elle, mais l'affaire n'est jamais allée au-delà. Lorsque je relançais la question auprès de papa, il répondait par des plaisanteries, en la traitant de " géante ". Mais c'est bien elle qui en 1933 m'a sauvé de la péritonite lorsque j'ai eu une crise aiguë d'appendicite : elle m'a fait transporter d'urgence à l'hôpital (elle travaillait dans l'hôpital Botkinskaia), et c'est là que j'ai été opérée. Pour me soigner après l'opération elle n'a pas quitté mon chevet durant 24 heures.

Une fois papa a invité chez nous une très belle et élégante femme, qui s'appelait Ekaterina Fedorovna Tchernitsina. Elle avait sur le dos une pelisse extraordinaire faite de peaux de renne avec une capuche. Je me rappelle comment papa tournait en rond avec cette pelisse dans les mains, disant qu'on ne pouvait pas l'accrocher au vestiaire ordinaire, mais qu'il fallait lui trouver une place spéciale. Ensuite pendant un certain temps elle a vécu chez nous. Mais cette époque ne fût pas pour nous très joyeuse : elle faisait des esclandres pour des raisons obscures, elle dressait notre père contre nous, se querellait avec Véra. Elle insistait pour que notre père se marie avec elle. Surtout elle ne s'entendait pas bien avec Véra et Moussia. Résultat : papa a affecté une pièce séparée pour Véra et Moussia, tandis que nous trois, nous sommes restés dans la grande pièce. Mais cela n'a pas arrangé les choses. Désormais sa cible, c'était moi. En fait elle ne vivait pas chez nous, mais venait en visite comme une invitée. En automne 1935, lorsque je suis entrée pour ma sixième année dans une nouvelle école, on m'a hospitalisée dans une clinique pour maladies nerveuses, où je suis restée jusqu'au printemps.

Attendez, je me rappelle encore, qu'avant Ekaterina Fedorovna une autre dame venait chez nous très souvent, elle était de petite taille, très amoureuse de papa, et elle avait très envie de vivre avec nous. En son absence, papa l'appelait "miniature " et nous disait chaque fois : "Méfiez-vous des personnes de petite taille, ce sont des teigneux". A la différence de Ekaterina Fedorovna, elle tâchait toujours de faire quelques chose pour nous – un vêtement ou un bon plat confectionné chez elle et qu'elle nous apportait. Mais apparemment papa ne la trouvait pas à son goût, tandis qu'Ekaterina Fedorovna lui plaisait beaucoup, et pour lui, elle était toujours la bienvenue.

Cependant, lorsque je suis sortie de l'hôpital, le médecin a prévenu mon père que j'avais besoin de tranquillité au sein de ma famille et que j'avais les nerfs à vif. Après cela mon père a été obligé de quitter Ekaterina Fedorovna. Ou plutôt, il continuait d'entretenir cette relation, mais chez elle, comme elle avait une chambre dans la rue Sadovaya, près du métro Krasnye Vorota.

J'adorais aller chez elle avec mon père, puisque là-bas j'étais libre comme l'air. Pendant que papa était occupé avec elle, moi et les enfants des familles qui habitaient le même appartement communautaire, on se déchaînait en jouant à cache-cache, à colin-maillard, tout l'appartement était à nous. Il y avait un grand couloir et facilement sept familles de locataires. Le couloir encombré par de vieux objets avait une deuxième sortie de service dans l'escalier, de sorte que nous pouvions nous adonner à nos jeux à cœur joie.

### *Arrivée du piano.*

U n peu avant Noël (à l'époque où je n'allais pas encore à l'école) papa s'est mis soudain à faire de la place dans la pièce, à faire bouger tous les meubles et il nous a dits, qu'il nous préparait un cadeau commun. Nous pensions, qu'il voulait de la place pour installer le sapin, et on lui a posé la question, et il nous a dits : "Devinez ce que c'est : grand, noir, brillant et sur trois pieds". Mais personne n'arrivait à deviner, quant à moi, même la nuit je me tourmentais en essayant de résoudre cette énigme, pour décider finalement que ce serait un chien sans une patte. On avait toujours des chiens chez nous, mais c'était des huskies de Sibérie, chiens de traîneaux blancs, et quelle n'a été notre surprise lorsque papa nous a amené un piano à queue.

A part cela, chez nous, dans la maison, les meubles étaient plutôt simples. Je vais tâcher de vous la décrire maintenant et je pense que Androucha (André) et Mila (les enfants de Zina) verront tout de suite comment c'était, car ils doivent probablement se souvenir de notre chambre. Voici la porte, et sur la gauche il y a un petit réduit, où se trouve le portemanteau, où on pouvait accrocher son manteau et mettre en bas ses caoutchoucs (bottes), un vieux buffet suivi d'une très belle étagère en rotin conçue spécialement pour mettre dessus un phonographe, avec des compartiments qui accueillait les disques et les partitions, ensuite vient le piano à queue, tout ça le long du mur gauche, comme le bureau de papa avec sa chaise et sous la fenêtre un vieux fauteuil défoncé, où s'asseyaient les invités ou moi-même lorsque je venais parler avec papa. Puis il y avait une très belle petite table, laquelle constituait à mon avis, notre seul objet de valeur - une belle petite table en bois d'ébène, entièrement sculptée et très mignonne, sur laquelle se tenait un immense palmier qui touchait presque le plafond; plus loin une petite bibliothèque avec des portes, et à l'endroit où une porte conduisait dans la chambre de tante Moussia (la sœur de Zina), une grande carte géographique était accrochée pour protéger de la vue le coffre sur lequel je dormais. C'était le coffre de tante Nina. Plus loin il y avait une penderie, qui faisait office de cloison pour séparer la pièce en deux, et derrière la penderie se trouvait un vieux lit en bois où dormait papa. Voilà, c'est tout, et au milieu une table avec des chaises viennoises. Juste avant la guerre papa avait acheté une obligation de l'Emprunt d'or gagnante et il m'a acheté un petit canapé avec dossier et une couverture en laine, tandis que le coffre de tante Nina était déjà vide à cette époque-là, elle a distribué toutes ses affaires, et on l'a déposé dans le couloir en face de notre porte. Andrioucha (André) doit en avoir un souvenir car c'était lui qui s'en servait pour faire ses découpages et ses bricolages, et ce coffre est resté à cet endroit jusqu'à notre déménagement.

### *Les obligations*

Papa avait toujours loué notre datcha, tandis que nous-mêmes on vivait dans un pavillon, elle était très claire avec ses quatre fenêtres. Il louait la datcha pour mettre de côté un peu d'argent pour mes études, sachant que je ne pourrai attendre d'aide de personne. Il achetait les obligations "de l'Emprunt d'Or 1929". C'était un emprunt à gain assuré, et on pouvait toujours revendre les obligations.

Mais pendant la guerre les obligations ont été gelées, et il n'a pas pu en retirer un seul kopeck pour acheter à manger en période de disette. Les obligations avaient été remises à la caisse d'épargne pour conservation, et je les ai récupérées étant héritière sur le testament après la mort de mon père. En 1946 on a pu les vendre, mais à l'époque cet argent ne valait déjà plus rien, tellement il était dévalorisé, on ne pouvait plus rien acheter avec, et nous l'avons dépensé avec mon mari Mikhaïl Tsal'evitch (Michel) en une année, en achetant tantôt de

l'huile de tournesol, tantôt une miche du pain, tantôt encore quelque chose pour Andrioucha. (André)

### ***La photo de maman dans son cercueil.***

En avril 1927 après la mort de maman on a pris une photo : maman dans son cercueil dans notre maison. Près du cercueil se tenaient mon père, moi-même, Moussia et Véra. Nous aussi, nous avons cette photo chez nous. Lorsque je suis allée à Paris la première fois, Kolia m'a montrée cette photo. C'était un agrandissement, sur le dos Papa avait écrit de sa main une adresse à ses enfants ajoutant quelques détails de sa vie avec maman. C'était tellement poignant, que je n'ai pas pu retenir mes larmes en lisant. J'ai donc recopié ce texte et je veux vous en donner lecture mot par mot :

"Mes chers et bien aimés fils, je voudrais par ce texte, sur sa photo, graver dans votre mémoire quelques moments de la vie de notre chère et inoubliable maman. Des mois et des années passeront, et feront disparaître de la mémoire de ses proches les souvenirs d'elle, quant à moi, il se peut que je n'aie jamais la chance de vous revoir, de vous parler de la personne la plus chère, qui vivait pour nous tous, souffrait avec vous de vos malheurs, se réjouissait de vos réussites et ne rêvait que de vous revoir et d'être avec vous. "

C'était il y a à peu près cinq ans: maman faisait tout son possible pour faire sortir papa de prison (c'est mon idée, il ne pouvait pas décrire comme elle faisait de son mieux pour le libérer de prison) et elle passait en toute hâte dans la rue Soukharevskaja. Une bohémienne l'a interpellée dans la rue et maman a été frappée par la vérité des propos que la bohémienne lui a adressés : "Tu essaies d'aider ton mari. Tu recevras tout à l'heure un papier en sa faveur (il y en a beaucoup qui oeuvrent pour l'aider) et ton désir sera exhaussé ". En effet, le jour même elle a reçu le papier et ses démarches ont été couronnées de succès, toutefois sa joie a été assombrie par la suite des propos de la diseuse de bonne aventure: "Tu as des enfants qui sont loin, ne t'inquiète pas, ils deviendront des gens bien, mais tu ne les reverras plus jamais". Notre maman n'était pas quelqu'un de superstitieux, mais ces mots-là lui sont entrés dans la tête, et elle ne les a plus oubliés jusqu'à la fin de sa douloureuse vie. Et la veille de son opération elle m'a demandé : "Est-ce vrai que je ne les reverrai jamais plus ?" Pauvre petite maman, elle a du avoir un pressentiment lorsque le 19 mars 1927, avant de partir pour être opérée elle s'est arrêtée soudain sur le pas de la porte, s'est retournée et a dit : "*Ne vaut-il pas mieux ne pas y aller ?*"

### ***Récit de papa***

"Lorsque j'allais la voir à l'hôpital, elle se demandait s'il ne valait pas mieux renoncer à l'opération et rentrer à la maison pour retrouver les enfants. Mais il était difficile de conseiller quoi que ce soit. Les médecins disaient, que si l'opération réussissait, elle serait complètement guérie. C'était un docteur qui la soignait en Crimée l'année précédente qui le premier avait soupçonné un cancer et qui lui avait conseillé d'aller en urgence à Moscou et de se faire soigner sérieusement. En été elle avait fait des examens, mais on ne lui avait rien trouvé. En hiver elle est souvent allée consulter à la clinique, à l'hôpital. Certains médecins disaient après la consultation, qu'il fallait l'opérer au plus vite, et d'autres, qu'il était peut-être déjà tard et alors qu'il ne fallait pas l'opérer du tout. Je l'ai vu mourir dans les deux à trois heures qui ont suivi l'opération, tandis que pas plus tard que le dimanche précédent, le 3 avril, moi-même, Moussia, Véra et Zina, nous étions encore venus la voir à l'hôpital. Elle nous parlait, plaisantait, était heureuse de voir comment Zina courait vite et parlait de manière si

raisonnable. Elle regardait Véra et se rappelait les habitudes de Fédor (Théodore). Elle nous avait accompagnés jusqu'au poste de la concierge, nous pressait, pour qu'on ne rate pas notre train pour Moscou, puisque l'hôpital se trouvait à trois verstes de Moscou sur la ligne de chemin de fer Yaroslavskaia. Lorsqu'on était déjà en manteau, je l'ai entendue soupirer d'une manière particulière. Je lui ai demandé : "*Qu'est-ce qu'il y a ?*", et elle m'a regardé, mais n'a rien dit. Nous avons convenu que j'allais revenir mercredi. Elle s'était seulement étonnée que lors de son examen préparatoire on ne lui avait pas bien écouté le cœur et qu'on n'avait pas relevé le fait qu'elle avait eu un malaise dans la salle de bain et même perdu connaissance. Lundi, après le travail j'étais passée la voir à l'hôpital. Lorsque que l'on m'a laissée entrer, elle était presque dans le coma. Le docteur l'avait prise par l'épaule et il lui avait dit : "*Evdokia Andreevna (Eudoxie), votre mari est là*". Lorsque votre maman avait ouvert les yeux, j'avais tout de suite compris, que quelque chose de mauvais lui était arrivé Elle m'avait seulement dit : "Comme j'aurais aimé voir tous mes enfants, je regrette pour les petits, et pour toi aussi", et elle est décédée, apparemment on lui a administré beaucoup de chloroforme : elle en avait la peau toute brune, et cette couleur lui est seulement passée dans le cercueil. Le 5 du mois je l'ai amené à la maison, elle a été mise en bière et enterrée le 8 au cimetière Semenovskoe. La messe des morts a été célébrée à l'église de l'Ascension. Et voici quelques moments de sa vie. Le 12 mai de cette année-là nous devions célébrer ensemble les 25 ans de notre rencontre à Sokolniki. Nous fêtions toujours cette journée ensemble. On aimait beaucoup se rappeler l'année 1902. Lorsque je partis à la guerre en 1904, elle m'avait dit au revoir et était restée à la maison enceinte de Fédor (Théodore) avec notre petit Kolia; dans les bras. Et dès que l'Armistice a été proclamé, elle ne pouvait plus attendre et est arrivée à Harbin (Mandchourie) avec deux enfants en bas âge. En 1906 nous rentrions à Moscou, et c'est là qu'Andrioucha (André) est né. Le jour de son baptême il avait été décidé d'acheter un terrain à Kliazma. Quelques derniers souvenirs de l'année 1922. Je n'oublierai jamais, avec quelle joie votre mère m'avait accueilli ce jour là, où on avait reçu votre première lettre nous disant que vous étiez en vie. Elle m'avait sauté au cou avec cette lettre entre les mains avec les mots : "*Quelle joie!*" et elle a fondu en larmes de bonheur, qui l'empêchaient de parler. Comment elle se chagrinait pour vous tous, lorsque vous décriviez le dur travail que vous deviez faire : des cailloux à transporter, des cordes à tresser. Et quel n'était pas son bonheur, quand Kolia a commencé à bien gagner sa vie, quand vous avez eu une chambre, quand vous avez tous déménagé à Paris, quand Fiodor (Théodore) faisait ses études d'ingénieur, quand Andrioucha (André) a débuté ses études. Toutefois sa joie était constamment assombrie par des mots et des pressentiments qu'elle exprimait : "*Je ne les verrai plus jamais*" disait-elle. *Nous n'oublierons jamais son amour dévoué pour nous tous. Que sa mémoire soit sacrée. Pour ne pas la décevoir, mes enfants, prenez soin de vous, soyez bons dans votre cœur, gardez à l'esprit votre maman et vos sœurs Moussia, Véra et Zina.*

*Votre père qui vous aime."*

### **Sur la tombe de maman.**

**S**ur la tombe de maman on ne faisait jamais de grands discours, on s'occupait surtout de sa tombe, on partageait quelques souvenirs. Puis notre père nous arrêta et disait : "Bon. Maintenant levons-nous et recueillons-nous un peu. Écoutons les oiseaux, et ce qu'ils ont à nous raconter sur nos proches". Bien sûr, chacun se recueillait à sa façon, tandis que moi, je prêtai l'oreille, j'essayais d'imaginer que maman me regardait et qu'elle était heureuse de me voir grandir, puis j'essayais d'imaginer ce que les oiseaux pouvaient nous dire. Parfois je prétendais avoir écouté et commençais à raconter à papa, qui faisait semblant de me croire. À vrai dire, papa n'a pas toujours été aussi sentimental. Je me rappelle de tante

Nina pleurant à genoux près de la tombe de tante Olia peu après son décès, elle avait énormément de chagrin, et papa lui a dit : "Il faut toujours se rappeler des bons côtés des défunts, mais c'est aux vivants qu'il faut songer avant tout".

### ***Ma jeunesse avec mon père***

J'aimerais vous parler un peu de mon père, et des relations que nous avons avec lui. Je suis emplie de ces souvenirs. Des choses me reviennent de façon très détaillée, des phrases entières prononcées par mon père. Il me semble parfois entendre sa voix, tandis qu'à d'autres moments ce sont juste des éclats de souvenirs qui surgissent de ma mémoire. Mon père et moi étions extraordinairement proches. Il m'appelait toujours Zika, mais s'il disait " Zina ", c'est qu'il était mécontent de quelque chose. Nous étions toujours ensemble. À la datcha nous travaillions ensemble : on nettoyait le terrain, on faisait des réparations, on grattait le toit pour enlever la rouille et on mettait de la peinture, tandis qu'en hiver on enlevait ensemble la neige du toit. Ensuite j'y montais déjà toute seule, sans son aide et je lui demandais d'enlever l'échelle. C'est avec un immense plaisir que je me laissais glisser du haut du toit pour tomber dans les congères! Ensemble on inspectait le vide sanitaire sous la maison, et il m'expliquait la disposition des poutres et des appuis sur lesquels reposait la maison, on vérifiait qu'il n'y avait pas de champignons, qu'on raclait et qu'on traitait avec un produit. Papa me faisait faire des plans de la disposition des rues, des maisons ou simplement d'une contrée quelconque, de mémoire, après nos voyages avec lui. Il me faisait participer à tout ce qu'il y avait à faire. Je ne peux pas dire que je faisais tout avec plaisir, bien sûr que non, mais en voyant comme il l'appréciait, je me donnais du mal pour réussir.

Quand j'ai commencé à m'occuper de la maison, il m'apprenait à tenir la comptabilité, à faire des économies, à composer d'une manière raisonnable et variée nos repas, malgré la pénurie alimentaire. Il disait toujours : "*Votre maman savait faire un bon repas avec pas grand chose*". Et il me disait, qu'il était facile de faire la cuisine lorsque l'on a tout, mais que quand on se montre inventif et qu'on parvient à faire un plat délicieux et beau avec trois fois rien, alors on possède un vrai talent. Il faut donner le meilleur de soi même, être créatif, et alors on réussit tout ce que l'on entreprend. Il était en revanche très mécontent et refusait de manger, lorsque la table était mal mise. J'en pleurais, culpabilisant du fait qu'il se privait de repas, allant au travail affamé, ne s'asseyait pas à table et pensant que je devais vraiment être bête pour ne pas réussir quelque chose d'aussi simple. Mais il avait le don de régler ensuite ces incidents très rapidement. Et quelle n'était pas ma joie lorsqu'il plaisantait avec nous. Il disait par exemple en se mettant à table : "Bon, pour bien faire il reste encore à se mettre une serviette pendant le repas", et d'ajouter : "Ceci dit, les Anglais n'utilisent jamais de serviettes à table, c'est qu'ils doivent manger proprement", et il souriait. A l'époque où l'on vivait, on avait bien d'autres soucis que les serviettes de table, et c'est pourquoi j'en riais. C'était de plus très dur de faire la lessive, et c'est pour cela que je trouvais cette plaisanterie excellente. Ou bien il disait: "Peu importe ce que l'on mange, pourvu que la table soit bien mise". Parfois, il m'encourageait en louant le plat bien préparé, mais seulement au tout début de ma " carrière " de ménagère et cela très rarement. Quand c'était le cas, j'étais très flattée, mais aussi gênée de savoir que cela était loin d'être vrai. Parfois je prenais notre repas à la cantine, qui était dans la cour de notre immeuble, mais il fallait que je trouve le moyen de l'assaisonner et de le rendre plus appétissant, ou comme disait papa, plus comestible. Lorsque je débutais comme cuisinière, papa et moi faisons la cuisine ensemble. Pendant longtemps, nous étions très embêtés par notre réchaud à gaz de pétrole : papa n'arrêtait pas de le réparer et de le nettoyer et on avait vécu beaucoup d'aléas. On plaisantait, on rêvait de préparer quelque chose de délicieux, mais à la fin c'était souvent raté et papa hochait la tête et disait : "C'est beau, une

## U N E H I S T O I R E

âme qui se perd dans ses rêves, mais il est préférable qu'à la fin elle retrouve sa lucidité". Aucun des enfants de la famille n'était gâté, même pas moi. Par exemple, si pendant le repas on avait du mal à finir notre assiette, alors on était privé de dessert, ce à quoi papa rétorquait en latin "carpe diem", ce que signifiait pour moi : "Profite de l'instant présent", ou "ne laisse pas passer l'occasion".

J'avais appris à lire très tôt, je ne me rappelle pas qui me l'avait appris, mais c'était bien avant l'école. Et tous les soirs avant d'aller au lit, mes sœurs et moi devions à tour de rôle lire la Bible avec papa. Je ne me rappelle plus si c'était le Nouveau ou l'Ancien Testament. D'ordinaire on commençait par moi, puisque c'était moi la cadette qui devait aller au lit la première. D'abord je lisais : "Mon Dieu, gloire à toi, Mon Dieu". J'allais ensuite me coucher, après avoir fait le signe de croix devant les icônes, souhaité à tous une bonne nuit, et fait la bise à papa. Il me semble aujourd'hui que je lisais machinalement, mais avec une grande facilité. Je n'y comprenais rien et je posais plein de questions. Alors papa se laissait distraire et il se mettait à me raconter, à m'expliquer. Je préférais largement cela, puisque mon quart d'heure de lecture passait ainsi plus vite. Avec Véra ça se passait tranquillement, tandis qu'avec Moussia c'était plus difficile : elle ne posait pas de questions et lisait très vite, c'était lui qui l'arrêtait et commençait à l'interroger. Apparemment elle non plus ne comprenait pas tout, et papa s'indignait et lui disait que c'était bête de ne pas poser de questions lorsque l'on ne comprend pas. Il lui faisait tout relire attentivement. Elle s'obstinait, la lecture s'éternisait, et parfois cela finissait par un scandale et même par une punition. Bien que j'étais déjà au lit, je ne pouvais pas m'endormir et je m'en faisais pour eux deux : je demandais à Moussia de lire et d'obéir à papa, et je disais à papa qu'elle était sans doute très fatiguée et qu'elle voulait dormir : "Regarde, elle a déjà les yeux qui se ferment". Cela l'attendrissait, et il la laissait tranquille avec un geste désabusé de la main.

Mais il devenait exigeant jusqu'à l'intransigeance pour tout ce qui touchait à la propreté et à l'ordre. Tout manquement provoquait chez lui une telle consternation, qu'il s'exclamait : "*Si votre grand-père voyait un tel désordre!*". Il ne pouvait absolument pas supporter le désordre ... Avant de se mettre au lit nous, et lui le premier, devions mettre de l'ordre dans nos chaussures, pour qu'elles brillent, se laver ensuite, se laver les dents, plier soigneusement nos vêtements pour que le lendemain matin même dans l'obscurité, nous puissions nous habiller dans l'ordre. Pendant la guerre cela nous fut très utile, quand il n'y avait pas d'électricité.

A l'âge de dix ans je devais tous les jours changer le col blanc cousu à ma robe, faire lisser les rubans de mes tresses en les enroulant sur le dossier d'une chaise ; les vêtements devaient être présentés sur une chaise, qui se trouvait près du lit de chacun, tandis que papa devait avoir en plus son plastron amidonné, son mouchoir propre et ses chaussettes, évidemment bien reprises. Je préparais tout cela à l'avance dans la journée.

Papa nous apprenait beaucoup de choses comme, par exemple, faire une révérence: se tenir droit, sans écarter les pieds, ni les genoux, parler à une personne en la regardant dans les yeux, et jamais de côté, par-dessus l'épaule, et Dieu nous en garde, ni dans le dos. Papa surveillait de très près la façon dont nous parlions. Moussia et Véra parlaient mieux que moi. J'étais trop pressée, j'avalais parfois les mots et les terminais, ce à quoi il répondait tranquillement : "*La hâte n'est bonne que pour la chasse aux puces, la parole doit être fluide et bien réfléchie*".

Papa était très sagace, très attentif, on aurait dit qu'il voyait et sentait tout, même le dos tourné. Toutes ses mises en garde se réalisaient toujours tôt ou tard. Étant déjà adulte, je m'en rappelais souvent et cela m'étonnait encore.

## U N E H I S T O I R E

Souvent il citait une ou deux lignes ou un extrait d'un texte littéraire, parfois en latin. Et ce qu'il disait était toujours très à propos. Par exemple, je me rappelle qu'il disait en latin : *"homo hominis lupus est"*, soit: *"L'homme est un loup pour l'homme"*, pour commenter un cas de dénonciation ou de cruauté, et bien d'autres phrases encore, je ne me rappelle plus très bien maintenant. Je l'ai aussi entendu dire, longtemps avant d'avoir pu lire "La Fille du capitaine" de Pouchkine, en guise de précepte de vie : "Il faut garder son honneur dès la jeunesse".

Mon père a vécu une vie intéressante et il est toujours resté optimiste malgré toutes les difficultés. Il paraissait plus que son âge, mais présentait très bien : toujours soigné de sa personne, il se tenait droit, était très énergique, probablement du fait de son passé militaire. Bien que sa garde-robe ne fût pas des plus grandes, il avait un complet noir pour les occasions spéciales (trois pièces, bien sûr) et deux plastrons avec manchettes pour aller avec. Ce complet il ne le mettait que les jours de fête, et les jours où il donnait des conférences à l'université. Le reste du temps, il portait une blouse à la Tolstoï ou une redingote, avec deux pantalons et deux complets en toile écru pour l'été. Il portait toujours une casquette avec visière et cocarde, même en hiver. Quand il faisait vraiment froid, il mettait sous la casquette des cache-oreilles confectionnés par mes soins. A la maison, en hiver, il portait de petits bonnets que je confectionnais pour lui et que je lui offrais pour les fêtes. Pour fumer, il avait du tabac très parfumé qu'il gardait toujours dans des blagues à tabac décorées (encore par moi-même). Il roulait ses cigarettes lui-même dans du papier à cigarettes et ensuite les mettait dans un fume-cigarette. Il ne fumait qu'à la maison et très peu, une ou deux cigarettes par jour. De mémoire, il portait toujours un pince-nez, et dans la poche de son blouson, sa montre en argent sur une chaîne en or, de la marque Pavel Bure (Paul Buhre). J'oubliais, il aimait beaucoup porter des gilets, que je lui confectionnais dans de vieux vêtements ou en fourrure. Aux pieds il avait toujours des chaussures dont les lacets s'accrochaient aux crochets, et bien sûr, le linge de corps de l'époque, soit les maillots et les caleçons en lin, et en hiver les mêmes mais en laine. Car à cette époque-là, on ne portait ni T-shirts, ni slips. Pardonnez-moi ces détails, mais je veux vous donner une idée de la vie quotidienne familiale d'alors.

Il n'y avait rien à dire, papa présentait très bien : grande taille, belle prestance, bel homme, je dirais même qu'il en imposait. Les femmes l'adoraient et beaucoup en pinçaient pour lui. Il savait très bien danser, faire la cour à ces dames, était toujours attentionné, savait faire des compliments, il saluait les femmes avec respect. Voilà pourquoi, ne comprenant pas cette attitude, les anciennes paysannes - nos voisines du couloir - le cataloguaient comme un coureur de jupons et n'arrivaient pas à comprendre, pour qui il avait une affection particulière. Lorsqu'il saluait les hommes, il soulevait seulement sa casquette et acquiesçait légèrement. Il était particulièrement chaleureux et attentionné avec les femmes qui attendaient un bébé. Je me rappelle, lorsque Mila attendait la naissance de Lucia, il lui disait en effleurant tendrement son ventre arrondi: "Là tu portes ton bébé sous ton cœur, mais plus tard il restera pour toujours avec toi, dans ton cœur, prends-en bien soin".

Grâce à son éducation et à ses études, il était un très bon narrateur, savait improviser vite, composait des quatrains, parlait couramment français et allemand. Il a même appris à Maman à parler français, et nous apprenait l'allemand. Lorsque je suis allée voir mon frère Kolia à Paris, il me racontait, que lorsqu'il eût terminé ses études à l'école en Bulgarie, on leur donna le choix d'aller en Amérique ou en France. Kolia réunit tous ses frères et après concertation ils optèrent pour la France pour la seule raison que les parents parlaient français et que c'était bien plus près de la Russie, et qu'il leur serait ainsi plus facile de les retrouver. Quant à l'allemand, il ne nous lâchait pas d'une semelle : il appliquait rigoureusement et

patiemment la règle qui voulait qu'une journée par semaine, nous devions parler exclusivement allemand. Souvent il y avait beaucoup de choses qu'on ne comprenait pas et on lui demandait de traduire, mais lui faisait semblant de ne pas nous entendre et ne disait mot.

Papa était très doué pour la musique, il aimait tout particulièrement Beethoven et très souvent lorsqu'il assistait à un concert ou écoutait ses disques (chez nous on avait de beaux enregistrements) de grands interprètes d'opéra comme Smirnov, Néjdanova, Chaliapine, etc., on avait l'impression qu'il n'était plus là, il se déconnectait, devenait quelqu'un de lointain, d'inconnu. Je n'aimais pas ça, et cela m'effrayait même. C'était pour lui une souffrance que nous ayons hérité de Maman l'absence d'oreille musicale, et il disait : "Vous chantez comme des casseroles". Ou encore : *"Sûr, vous êtes privés de la chose la plus belle qui soit et il n'y a que la poésie qui puisse combler cette lacune. Mais je ne suis pas convaincu, que vous puissiez l'entendre sans connaître la musique, je n'y crois pas trop"*.

### ***L'apprentissage des arts***

**P**apa essaya de nous faire apprendre la musique à nous toutes, mais en vain. Seule Véra semblait faire quelques progrès, tandis que de mon côté j'avançais très péniblement. J'étais prête à faire tout mon possible, pourvu que mon professeur ne me gronde pas. Elle était, en vérité, très sympathique. Souvent, au lieu de prendre ma leçon je l'aidais à faire le ménage chez elle, allais faire ses courses pour elle et l'assurai, que la fois d'après je préparerai correctement ma leçon. Heureusement, au bout de cinq ans papa comprit que ça ne valait pas la peine de nous torturer pour rien.

Je n'exagère nullement, dans mes récits, le don pour la musique qu'avait la famille du côté de mon père. Sa sœur, ma tante Nina disait souvent : "Alors, Kolia, si tu avais appris la musique avec Rakhmaninov, à l'Institut pour les jeunes filles nobles, tu serais devenu un excellent musicien", ce à quoi il répondait avec un léger sourire : *"Toi, Nina, tu aimes exagérer. En fait la vérité est que je n'aurais probablement pas entendu les voix de tant d'enfants. Or, chaque enfant crée une nouvelle vie, une nouvelle lumière et une nouvelle chanson"*.

Il connaissait bien la littérature, lisait et composait lui-même les poésies. Même à l'époque soviétique, il lisait tout le temps. A cette époque des revues littéraires paraissaient qui publiaient des romans comme "Port-Arthur", "Soixante ans sous le drapeau", et je me rappelle qu'il lisait "Le Don paisible" et "Terre défrichée". Son ami, Maximov, lui aussi un ancien militaire, s'étonnait de le voir lire cela. Je me rappelle comment ils en parlaient. Maximov disait : "Comment peux-tu lire cette propagande prolétarienne ? Il y a tellement de parti pris là-dedans ...", ce à quoi papa répondait: "Certes, mais cela dépend de l'angle de vue, il faut savoir lire entre les lignes". Ces propos, je les entendais sans vraiment les comprendre. Alors je prenais le livre et tâchait de trouver ce qu'il y avait entre les lignes, mais je ne trouvais rien. Puis j'ai pensé que cela n'était probablement qu'une des nombreuses plaisanteries de papa. Mais leur discussions étaient tellement graves, que j'ai commencé à douter et au cours d'une de nos conversations, j'ai pris mon courage à deux mains et demandé à papa, comment il pouvait voir des choses entre les lignes, et pourquoi moi je n'arrivais pas à les voir.

Je me rappelle encore comment on allait avec papa au conservatoire et dans la salle Tchaïkovski, pour y écouter les concerts. Moussia et Véra restaient tranquillement assises, tandis que moi, je trouvais des prétextes pour sortir de la salle et aller m'amuser dans le foyer

## U N E H I S T O I R E

du public, où je courais, me cachais derrière les colonnes, ce qui faisait dire à papa que j'étais une sauvageonne et qu'il fallait me mettre à l'école des cadets. Quant au théâtre, nous y allions régulièrement, nous avons toujours été abonnés au Bolchoï, nous recevions à la maison une carte qui nous annonçait les prochains spectacles. J'ai pu écouter tous les opéras et voir tous les ballets plusieurs fois. Ma première sortie fût l'opéra "Sadko", tandis que le premier spectacle de théâtre, "l'Oiseau Bleu", eut lieu beaucoup plus tard.

C'était toujours un grand plaisir pour moi d'aller au théâtre, et je rejouais dans le couloir de chez moi tout ce que j'y avais vu. Je faisais venir tous les enfants " du couloir ", chacun venait avec son petit banc ou avec son tabouret. On se réunissait en face de notre porte (quand papa n'était pas à la maison) ou au bout du couloir, où il y avait plus de place. Mais je préférais que ce soit devant notre porte, comme ça je pouvais faire mon apparition surprise de la porte, déjà en tenue de scène. D'abord les enfants se chamaillaient à cause des places, se bouscullaient avant de s'asseoir, mais lorsque je faisais ma sortie, enveloppée dans un drap ou vêtue d'une nappe de velours ou autre chose tout aussi incroyable, par-dessus les souliers et une longue jupe prêtés par Véra, ils retenaient tous leur souffle.

À la datcha aussi j'organisais des spectacles comme ça. Pour cela nous construisions des huttes magiques avec les branches des tilleuls qui poussaient près de la clôture du côté de la rue Lentotchka, mais cet espace était trop petit pour y faire tenir tous les enfants. Alors papa m'a proposé de mettre une scène, là où il y avait beaucoup d'arbres et une pelouse, tout cela dans la partie avant du terrain, du côté du chemin de fer. Ces petits spectacles, c'était déjà plus sérieux. Entre les arbres, on accrochait des draps et des couvertures. Et le public était composé d'adultes et non plus seulement d'enfants. Papa encourageait ma passion pour le théâtre. Il invitait les amis de vacances. Parmi eux il y avait une Française qui s'appelait Lemercier, les Kamenskiï, qui vivaient en face de la gare, de notre côté, les Bykov, qui vivaient à l'angle de la rue Kouibychev là où la rue tournait vers le kiosque sur le terrain de football, et bien sûr les autochtones. À propos, ils ont tous par la suite subi des répressions et ont disparu, sans qu'on sache où.

Quand on allait chez eux, pendant que les adultes menaient leurs conversations, j'étais autorisée à butiner dans leurs jardins où il y avait tous les fruits qu'on voulait. Et qu'est-ce que j'ai pu manger comme fruits!

De plus j'adorais danser. Là aussi, Papa m'encourageait et disait que la danse révèle l'âme de la personne, et que seule l'oisiveté était répréhensible. Là-dessus il était intraitable! Ou bien lorsque je bavardais trop avec mes amies ...

J'avais beaucoup d'amis, de copains. Et même plus de copains que de copines : les garçons étaient plus courageux et me convenaient mieux pour mes équipées risquées. Toutefois, quelle que soit la période de ma vie, j'ai toujours eu une amie très proche à mes côtés. A la maison, c'était une voisine, Macha Koulikova ; à l'école, Mara Komarovskaia ; à l'institut où je faisais mes études, Rita ; et quand j'ai changé d'établissement, Tatiana Aleksandrovna; à l'armée, Tamara ; à la datcha, Lida Nikitina ; au travail, Katioucha et Ludmila Karlovna et enfin, Liuba. Et pour les vieux jours, seule est restée Klavdia Ivanovna. Quant à Tania Spiridonova, je ne sais même pas comment qualifier cette relation, je l'aime comme quelqu'un de la famille, en effet, elle est plus jeune que Mila, nous avons sympathisé dès notre première rencontre et cette affection dure déjà depuis vingt ans. Cela peut paraître étrange, vu la différence d'âge.

Papa me disait toujours : "Choisis-toi une amie parmi les filles pauvres, celles qui portent des habits reprisés, aide-là comme tu peux" et d'ajouter, que quelqu'un, je ne me

rappelle plus qui, a dit : "La richesse, c'est toujours volé quelque part, toujours au détriment d'autrui. Quand vous serez grands, vous comprendrez, que le bonheur est tout à fait ailleurs, le bonheur – c'est ton cœur et ta dignité". Et pour illustrer ses propos, il nous lisait quelques vers, je me rappelle d'une ligne : "Allume les cœurs d'autrui avec le feu de ta bonté, et ne brûle jamais toi-même".

Je me rappelle de l'effet qu'ont produit sur moi "Tristan et Iseut", et surtout "Lohengrin" de Wagner. Moi-même j'inventais et dirigeais les mises en scène, les gestes de la déclamation, je tombais en imitant la mort. Comme, par exemple, dans ma petite pièce de théâtre que j'ai appelée "Le Feu Saint-Antoine" (c'est comme ça qu'on appelait jadis la septicémie). Enfant, j'étais de petite taille, maigrichonne, frêle, avec des yeux tristes, silencieuse et discrète. Du moins c'est ainsi que mon entourage me percevait, ce à quoi papa rétorquait: "*Si seulement vous saviez quel petit diable se cache dans cette fleur fragile et tendre ...*"

### **Récit de mon frère Nicolas**

A présent je voudrais revenir en arrière, revenir aux journaux intimes de mes frères et aux récits de leurs pérégrinations à l'étranger. Je rappelle, que je n'ai pas pu ramener chez moi le journal de Kolia pour cause du contrôle sévère à la douane, mais j'ai réussi à retenir quelques éléments de son journal et de ses récits.

Pour reprendre le fil de l'histoire, ils avaient quitté Novorossisk début janvier. Une fois au large, un fort vent s'était levé, les vagues balayaient le pont, plusieurs enfants ont disparus emportés par ces vagues au moment où ils sortaient sur le pont à cause de leur mal de mer. Les professeurs qui accompagnaient les cadets s'occupaient d'eux, ayant eux-mêmes perdu leurs familles, ayant quitté leur patrie pour sauver ces enfants. Mais malgré tout plusieurs des jeunes cadets n'ont pas pu supporter la situation, certains se sont pendus ou jetés à la mer, ils étaient déboussolés vu que personne ne savait où ils allaient, personne ne voulait les accueillir. Le bateau avait tenté d'accoster à plusieurs endroits, mais on leur refusait de débarquer. Ceux qui tombaient malade de la fièvre typhoïde étaient immédiatement passés par-dessus bord. Tout le monde souffrait de la faim, n'ayant pu emporter avec eux de nourriture. En route ils eurent droit à un morceau de pain sec par jour et quelques gorgées d'eau. Pour conserver leurs forces, ils restaient allongés sans bouger.

En fin de compte, après leur calvaire ils furent amenés en Turquie. Sales et affaiblis, ils ont été accueillis par les Anglais. Ils enlevaient leurs vêtements qui grouillaient de poux, les jetaient au feu, ensuite c'était le passage aux douches, ceux qui étaient malades étaient écartés et orientés vers une destination inconnue. Les garçons avaient reçu des vêtements propres, ils ont construit eux-mêmes des tentes sur une aire vide, et se sont établis par groupes. Pavlik (Paul) avait très peur de dormir loin de Kolia, avec d'autres jeunes enfants. La nuit ils entendaient des animaux sauvages, qui s'approchaient de leur logis, et Pavlik (Paul) était surtout effrayé par les serpents. Comme les groupes n'étaient pas autorisés à se mélanger, au début Kolia allait chercher Pavlik (Paul) après l'appel du soir pour que celui-ci puisse dormir dans la tente des grands, dans un panier sous le lit de Kolia. Ensuite Andriucha (André) lui a bricolé une caisse en bois, et le chef du camp a autorisé Kolia à garder Pavlik (Paul) près de lui..

Au début les Anglais avait comme projet de constituer une armée de ces cadets, mais ils y renoncèrent car cela aurait pris trop de temps. C'est alors que les professeurs des cadets se sont adressés aux organisations russes de différents pays avec une demande d'aide pour les

enfants. Et c'est avec l'argent récolté auprès des émigrés russes qu'on a pu ouvrir un lycée en Bulgarie, où tous les garçons ont pu faire leurs études jusqu'à l'âge de 16 ans. Ils avaient l'obligation de se prendre en charge et durant leur temps libre d'accomplir des travaux divers et variés afin de gagner leur argent de poche.

Kolia a pu fréquenter le lycée pendant quelques mois seulement, et dès qu'il a eu 16 ans, on lui a proposé d'aller travailler en France ou en Amérique. Il a réuni tous ses frères à un conseil de famille et ensemble ils ont décidé d'aller à Paris, en se rappelant une plaisanterie de maman : "Dès qu'on va à Paris, on y perd la tête".

Ainsi Kolia fût le premier de la famille à partir travailler dans le Midi de la France, près de Marseille. Pendant un an il a travaillé dans un village comme main-d'œuvre, il était mal payé, mais chaque mois il achetait des timbres et envoyait des lettres à ses frères. Il leur écrivait qu'il continuait à chercher leurs parents, qu'il vivait bien et qu'il attendait une occasion pour que ses frères puissent le rejoindre. En 1922, il était arrivé à Marseille avec 20 francs dans la poche. Après plusieurs jours de recherches il a trouvé un travail : charger le charbon à la gare ferroviaire. Mais comme il n'avait pas de logement, il dût d'abord dormir à la gare. Puis il a rencontré un émigré russe qui travaillait au même endroit, et lui a proposé de chercher ensemble des places pour dormir dans toutes sortes de wagons qui se trouvaient sur les voies de garage. Ainsi tous les jours ils devaient chercher ensemble une nouvelle voiture où passer la nuit. C'était une époque très difficile et il ne pouvait pas aider ses frères.

Alors il a trouvé un autre travail à l'usine d'automobiles, où il moulait les pneus. Ce travail était insalubre, mais bien payé. Il a fait venir Fiodor (Théodore), et ils logeaient ensemble dans une chambre au foyer de l'usine. Fiodor (Théodore) est entré à l'université, tandis que le soir il travaillait avec Kolia comme docker dans le port ou autre. À l'usine automobile, Kolia a commencé à s'intéresser aux voitures, il s'est inscrit aux cours du soir pour apprendre la mécanique. Bientôt on lui a confié les essais des nouvelles voitures, et il a commencé à conduire un peu, mais une vague de licenciements à l'usine y a mis fin, et Kolia étant russe il fût un des premiers à être licencié.

En 1925 il décida de tenter sa chance à Paris, où il arriva avec 100 francs en poche, et après de longues recherches il trouva une place de laveur de voitures. Il lui fallait rapidement passer son permis de conduire. Il connaissait déjà bien le fonctionnement d'une automobile et savait conduire, il ne lui manquait que le permis. Mais il n'a pas pu le passer " en externe " du fait qu'il était russe. Et là encore, des émigrés russes l'ont aidé. Ils lui ont écrit une très bonne lettre de référence parlant de notre père, ce qu'il faisait, ses états de service etc. Grâce à cette lettre, il a pu passer son permis et a commencé à travailler comme taxi dans le même garage.

A l'époque les gens se servaient moins de taxi qu'aujourd'hui, et tout l'argent qu'il gagnait partait pour payer la location de la voiture. Plus tard il a réussi à épargner de l'argent et s'est acheté une voiture, mais qui était petite et tombait souvent en panne. Un an plus tard, après l'avoir revendue, il s'acheta quelque chose de mieux, avec un grand coffre. Kolia devait travailler de jour comme de nuit, il n'avait que quatre heures par jour pour dormir. Il faut ajouter que dans ces années-là il n'était pas rare à Paris qu'un taxi se fasse attaquer, le chauffeur tuer, et la voiture voler. Plusieurs de ses amis y ont laissé leur vie. Quant à Kolia, il a passé cinquante ans de sa vie derrière le volant.

En 1926 Fiodor (Théodore) terminait à l'université avec une médaille d'or. Il a soutenu sa thèse brillamment, mais n'a pas eu le premier diplôme, puisqu'il était russe. Le premier diplôme avait été attribué à un Français, tandis que lui a eu le deuxième. Et dans la même année il a rejoint Kolia à Paris. En 1926 Andrioucha (André) est également arrivé à Paris

après avoir terminé ses études au lycée en Bulgarie et après avoir travaillé comme charpentier dans un village dans le Midi de la France. C'était aussi en Bulgarie qu'il avait appris le métier de charpentier, lorsqu'il consacrait son temps libre aux petits boulots. D'abord il clouait des caisses, et plus tard il s'était mis à confectionner des meubles de base. Et c'est ainsi qu'après quatre ans de séparation les trois frères étaient réunis dans une grande pièce qu'ils ont louée ensemble jusqu'en 1928.

### ***Récit de mon frère André***

Et maintenant je vais reproduire mot à mot quelques lettres de mon frère Andreï (André) : "C'est vrai que notre vie n'était pas toujours gaie, mais j'ai gardé de cette époque de très bons souvenirs. Tous les trois on était liés d'une telle amitié, on s'entendait tellement bien ... Jamais on ne se disputait, chacun respectait et tâchait de soutenir l'autre. Étant de nature sereine, compatissante et raisonnable, Kolia nous rappelait notre père. Il savait nous faire rire tout en gardant l'air sérieux. Fiodor (Théodore) était au contraire très soupe au lait, mais il était toujours le premier à proposer d'aller voir un spectacle, aller au théâtre, une exposition ou d'entreprendre quelque chose. C'était un très bon organisateur, quelqu'un de joyeux. Quant à moi, j'étais peut-être le moins bon des trois : toujours austère et passablement conservateur. Mais ils m'aimaient et me faisaient croire que sous mes airs bourrus j'avais un bon cœur. Je leur en étais très reconnaissant : sans cela, je me voyais d'ordinaire comme une personne dénuée de qualités, et de surcroît de petite taille, ce qui me causait beaucoup de peine. Kolia et Fedia (Théodore) étaient tellement bons avec moi, qu'ils m'ont dit : "Tu te dois de finir tes études secondaires, et peut-être même d'aller plus loin, mais il te faut être motivé et faire des efforts. Nous deux on travaille en ce moment, et on peut t'aider. " C'est grâce à eux que je suis entré au lycée, dont je suis sorti en 1928. La même année, Kolia a épousé une Béarnaise, Monique. Quant à Fedia (Théodore) et moi, on a gardé la chambre, mais pas pour longtemps. Pendant les vacances j'ai trouvé un travail intéressant de dessinateur technique, et à l'automne je me suis inscrit en école d'ingénieur. Ma situation a commencé à s'améliorer. Bientôt on m'attribua une bourse. Fin 1928, Lelia (Olga) est arrivée de Serbie. Là-bas, elle était en pension. Elle avait reçu une très bonne formation et éducation, et se tenait avec beaucoup de noblesse. Fedia (Théodore) lui a trouvé une place dans une famille française comme fille au pair, et elle a appris à parler français. Sans cela, on ne trouvait de travail nulle part. Un an plus tard elle nous a rejoints, et elle réussit à trouver une place de sténo-dactylo dans un bureau. Nous avons accroché un drap et derrière ce paravent improvisé avait été installé un boudoir pour Lelia (Olga). A cette époque là, je suivais avec beaucoup de mal les cours à l'école d'ingénieurs. C'est l'examen écrit en français qui était pour moi particulièrement difficile. En 1930, Pavel (Paul) nous a rejoints. Nous n'avions qu'une pièce, une petite cuisine et un coin avec un lavabo. A quatre, on y était très à l'étroit. J'avais beaucoup de travail et d'occupations. J'avais besoin de tranquillité, et l'environnement là-bas était trop bruyant et trop décontracté. Fedia (Théodore) et Pavlik (Paul) faisaient sans cesse des blagues et riaient beaucoup. Je les ai quittés, et je suis parti vivre dans un foyer d'étudiants. Quand Lelia (Olga) est arrivée, j'avais confectionné quelques tabourets, une grande table, des petites choses pour la cuisine, quelques meubles, tandis que Fedia (Théodore) avait construit une douche alimentée par le lavabo. Comme ça, nous pouvions prendre une douche à tour de rôle à la maison. Lorsque Kolia est parti vivre ailleurs, il m'avait remis son livre de dépenses. Il le tenait très soigneusement, en y inscrivant en détail ce qu'on gagnait, nos besoins, nos plans et nos dépenses. Je le tenais avec moins de soin, en oubliant parfois des choses. En partant, j'ai remis le livre à Lelia (Olga). Il est très dommage que ce livre n'ait pas pu être conservé, bien que nous en prenions grand soin, et que Kolia disait

toujours que nous allions le remettre comme notre rapport à papa. Il a toujours cru plus que nous à notre retour en Russie. Le livre était chez Lelia (Olga) et il a probablement brûlé pendant l'incendie, tout comme mes économies. En 1931 j'ai reçu mon diplôme d'ingénieur, comblé, plein d'espoir et de projets, mais cela n'a guère duré, puisque nulle part on ne trouvait de travail. Partout où je me présentais, on me refusait. Toutes mes recherches étaient infructueuses. A l'époque en France il y avait une forte crise économique et financière, mais je ne désespérais pas devant ce nouvel obstacle dans ma vie, me rappelant les mots de Papa : "S'il t'arrive un jour de perdre une jambe, estime-toi heureux de ne pas avoir perdu les deux". Et je me suis fait embaucher comme pompiste dans une station d'essence. Au travail on m'a attribué deux chambres pour me loger. Fedia (Théodore) et Pavlik (Paul) sont venus vivre avec moi. Pavel (Paul) et moi travaillions ensemble. Nous avions des horaires de travail différents, et c'est à tour de rôle que l'on mettait de l'ordre dans la maison et dans la cuisine. Avec Fedia (Théodore), on rêvait d'ouvrir une entreprise bien à nous, lorsque la crise serait terminée. Mais encore une fois, nos rêves sont restés sans lendemain. Le 1er novembre 1933, Fedia (Théodore) mourut d'une appendicite purulente. Il avait été opéré trop tardivement. Il a beaucoup souffert. Kolia et moi avons du mal à le retenir pour qu'il ne tombe pas du lit. Tous ses collègues, près de cinquante personnes, ont assisté aux obsèques. Tous ont assisté à l'office religieux, et l'ont accompagné jusqu'au cimetière. Nous, les trois frères et le mari de Lelia (Olga), avons porté son cercueil sur nos épaules jusqu'à sa tombe. Il me faut ici revenir un peu en arrière. En 1932, Lelia (Olga) a épousé un ami de Fedia (Théodore), Nikolaï Pétrovitch Tolstov, et en 1932 leur fils Piotr (Pierre) est né. Ils ont acheté un petit pavillon avec jardinet à 30 kilomètres de Paris, sur la lisière d'un grand et fort joli bois, où Lelia (Olga) menait une vie tranquille et heureuse. Ils s'aimaient énormément, et leur bonheur était complet. Donc, je continue. Après la mort de Fedia (Théodore), Pavel (Paul) et moi avons continué à habiter ensemble, et ce jusqu'en 1937. Notre dernière solution était de prendre la nationalité française, ce que nous avons fini par faire. Nous avons fait notre service militaire pendant 18 mois et sommes rentrés en 1939. C'est là que j'ai commencé à travailler comme ingénieur. Tout allait de nouveau bien pour moi : j'avais un travail intéressant, et comme je commençais à bien gagner ma vie, je faisais beaucoup de projets, j'ai même commencé à mettre de l'argent de coté pour le mariage. A cette époque-là nous avions un deux pièces dans le quartier universitaire sur la rive gauche de la Seine, près de la cathédrale Notre-Dame. Le matin, quand le temps le permettait, j'allais à mon travail à pied. Mon bureau était au centre de Paris sur la rive droite à 100 mètres de l'Opéra Garnier, et à peu près à 3 kilomètres de mon logement. C'était une belle promenade. Le matin de bonne heure il y avait peu de gens dans la rue, l'air était frais et pur. Je changeais souvent d'itinéraire : j'avais le choix entre trois ponts pour traverser la seine, mais mon pont préféré était le Pont Neuf, où fût assassiné Henri IV, et où l'on peut toujours voir sa statue équestre. Ensuite je passais devant le Louvre, devant la Comédie Française, et je traversais un petit jardin. J'ai gardé de merveilleux souvenirs de cette belle époque de ma vie. Zina, quand tu seras à Paris, nous ne manquerons pas de refaire ensemble ce parcours, et ensuite nous irons voir le Louvre. Je pourrais te faire la visite guidée en détail de chaque tableau du Louvre. Et là, nouvelle catastrophe : la mobilisation. En 24 heures, on doit se présenter au régiment. Mon chef m'a serré la main bien fort et m'a souhaité un retour rapide et sans éraflure. J'ai dit au revoir à Kolia et me suis dépêché pour aller voir Lelia (Olga) avant de partir. C'est à elle que j'ai laissé mes économies, qu'elle m'avait promis d'enterrer sous la fenêtre si elle devait abandonner sa maison. En septembre 1939, je suis parti pour le front. La vraie guerre a commencé chez nous en mai 1940. Les Allemands nous ont battus en un mois. Je me rappelle que le 13 juin nous étions près de Paris, et qu'on a dû abandonner notre capitale sans résistance, afin de la préserver de la destruction. Cette nuit là notre régiment était en train de se replier vers le Midi

et nous avons fait une halte dans la forêt de Sénart, non loin de la maison où vivait Olga. J'ai demandé la permission de m'absenter. La nuit était très sombre, je suis sorti du bois en courant et j'ai pris la direction de sa maison. Je l'ai appelée à voix haute, personne ne répondait, alors je suis passé par-dessus la clôture et j'ai frappé fortement sur les volets. Ce vacarme a réveillé le voisin, qui s'est montré à la fenêtre et m'a dit que Olga et son mari étaient partis la veille vers le Midi de la France. Plus tard, après la guerre, Germaine et moi, sommes allés voir ce qu'il était advenu de la maison. On y a vu un tableau bien triste : la clôture renversée, les branches des arbres cassées, et seulement deux marches en béton et un tas de cendres noires là où il y avait eu la maison. Les voisins avaient décidé de se venger du fait que le mari d'Olga, Nikolaï Petrovitch Tolstov, avait rejoint l'armée allemande, étant sûr de son idée de libérer la Russie du communisme. Il rêvait depuis toujours de pouvoir revenir dans son domaine, quelque part près de Toula, et comme nous l'avons appris plus tard, ils furent obligés de fuir aux États-unis pour échapper aux poursuites. Et depuis nous n'avons plus eu de leurs nouvelles. Pendant la guerre, j'ai rencontré Germaine à l'hôpital où elle travaillait comme infirmière, nous nous sommes beaucoup écrit, je recevais chaque semaine une lettre d'elle, parfois deux. Lorsque nous nous sommes revus après la guerre, on se connaissait et on se comprenait tellement bien l'un l'autre, qu'on a décidé de se marier en 1941. Et en 1943, Françoise est née. Les temps étaient très durs. On manquait de nourriture. Nous étions tellement amaigris qu'on pouvait à peine marcher, comme des ombres. Comme on dit, on n'avait que la peau et les os. En hiver on grelottait de froid. Nous recevions 300 kg de charbon par an et des bombes sur la tête. Je me souviens qu'en 1944, lorsque Françoise avait 18 mois, nous avons entendu une déflagration : c'était une bombe. J'ai ouvert la fenêtre, et l'onde de choc m'a projeté à l'autre bout de la pièce. La bombe était tombée sur la maison d'en face, et celle-ci brûlait. J'ai pris Françoise dans mes bras et elle s'est exclamée, voyant un incendie pour la première fois de sa vie: "Oh ! Comme c'est beau ! " Lorsque j'ai épousé Germaine, elle avait déjà une fille issue de son premier mariage : Yvette. J'étais très attaché à elle, je l'aidais beaucoup à faire ses devoirs d'école, elle était comme ma fille. En 1948, nous avons eu envie de changer un peu d'air car nous en avions assez de voir toujours les mêmes murs, nous avons alors décidé d'acheter un petit terrain(à Sevran). C'était une petite parcelle, mais qui était entièrement clôturée et isolée et dans un très bon état. Le jardin était séparé en deux parties par une allée au milieu. A droite il y avait un potager, à gauche, beaucoup d'arbres fruitiers, on avait des pommes, des poires, des abricots, des pêches, des prunes et des cerises. Au fond du jardin, il y avait une petite maisonnette composée d'une pièce et d'une terrasse où l'on pouvait faire la cuisine. Le premier jour, lorsque nous avons reçu les clés, nous avons trouvé le cerisier tout couvert de fruits. C'était tellement beau que Françoise, qui n'avait alors que 5 ans, nous avait interdit de toucher aux fruits. Pour nous les citadins c'était un vrai paradis, et nous passions chaque fin de semaine dans notre jardin. Il me semble pouvoir affirmer que c'était la période la plus heureuse de notre vie. Ensuite nous avons commencé à faire très attention aux dépenses, pour payer les dettes, car pour cet achat nous avions dû emprunter. Lorsque cette dette fût remboursée, il fallait continuer à faire attention pour construire la maison, et j'ai commencé à faire des plans et à faire des calculs pour évaluer nos possibilités, nos revenus et nos dépenses. Ce faisant, je pensais toujours à papa et à son livre de projets et de dépenses. Bien qu'à l'époque on n'était que des enfants, sa méticulosité et sa prudence sont restées gravées dans ma mémoire pour toujours. Ainsi il fallait toujours faire attention aux dépenses, tantôt c'était pour le mariage d'Yvette, tantôt pour Françoise qui vivait avec nous après la fin de ses études techniques et qui mettait de l'argent de coté pour acheter un appartement. Puis ce fût le mariage de Françoise, puis il fallait penser à nos vieux jours, et maintenant il s'agit d'acheter un nouvel appartement à côté de nos enfants. Mais là je pense que Roger, le mari de Françoise, nous aidera, il l'a promis,

étant donné qu'après notre mort l'appartement reviendra à Cécile, la fille de Françoise et de Roger. Et à présent, Zina, voici quelques mots sur Kolia et sur Pavel (Paul). Je t'avais déjà écrit que Kolia avait épousé Monique, et qu'elle était décédée un an après leur mariage après avoir contracté une méningite. Après sa mort, Kolia était parti au Béarn dans la famille de Monique. Il y a passé près d'un an, on ne pouvait l'arracher de la tombe de son épouse tellement leur amour était fort. Plus tard il a épousé Lucie - la sœur de Monique. Et en 1937 est né leur fils Jacques. Kolia était rentré à Paris avec sa famille, il travaillait avec sa voiture et louait un petit studio. Quand la guerre a commencé, il ne pût plus rester à Paris. Il n'avait toujours pas pris la nationalité française; et c'est ainsi qu'il était à la campagne chez sa femme. Là-bas, ils n'avaient rien à manger. Les fascistes avançaient très vite et se sont emparés de leur village. Kolia s'est fait arrêter, et il a passé un an en prison. Lorsqu'on l'a relâché, il faisait divers travaux à la maison, plantait son potager, avait du bétail. Après la fin de la guerre il est d'abord rentré seul à Paris et y a loué un appartement, puis Lucie et Jacques l'y ont rejoint. La maison à Migènes avait été achetée par Kolia plus tard, alors qu'il avait pris sa retraite. Jacques a fait la guerre d'Algérie, puisque à ce moment là il y faisait son service militaire. En 1941, Pavlik (Paul) a épousé Jeannette, mais en 1943 il fût arrêté par les nazis et envoyé dans un camp en Allemagne (note de sa fille: en fait il a été réquisitionné pour le Service de Travail Obligatoire et envoyé en Poméranie. Il y est resté de juin 1943 à juin 1945). Il faisait partie des troupes de la Résistance Nationale. Les Allemands le prenaient pour un Juif et ne faisaient confiance à aucune preuve du contraire, même du témoignage du prêtre de l'église. Dans le camp de concentration il a beaucoup souffert de faim, on le battait, mais il avait réussi à s'évader et il était rentré chez lui, mais comme il disait, à cent pour cent infirme. En 1942 était née leur fille aînée Paulette, et en 1946 leur deuxième fille Danielle. Pavel (Paul) travaillait à Paris comme électricien, mais le soir il allait à la gare pour travailler comme porteur. Toute sa vie il a rêvé de gagner au loto et de faire fortune. C'était un rêveur et un affabulateur, et il buvait pas mal. Dans un premier temps Kolia et moi l'avons aidé, mais par la suite Kolia lui a dit de manière catégorique : "Si tu bois, tu n'auras plus un kopeck de ma part."

### ***Suite du récit de Zina.***

Comme je le disais donc, à partir de l'année 1922 nous avons commencé à échanger des lettres avec ceux qui étaient en France. Après la mort de maman, nous avons reçu une lettre de Kolia, où il proposait de m'accueillir chez lui à Paris. Je ne sais pas quelle année c'était, mais il y eut une période où l'on pouvait partir. Et papa avait déjà fait faire tous les papiers pour mon départ, mais au dernier moment il s'est ravisé, " ne pouvant pas se séparer de moi ", comme il disait. Kolia avait commencé à nous envoyer de l'argent, 100 francs. Et avec cet argent nous pouvions acheter quelques produits à Torgsine. C'étaient des magasins où tout était vendu uniquement contre de l'or et des devises. Je me rappelle très bien que nous avons reçu, à deux reprises je crois, un beau colis de Paris avec de délicieux fromages, du lait condensé et des conserves. Papa et moi écrivions souvent pour leur souhaiter une bonne fête : à Noël et à Pâques, où moi aussi je gribouillais comme je le pouvais. Quand nous avons reçu la lettre avec la nouvelle que Fiodor (Théodore) et Andreï (André) avaient obtenu leurs diplômes d'ingénieurs, papa était tellement heureux qu'il a organisé un véritable festin. Oh !, disait-il, "il faut absolument marquer l'occasion". Mais en 1936 la correspondance avec l'étranger fût interdite, papa a ramassé toutes les lettres et les photos, les a amenées à notre datcha et nous les avons enfouies.

## U N E H I S T O I R E

Nous entrions dans de difficiles années de répression, et papa était souvent convoqué par le GÉPÉOu à la Loubianka. Chaque fois on faisait nos adieux, il nous donnait des instructions, pensant qu'il ne reviendrait plus, mais finalement il passait entre les mailles.

Quand j'étais encore petite, il va de soi que je restais à la maison. Mais pour moi il était insupportable de vivre une telle angoisse, et d'attendre son retour. Voilà pourquoi, plus tard, il m'emmenait avec lui, quel que soit le temps qu'il faisait. Et j'attendais près d'un magasin en face, quand, enfin, il sortirait par la "bonne" porte (la porte de sortie). Car il y avait là-bas deux portes : une pour l'entrée et l'autre pour la sortie. Beaucoup de gens entraient par la première porte et ne ressortaient plus jamais: comme s'ils passaient à travers terre. En hiver je gelais, mais je ne quittais pas la porte des yeux, je me tenais là et j'attendais.

À cette époque-là, il travaillait comme consultant pour les chantiers d'élévation et de modernisation des immeubles à Moscou, et il enseignait également la résistance des matériaux à l'Institut.

Je me rappelle, comment, enfant, j'apprenais au détour d'une phrase qu'un des amis de mon père s'était fait arrêter. Papa nous protégeait, il tâchait de ne pas nous montrer ce qu'il ressentait, et c'est seulement beaucoup d'années plus tard que j'ai compris, comme c'était difficile pour lui de ne pas pouvoir en parler. Les gens autour de nous étaient accablés par la crainte, ils avaient peur de se parler, et nous, enfants, ne pouvions malheureusement pas les comprendre. La peur était tellement grande qu'il me semble que les gens avaient peur même de leur voix, ils ne parlaient pas mais chuchotaient. Partout il y avait des dénonciations, il arrivait même que des gens soient dénoncés par leurs proches. On avait peur de tout. Un exemple : même les sapins de Noël étaient interdits.

### ***Le sapin de Noël***

**J**e me rappelle d'un cas. Il y eut une année où nous avons décoré notre sapin de Noël, malgré les interdictions et, déjà tard dans la nuit, lorsque tous les voisins dormaient, nous avons fermé les portes, allumé les bougies, papa s'était assis au piano, et nous avons entonné "*Stille Nacht, heilige Nacht*" et "*O Tannenbaum*". Soudain, une bougie se renversa. Le sapin et toutes ses décorations en coton et en papier prirent feu. Papa le saisit immédiatement par le tronc, il voulait le sortir dans le couloir. Mais les portes étaient fermées, et la pièce était vraiment étroite : à gauche un lit, à droite une armoire. Si l'on passait le sapin par-là, tout pouvait s'enflammer. Déjà les stores étaient en flammes, papa cassa le carreau de la fenêtre et passa le sapin par la fenêtre, avec toutes les décorations. Je pleurais parce que j'avais très peur, mais surtout je regrettais les beaux jouets. Parmi eux, il y avait le petit nounours que maman m'avait offert, et qui était assis sous le sapin. Ayant éteint la flamme dans la pièce, papa s'était précipité dehors pour éloigner le sapin de nos fenêtres et le camoufler dans la neige, car les voisins auraient pu nous dénoncer.

### ***Arrestations et déportations***

À la datcha, nous regardions souvent passer des trains de marchandise remplis de détenus. Les fenêtres des wagons étaient barrées de grilles, et j'ai dans ma mémoire les images des gens toujours debout près des fenêtres derrière les barreaux. Parfois, ces fenêtres étaient simplement clouées avec des planches. La nuit il y avait davantage de trains, on emmenait les gens vers le nord. Parfois, lorsqu'un train ralentissait, certains de ces gens cassaient la grille et se jetaient par la fenêtre, en marche, dans l'espoir de trouver le salut. Et là ça commençait : la battue, la fusillade, l'aboiement des chiens. Des soldats poursuivaient

les fuyards, ils entraient dans les maisons sans demander l'autorisation des propriétaires, fouillaient. Parfois, le matin, près de la voie ferroviaire, dans le fossé, on tombait sur des corps, mais personne n'osait s'approcher pour les inhumer. Ensuite ces corps disparaissaient, on ne savait pas où. Parfois près des corps il y avait des gens qui nous faisaient signe de passer notre chemin.

Une nuit à la datcha, dans notre petit pavillon, on a entendu quelqu'un frapper tout doucement à la porte. C'était un prisonnier, dans le passé un officier dans l'armée du tsar. Il demandait de le cacher jusqu'au matin. D'abord papa n'a pas accepté, disant qu'il avait des enfants et pas de femme, et que si on le fusillait ses enfants seraient orphelins à la fois de père et de mère. Papa s'était adressé à lui en français, et l'autre lui avait également répondu en français. Pendant ce temps, on entendait des tirs d'armes à feu se rapprocher, les soldats avec leurs chiens étaient déjà tout près de notre datcha. Papa sortit très vite dans le jardin et il cacha le fuyard dans un puits abandonné où il y avait un peu d'eau, puis il l'a recouvert avec du foin et des branches.

Tôt le matin, à mon réveil, papa et cet inconnu étaient assis à table et prenaient leur thé. L'homme avait le dos tourné, mais je voyais qu'il avait sur lui un des costumes de papa, en toile. Le matin même, ils partirent tous les deux sans tarder, je pense vers Moscou. Quant à moi, papa me dit très strictement, c'était carrément un ordre, d'oublier tout ce que j'avais vu, et de ne jamais en parler à personne, car il serait fusillé. C'était pour moi la menace la plus terrible. J'adorais mon père, il était tout pour moi, c'est pourquoi je n'ai jamais parlé de cette histoire de ma vie. Même à mon mari je n'ai jamais rien dit.

Je me rappelle d'un autre cas. Dans le village de Lossinka vivaient des amis de papa. A l'époque c'était une très belle villégiature, encerclée par la forêt. Papa et moi allions souvent les voir. Ils avaient beaucoup d'enfants, six ou sept, de tous les âges; et ensemble on organisait des jeux tous fous. Par exemple, un jour j'ai proposé à tous d'aller faire un tour dans les bois, j'ai dit y avoir vu un campement de tziganes, et j'ai suggéré qu'il serait très intéressant de s'y joindre et d'aller par monts et par vaux avec les tziganes, puis de rentrer à la maison. Je ne sais pas pourquoi, mais seuls deux garçons acceptèrent mon invitation. Je pense que ce qui les a attirés, c'était que les tziganes avaient toujours des chevaux, et qu'on pensait qu'ils pouvaient nous laisser faire du cheval. Nous avons longuement marché dans la forêt, mais toujours aucun campement tzigane en vue. Soudain sur le chemin on a aperçu deux immenses élans qui se faisaient face l'air très féroce, puis d'un seul coup ils se sont mis à se battre avec leurs bois. Les garçons se sont enfuis, et moi avec eux. En résumé, c'était une famille très proche et nous allions souvent chez eux. Un jour, sans se douter de rien, nous étions venus les voir comme d'habitude, et déjà nous nous approchions de leur parcelle coté bois, l'allée était bordée de maisons sur un coté et boisée de l'autre. Et on vit arriver à notre hauteur une femme, leur voisine (là-bas tout le monde nous connaissait, surtout moi, j'avais l'habitude d'aller chez les voisins chercher des prunes, déjà petite j'adorais les prunes). Voilà que cette femme arrive à notre hauteur, nous fait arrêter et dit à mon père sans détour et en ma présence : *"N'y allez pas, il y a eu une embuscade"*. Papa lui demanda alors : *"Que leur est-il arrivé ?"* — *"On les a tous embarqués et emmenés."* — *"Et les enfants ?"* — demande mon père. — *"Les enfants aussi"*, dit-elle avant de fondre en larmes. Papa l'a prise par le bras et nous avons rebroussé chemin. Papa m'ordonna de passer devant d'un ton très catégorique, tandis qu'ils marchaient derrière moi et parlaient sans que je ne puisse les entendre, et ce jusqu'à la gare.

Dans une datcha de l'autre coté vivaient aussi des amis de papa, une famille de Français du nom de Lemercier. C'étaient des gens très connus, vous pouvez trouver leurs noms dans

des livres d'art. Ils étaient collectionneurs de tableaux. Leur datcha était construite selon un plan que papa avait fait. Le mari fût arrêté et fusillé, tandis que tous les biens furent confisqués, y compris les tableaux. Mme Lemercier continuait à vivre dans la datcha avec sa bonne, Liza. Sur leur terrain, dans une cabane, vivait leur gérant nommé Otcherkane. Il voulait s'emparer de leur datcha, mais n'y arrivait pas. Alors il commença à construire sa propre datcha sur leur terrain. Cet Otcherkane menaçait tout le temps Mme Lemercier de la dénoncer. En été, papa m'emmenait rarement chez les Lemercier, tandis qu'en hiver lorsqu'on venait débarrasser la neige du toit, on allait tout le temps chez eux pour se réchauffer et prendre le thé. Papa l'aidait à faire des papiers. Un jour, alors qu'on était arrivés à la datcha, sa bonne nous dit que Mme Lemercier s'était jetée sous le train, n'en pouvant plus des menaces d'Otcherkane. La datcha fut intégrée à un " trust des datchas ", mais la bonne pût y rester et vivre dans une chambre. Maintenant encore, cette femme très âgée qu'on appelle Ossipovna y vit et se souvient que moi, petite, j'y venais avec mon père. À propos, Otcherkane et toute sa famille furent ensuite fusillés à leur tour. J'étais liée d'amitié avec sa petite-fille, qui était venue pendant la guerre régler la vente de cette luxueuse datcha à un prêtre. C'était en 1945, je vivais alors à la datcha avec mon petit Andriucha (André). Elle était passée me voir en vieille amie et m'a raconté cela : Son grand-père, Otcherkane, était bien sûr membre du parti; il avait un poste important, presque un ministre de l'or, tandis que son père était ambassadeur en France, et voilà que tous y étaient passés. C'était à l'époque soviétique une famille très riche. Jénia, la petite-fille, venait de France pour passer ses vacances d'été chez son grand-père à la datcha. Elle avait une très belle bicyclette rouge pour dames, sur laquelle j'ai appris à faire du vélo. Ils invitaient chez eux Lemechev lui-même, le célèbre ténor, et lorsqu'il chantait, tous les voisins s'alignaient près de la clôture pour écouter son concert, et bien sûr j'étais moi aussi là.

La datcha № 55 était construite, elle aussi, selon le plan de papa, pour son ami le prêtre orthodoxe Bolotnikov. Le prêtre lui-même et ses deux fils furent fusillés, eux aussi, tandis que sa belle fille et son fils (qui avait mon âge) étaient en voyage, quelque part dans son pays natal. Lorsqu'ils furent rentrés, je me rappelle que papa l'aidait à conserver ne serait-ce qu'une petite pièce dans cette datcha. Elle s'appelait Zoïa Fedorovna, et son fils s'appelait Gleb. J'étais liée d'amitié avec Gleb, on sortait ensemble pour aller danser. Papa lui faisait confiance. Gleb fût tué pendant la guerre avec les Allemands.

A Moscou je connaissais également bien la famille Krivocheine. Je pense qu'Andriucha (André) et Mila se souviennent d'une maison en bois à un étage dans la rue Saltykovka, tout de suite sur la droite du portail qui menait dans notre cour, en face de notre maison . C'était leur maison, où, pendant " l'ancien régime ", ils louaient aux gens de petits appartements, et qu'on leur a immédiatement confisquée à la révolution. Et toute la famille avait été emmenée vers une destination inconnue sur un "corbeau noir" - le " panier à salade " russe. De tout cela j'ai été un témoin oculaire. Et il ne s'agit là que de nos voisins, dont certains étaient des amis, ce qui amène à se demander combien d'autres il a pu y en avoir. Et on n'arrêtait pas de nous marteler que c'étaient des " ennemis du peuple ".

### ***Avec papa dans le Caucase***

En 1934 ou 35, je ne sais plus très bien, papa et moi voyagions dans le Caucase. C'était pour une cure. Papa avait apparemment des problèmes avec son estomac, et les médecins lui ont conseillé d'aller à Kislovodsk et de faire une cure d'eau thermale. Et bien sûr papa ne pouvait pas passer à coté de ces lieux familiers, où il avait travaillé dans la construction et où il avait vécu quelques temps avec maman et les enfants. Si je ne me trompe pas, nous avons

## U N E H I S T O I R E

pris le train pour aller à Novorossisk, où papa était très triste et silencieux la plupart du temps, sauf pour une ligne de poésie citée dans le port : *"Ils ne sont plus parmi nous, tous ceux qu'on aimait jadis"*. Et dans la soirée du même jour nous sommes répartis. Malgré mes supplices il ne m'a pas laissé me baigner. C'est seulement plus tard, lorsque j'ai entendu toute l'histoire que mes frères m'ont racontée, que j'ai compris à quel point c'était douloureux pour lui de se remémorer tout cela dans cette ville. Puis nous avons visité Maikop, et il était toujours dans cet état d'esprit. Il me montrait des choses dans la ville, me racontait son travail, mais je ne me rappelle de rien. Tandis qu'à Sotchi il a retrouvé sa vitalité. On se baladait beaucoup, on se baignait, et papa m'a montré la maison que son frère Vladimir Rudolfovitch avait construite pour sa première épouse. Cette maison avait été confisquée et à l'époque hébergeait le Département municipal des sanatoriums de Sotchi. C'était à côté du sanatorium "Riviera". Ensuite nous avons visité le lieu où il y avait le fief des princes Romanov et la Clairière Rouge. Cette image d'une beauté extraordinaire est restée gravée dans ma mémoire. La Clairière se trouvait au fond d'une petite vallée entre de hautes parois de la montagne. Ces parois étaient entièrement couvertes de broussailles impraticables. Y poussaient des arbres fruitiers sauvages : des pruniers, des pommiers, des cerisiers. On pouvait en manger à volonté. Je me rappelle que papa me lisait des poésies de Viatcheslav Ivanov. Je n'en ai retenu qu'une seule ligne : *"Chemine l'ours, et la liane tresse son filet"*. Bien évidemment, je me représentais tout cela très bien. C'est là que j'ai pour la première fois vu des gens utiliser des appareils photo. Alors j'ai fait d'une boîte en carton mon propre appareil photo, et j'obligeais papa à s'arrêter et à poser pour moi. Et une fois rentrés à la maison, tandis que papa se reposait, je dessinais sur de petits bouts de papier ce que j'avais vu. Et bien sûr au premier plan de ces dessins, papa. Puis je donnais tout cela à papa, qui les rangeait soigneusement avec mes lettres.

### ***L'art de communiquer chez nous..***

Il me semble ne pas vous avoir encore raconté quelle était chez nous la manière de communiquer, par messages écrits. Quand on sortait, au moment où il n'y avait personne d'autre à la maison, on laissait un petit mot pour dire où on allait et l'heure à laquelle on avait prévu de rentrer. Tous ces mots étaient jetés après être lus, mais papa conservait toujours mes mots à moi. Car chaque fois j'y ajoutais des mots d'amour. Si à l'heure de me coucher papa était absent de la maison, chaque fois je lui laissais un mot lui souhaitant bonne nuit et bien sûr des mots d'amour. Papa gardait très longtemps toutes ces feuilles et ces morceaux de papier. Ces billets très naïfs étaient gribouillés avec d'horribles fautes d'orthographe et donnaient l'impression, que je voulais tout le temps mesurer mon amour filial, le comparer à quelque chose de très grand. Par exemple, plus tard, après – non, encore pendant la guerre-, je suis tombée sur des billets du genre : *"Je t'aime tellement, si fort, comme mille portes, maisons et rivières"* ou encore *"comme il y a beaucoup de cieux et d'océans"*. Puis un peu plus tard : *"aucun fleuve n'est aussi grand que mon amour pour toi"* etc.... Je finissais toujours mes mots sur cette note. Dommage que ces mots n'aient pu être conservés.

### ***Reprise du récit au Caucase***

Ensuite nous sommes allés voir Piatigorsk, les lieux décrits par le poète Lermontov. Papa récitait ses poésies près de la tombe, où Lermontov s'était fait tuer en duel. Et c'est là que j'ai appris que la berceuse qu'il me chantait presque chaque soir était écrite par Lermontov. *"Vagues roulent, perles pleuvent, /Tout velu, tout noir /Un Tchétchéne sort du*

*fleuve/Tâte son poignard, /Mais ton père, ni Tchétchène/Ni démon ne craint/Dors mon bel enfant des plaines/Dors, ma fleur de lin".<sup>3</sup> Jusque là j'imaginai que papa improvisait.*

Enfin, nous sommes parvenus à Kislovodsk. Ici nous avons loué une chambre avec un beau petit jardin. Pour manger, on allait dans une cantine. A cette époque là il y avait de tout : à chaque pas des cantines, des traiteurs avec de bons petits plats très digestes. Papa souffrait de sa colite, mais il ne se plaignait jamais. On buvait de l'eau minérale de la source "Narzan", qui nous était servie par des garçons très habiles, qui tenaient trois verres remplis d'eau dans chaque main. J'étais très impressionnée. Au point de m'entraîner à la maison pour faire comme eux, mais je n'y arrivais pas et j'ai fini par casser notre seul et unique verre.

Nous avons tout vu avec papa, on est allé partout : voir les " Pierres Grises ", les " Pierres Rouges ", la " Montagne-Bague ", le Temple de l'air sur une haute montagne couverte de pins. Je continuais à faire mes " photos " en dessinant tout cela et nous avons ramené de notre voyage une montagne de papier. Vos cassettes vidéo d'aujourd'hui, ce n'est rien à côté. Oh ! C'était le bon temps! Papa a retrouvé sa gaieté, quant à moi, mon cœur débordait tout simplement de bonheur.

### ***Les obligations de la caisse d'épargne***

Après nos voyages en Crimée avec Moussia et Véra, c'était la seule et unique fois qu'on voyageait à deux, Papa et moi. D'habitude on passait l'été à Kliazma. Dans le pavillon, où nous vivions avec papa à la datcha, on était bien installés. Les murs étaient en planches bien rabotées qui s'emboîtaient de sorte qu'il n'y ait aucune fente. Entre les planches extérieures et intérieures l'espace était rempli de sciure. Cependant, depuis toujours je rêvais de vivre dans la datcha. Mais papa était obligé de mettre la datcha en location, en mettant l'argent du loyer de côté pour mes études, il disait toujours, qu'après sa mort je n'aurais personne sur qui compter, et qu'avec ces économies j'aurais de quoi me payer les cinq ans d'études supérieures. Avec cet argent il achetait des obligations de l'Emprunt Or de 1929, pendant 10 ans elles pouvaient prendre de la valeur, et si on ne gagnait rien, alors on pouvait récupérer son argent. Théoriquement on pouvait toujours les vendre, même pendant 10 ans. Toutefois lorsque la guerre a commencé les obligations ont été gelées, et il n'a pas pu en retirer un seul kopeck pour acheter à manger en période de disette. C'était un nouveau coup dur pour lui. *"Combien j'ai perdu, disait-il toujours, combien ils nous ont pris..."*

Les obligations étaient remises à la caisse d'épargne, pour la conservation. Après la mort de papa on me les a rendues sur testament. Lorsque je suis venue chercher cet argent, les employées de la caisse d'épargne m'ont raconté qu'elles connaissaient très bien mon père, et qu'elles l'aimaient bien. Elles m'ont raconté, comment trois semaines avant sa mort, le 5 mai, il était venu à la caisse d'épargne, pour écrire ce testament à mon nom. Comment après, en voyant qu'il avait beaucoup de mal pour marcher, elles l'ont accompagné jusqu'à l'arrêt de tramway rue Baumanskaia et l'avaient fait monter dans le tramway. Elles l'admiraient, le connaissaient depuis longtemps ; en fait toutes les femmes étaient simplement amoureuses de lui.

Dans le pavillon nous avons des tréteaux, sur lesquels on mettait des panneaux en planches. C'étaient nos lits, à papa et à moi. Il y avait aussi une table et une petite armoire, tandis que les matelas et les couvertures avaient été amenés de Moscou dans des baluchons sur notre dos, et à l'automne on les ramenait chez nous à Moscou. Mais le plus merveilleux c'était les trois fauteuils en rotin, qui restaient là bas pendant l'hiver. Je mettais le fauteuil

---

<sup>3</sup> trad. Marina Tsvétaïeva, in LERMONTOV, Mikhaïl, Oeuvres poétiques, éd. de l'Age d'Homme, 1985, p. 45

dans le jardin, et confortablement installée je passais des jours entiers à lire. Lorsqu'arrivaient Moussia et Véra, on ajoutait à mon lit d'autres tréteaux et d'autres panneaux et ainsi on pouvait se coucher à trois.

Bien que je ne fusse pas trop malheureuse de m'habiller avec des vêtements de misère, j'aimais bien sûr tout ce qui était beau, et j'avais envie de m'habiller. Toutefois je n'en faisais pas une maladie. Maintenant je vais vous raconter une histoire assez drôle en rapport avec cela. Au cours d'une des visites de Véra, un incident anecdotique se produisit. C'était une ou deux années avant la guerre. Véra est arrivée dans une très belle robe en soie à fleurs, nous avons même une photo où Véra est dans cette robe. C'était un enchantement! Et Vera était si belle avec la robe! Je ne pouvais pas la quitter des yeux. On s'est préparés pour aller au lit, seulement cette robe si merveilleuse, on ne pouvait pas la poser simplement sur une chaise, c'eût été manquer de savoir-vivre devant une telle beauté. Alors papa a confectionné un portemanteau avec un bâton tendu de chiffons et nous avons accroché la robe au mur au-dessus de notre lit. Le matin Véra se lève, se lave, veut s'habiller mais sa robe n'est plus là. Elle la cherche partout. Papa et moi étions encore à moitié endormis, mais on lui donne des conseils où regarder encore, de bien vérifier si la porte d'entrée est toujours fermée... Elle est en retard pour son travail, elle va rater son train... Papa s'étonne: *"Qu'est-ce que c'est que ce voleur, qui n'a même pas touché à mon portefeuille, et n'a pris que la robe ..."*. Véra ne sait pas quoi faire, il faut qu'elle parte, mais elle n'a rien à se mettre sur le dos. Alors papa s'adresse à moi : *"Zika (Zina), regarde, elle est peut-être tombée derrière le lit ? En effet, le portemanteau est toujours là..."*. Je me lève, et là ils poussent un cri, car la robe, c'était moi qui l'avais sur le dos. J'avais dû me lever dans la nuit et l'enfiler sous le charme. Mais le plus drôle était, que comme tout le monde, j'exprimais mon inquiétude et cherchais où pouvait être cette robe, et comment les voleurs avaient fait pour entrer chez nous. À l'époque je devais avoir dix-sept ans. On voit à quel point j'étais facile à impressionner. C'est plus tard qu'on a trouvé cet incident drôle, mais sur le coup personne ne rigolait, parce que la robe était toute froissée et Véra avait honte de sortir comme ça. Elle était fâchée, tentait de lisser le tissu avec les moyens du bord, car nous n'avions pas de fer à repasser à la datcha, et elle grommelait : *"Tout cela à cause de tes bouquins!"*.

### **Ma passion pour la lecture**

Il est vrai que j' "avalais" les bouquins l'un après l'autre. Deux fois par mois j'allais à Moscou à la bibliothèque Pouchkine située près de l'Eglise Ielokhovskaia, et je revenais chez moi avec mon filet à provisions rempli de livres. Après les avoir lus je retournais à la même adresse en chercher de nouveaux. Ceci dit, à la datcha, dès le matin il y avait beaucoup du travail à faire : chaque jour aller au marché acheter de tout, mais en petites quantités, cent grammes, deux cent grammes, puisque à l'époque il n'y avait pas de réfrigérateurs. Puis venait l'heure du petit déjeuner. Puis on devait aussitôt commencer à préparer le repas du midi sur le réchaud à pétrole, pour qu'il soit prêt à temps. Ensuite venait le nettoyage, le travail dans le jardin. En revanche après le déjeuner je pouvais lire jusqu'au soir. Le soir papa m'autorisait à sortir pour passer du temps avec les jeunes, jouer au volley-ball, et parfois improviser un dancing sur ce même terrain de volley-ball. Le terrain se trouvait face à la datcha de Kourbatov. Mais dès qu'il commençait à faire nuit, si je ne rentrais pas à temps, papa venait me chercher, s'approchait de nous et m'appelait. Cela m'était très désagréable. Le soir avec lui on portait de l'eau pour arroser les fleurs, on soupait et ensuite on conversait longuement. Parfois on continuait nos conversations après s'être couché. En été il m'interdisait de lire à la lumière électrique, pour ménager mes yeux. Il disait : "Il suffit, tu lis déjà toute la journée".

## U N E H I S T O I R E

Je pense, que si je n'avais pas lu tout cela pendant ces années, je n'aurais pas pu suivre les cours à l'institut. Car on devait passer plusieurs examens en littérature russe : le premier quart de XIX siècle, la deuxième moitié, le XX siècle, le Siècle d'argent, la littérature russe ancienne, sans parler de la littérature américaine, anglaise, française etc.... Moi, il me suffisait d'écouter la conférence du professeur et ensuite simplement de feuilleter le livre pour me rappeler le texte.

Je me rappelle, qu'au début ma lecture c'était des contes, des poésies, et ensuite le premier "vrai" livre c'était "La Case de l'oncle Tom". Ensuite sont venus les livres de Mark Twain, Fenimore Cooper, Mayne-Reid suivis des auteurs déjà plus sérieux, comme Shakespeare, Schiller, Goethe, et plus tard Mérimée, Zola, Maupassant, que je tâchais de relire entièrement, et bien sûr Dickens, bien avant ces derniers. Quelques années plus tard on se passionnait pour Théodore Dreiser, dont j'ai lu tous les romans comme " Le Génie ", " Le Titan ", "Une Tragédie Américaine", " Sister Carrie " et d'autres.

C'était évidemment mon père qui m'a appris très tôt à travailler dans les salles de lecture et dans les bibliothèques. Déjà en ma septième année d'école lui et moi, on allait ensemble dans les bibliothèques, où on lisait longuement dans la salle de lecture. Ensuite j'y allais déjà toute seule, je prenais des notes et faisais presque tous mes devoirs d'école dans la salle de lecture. Ensuite chez nous à Saltykovka, à côté de l'usine TSAGI, nous avons une bibliothèque et une salle de lecture remarquables. Pour y accéder on devait présenter un laissez-passer de l'usine, et comme papa enseignait le dessin technique dans les locaux même de la bibliothèque, on me laissait entrer avec son laissez-passer. Et même dans mes années d'études à l'institut je continuais à me servir de cette bibliothèque. Par exemple, nulle part on ne trouvait des textes anciens, tandis que là-bas il y avait tout, c'est simplement étonnant! Cela m'a rendu un grand service. Lorsque mes enfants étaient à l'école, je pouvais m'échapper pour aller lire là-bas ne serait-ce que pour un court laps de temps. Et récemment, Andrioucha (André) m'a dit à la datcha, qu'il ne m'avait jamais vu en train de lire un livre. Bien sûr, comment pouvais-je lire dans la journée chez moi, quand j'avais une famille, un travail et des études à suivre à l'institut. Il ignorait que, lorsque tout le monde était couché, j'en profitais pour travailler et préparer mes cours, ou tout du moins pour feuilleter ou lire ne serait-ce que ce qu'on nous demandait selon le programme, et je me couchais en général vers trois heures du matin, ou à l'inverse je mettais le réveil pour me lever à trois heures du matin. Je pense que ce surmenage permanent et ce manque de sommeil ont fait que mon système nerveux était très affaibli, et qu'à 35 ans on m'a opéré de la thyroïde du fait d'une sévère tachycardie.

À la datcha on nous volait souvent, mais puisqu'il n'y avait rien à prendre, les voleurs arrachaient entièrement nos installations électriques. À côté de notre datcha vivait l'électricien Fiodor à qui papa demandait de refaire l'installation, quand nous revenions en été; et, si l'autre refusait en prétextant un manque de câbles ou d'autre chose, papa gardait un silence diplomatique ou simplement écartait les bras. A propos il me semble que Kolia, Andrioucha (André) et Françoise ont hérité de cette habitude. Papa me disait en plaisantant : "*Fiodor remettra ce qu'il a lui-même enlevé, avec la seule différence, qu'il l'a retiré gratuitement, et qu'il sera payé pour le remettre...*".

Je ne me rappelle pas exactement si c'était après cet incident avec la robe ou plus tôt, mais Moussia et Véra m'ont acheté une robe couleur brique à pois blancs, à manches courtes kimono et jupe en corolle. Je pense que c'était avant. J'étais ravie, mais papa était mécontent, il m'a demandé de sortir et a longuement et âprement discuté avec mes sœurs. Mais finalement j'ai pu garder la robe qui a duré jusqu'à la naissance de Andrioucha (André) et

jusqu'à mon départ à Riga. Il y a des photos, où je porte cette robe après avoir passé le dernier examen du baccalauréat. À vrai dire, à l'époque elle était déjà trop petite et je l'ai rallongée d'un morceau de tissu blanc. Lorsque j'étais enceinte de mon premier enfant, c'était cette robe que je portais après l'avoir fendue dans le dos, et pour cacher la misère je mettais par-dessus une blouse très large que tante Mila m'avait donnée.

### ***Nos études***

À la fin des années 30, il n'y avait pas d'écoles secondaires d'une durée de dix ans. À l'école on ne pouvait faire que sept années d'études. Après on pouvait continuer à la faculté de l'université ouvrière, mais seul ceux qui travaillaient pouvaient y aller, c'est pourquoi Véra et Moussia devaient travailler le jour et étudier le soir. Véra travaillait comme surveillante du temps de travail à l'usine d'alcool et Moussia comme dessinatrice technique, elle a toujours été très bonne en dessin. Après l'université ouvrière, Véra est entrée à la faculté de géographie de l'institut de maîtres pour deux ans. Quant à Moussia, elle a tenté d'entrer à l'institut d'architecture, mais sa candidature fût refusée sur le critère "d'origine sociale". Un an plus tard elle a repassé de nouveau les examens et a pu entrer à l'institut du bâtiment, qu'elle a terminé en 1939. Mais elle n'a jamais eu droit à une bourse, étant fille d'employé et non d'ouvrier.

Elle réussissait dans toutes les matières, sauf en " sciences politiques ", c'est à dire en marxisme - léninisme. Le problème était qu'à l'époque tous les examens commençaient uniquement par ces matières-là. Et si on les ratait, on n'était pas admis aux autres examens, même si l'on était brillant. Pauvre Moussia, elle était toujours terriblement stressée à cause de ça, et nous tous avec elle. Papa ne pouvait aucunement l'aider, et il se justifiait : *"Je ne lirai jamais une science si idiote"*. Je me rappelle comme c'était pénible et énervant pour elle, pourtant elle avait des capacités très grandes, en mathématiques, en sciences physiques, en dessin technique.

Je voudrais aussi noter que Moussia avait un très bon goût esthétique. Elle était élégante malgré la pénurie de vêtements. Elle savait décorer une pièce pour la rendre agréable à vivre. Ne sachant pas coudre, elle savait bien dessiner, faire du patchwork ou des découpages. Dans mon enfance j'adorais sa façon de raconter des contes et des comptines. Par exemple, l'histoire des trois Japonais qui se sont mariés, et patati, et patata. En un mot, c'était une histoire bien longue. Moussia m'épatait par sa capacité à retenir ces noms étrangers japonais, ceux de leurs épouses et de leurs dizaines d'enfants. Elle savait aussi très bien lire à haute voix la poésie de Nekrassov "Moroz - le nez rouge" et d'autres. Quand il lui arrivait de lire quelque chose de passionnant, elle se mettait à nous le raconter d'une manière très émotionnelle et convaincante. En l'écoutant, Véra et moi avions envie de lire le même livre ou d'aller voir le même film. C'était par exemple, le cas avec le film "Peter", avant la guerre. Je pense qu'Anna et Sacha (les petites - filles de Maria Nikolaévna) ont dû, elles aussi, l'entendre souvent raconter beaucoup de choses.

Véra ne racontait pas grand chose à la maison, mais elle participait aux activités artistiques pour amateurs à son usine, et nous allions voir ses prestations. Je me souviens des scènes avec beaucoup de participants, à caractère révolutionnaire, des groupes de gens avec des drapeaux, des affiches, qui défilaient et chantaient. Et Véra, je me rappelle, accompagnait la chorale, parce qu'il n'y avait personne qui sache jouer du piano (tandis qu'elle avait quand même appris un peu), lorsqu'ils chantaient *"Le matin peint en lumière les murs du vieux Kremlin ..."*. Tandis qu'à la maison elle chantait en s'accompagnant au piano une romance, qu'elle aimait beaucoup, *"Les chrysanthèmes dans le jardin ont fini de fleurir"*.

### ***La guerre avec la Finlande***

Il se trouve que les années de guerre avec la Finlande sont pour nous passées inaperçues. Dans les magasins, on trouvait de tout sauf des vêtements, les produits d'alimentation étaient en vente libre (sans tickets de rationnement). Je pense que notre famille n'a pas été touchée par cette guerre, et pourtant beaucoup y ont perdu la vie. Je me souviens que papa parlait de la ligne Mannerheim. Presque toute l'armée finlandaise était sur des skis, tandis que nos soldats à nous n'étaient pas formés à ce sport, n'avaient pas de skis, et ne pouvaient pas se déplacer. Bref, les Russes se sont déconsidérés dans cette guerre. Mais on chantait malgré tout les chansons sur "notre pays indestructible et invincible" et jurions de ne pas céder un pouce de notre terre à l'ennemi. De sorte que lorsque la guerre a éclaté en 1941, nous étions tous sereins et persuadés qu'elle ne durerait pas et que d'ici deux ou trois mois nous allions battre les fascistes.

### ***Ses premiers amours***

1939 – 1941 étaient les années de mes premiers émois. À vrai dire, la première fois que je fus amoureuse fût bien avant, dans ma septième année d'école. Un nouvel élève était arrivé dans la classe supérieure à la mienne, il s'appelait Boris, on racontait que son père était ambassadeur et qu'il était arrivé de l'étranger. Il sortait du lot, un beau brun, d'allure sportive, toujours bien habillé. Il me plaisait beaucoup. Chez nous à l'école on faisait parfois des projections de documentaires éducatifs. Alors on mettait des rideaux opaques aux fenêtres d'une salle de classe, tous les élèves s'entassaient dans la salle et regardaient le film en restant debout. Une fois j'y suis entrée moi aussi, et soudain ce Boris m'a pris par la main et m'a attirée vers lui. J'ai senti comme une décharge électrique, et je suis restée sans bouger, sans essayer de me libérer, tout contre lui. Ensuite dans les vestiaires il m'a soufflé à l'oreille : *"Viens à Zemlianoi, vers 6 heures, je t'attendrai sous l'horloge"*. Cela a provoqué en moi une tempête d'émotions. Je me suis confiée à Macha Koulikova, je ne savais même pas où ce Zemlianoi se trouvait. Je me rappelle que Macha m'a accompagnée jusqu'à la ruelle Aptekarskii, j'ai pris le tramway, mais je suis arrivée au rendez-vous en retard, sous l'horloge il n'y avait plus personne. Et ensuite il ne me parlait plus, et évitait de me regarder. J'ai trouvé son numéro de téléphone et j'ai décidé de l'appeler pour me justifier, et lui a juste dit : *"Qu'est que c'est que ces enfantillages"* et il a raccroché. *"Qu'est que j'ai pu souffrir..."*

Dans ma classe, plusieurs garçons me faisaient la cour. Certains d'entre eux m'accompagnaient à la maison, d'autres m'écrivaient des poésies, mais personne ne me plaisait, c'était juste des copains de classe. Il y avait Vassili qu'on appelait "Bleuet", qui m'accompagnait et tout le long du chemin il éclaircissait sa voix et il crachait par terre. Il m'invitait tout le temps au cinéma, mais moi je lui disais que je n'allais pas au cinéma sans papa.

En effet, nous allions toujours au cinéma avec papa. Je n'oublierai jamais et je ne me pardonnerai pas d'avoir dit à papa quelque chose de cruel. Avec ma classe nous avons décidé d'aller voir un film, et j'ai demandé à papa l'autorisation d'y aller, ce à quoi il m'a dit : *"On ira voir ce film ensemble un autre jour"*. Je lui ai répondu que j'avais envie d'y aller avec mes camarades de classe, et papa m'a demandé : *"Est-ce que tu préfères vraiment y aller avec eux, et non pas avec moi ?"*, et je lui ai répondu : *"Mais bien sûr"*. Mon Dieu, quelle douleur j'ai lu sur son visage ... Il m'a regardé d'un air si triste et n'a rien dit, mais il a seulement haussé les épaules.

## U N E H I S T O I R E

J'avais un autre admirateur qui s'appelait Viacheslav Kozyrev, qui m'accompagnait de l'école à la maison, et qui m'écrivait tout le temps des poésies et me les passait discrètement pendant les récréations. Il m'a offert sa photo en gros plan. Je ne sais plus si je l'ai encore, mais je me souviens des paroles qu'il a écrites au dos de la photo :

*La brise nocturne souffle une tendre fraîcheur,  
Le croissant d'or est déjà apparu sur le ciel.  
Les étoiles me chuchotent seul ton nom,  
Les feuilles qui papotent, me chuchotent seul ton nom,  
L'amour se réveillera en toi.*

Il était intelligent et talentueux, mais vraiment étrange, très timide. Après la guerre, il est rentré sans bras et est venu me voir, et moi, j'avais déjà mon petit Andrioucha (André). Pour moi ce garçon était simplement un ami, mais c'est avec curiosité et, il faut dire, avec plaisir que j'écoutais ses poésies.

Celui que me plaisait le plus, c'était Petia. Non pas par son physique, mais parce que je ne m'ennuyais jamais avec lui. Il savait, lisait, racontait tellement de choses, de sorte que je me sentais une toute petite sotte comparée à lui. C'était pour moi une sensation nouvelle. Avec les autres je me sentais beaucoup plus intelligente. On aimait bien se retrouver pour faire des allers-retours le long du quai de la Iaouza après l'école et pour se parler sans arrêt. Ensuite, on a commencé à sortir pour aller au cinéma, au théâtre. Je me rappelle avoir vu "Les Fourberies de Scapin" et d'autres spectacles. C'est moi qui finançais les entrées au théâtre et au cinéma, lui n'avait jamais d'argent. Sa mère, Sofia Reznik, était femme-écrivain. J'ai gardé chez moi un de ses livres dédicacés : "L'auteur à Zina Steip, une blonde jeune fille sympathique".

Un jour de l'année 1941, Petia, sa mère et moi, fêtons ensemble ce qu'on appelle en Russie le Jour de l'An à l'ancienne, et voilà qu'il fait à sa mère une annonce : "Maman, aime Zina comme moi-même, elle sera mon épouse". C'est ainsi que nous avons décidé avec lui nos fiançailles et à ce sujet il a composé une poésie, son premier sonnet, qu'il n'arrivait pas à réussir auparavant, et qu'il était tout heureux d'avoir enfin réussi. Il me l'a dédicacé : "A ma chère Zina, ma future épouse" :

*Laisse-moi te dire, ma chérie, combien je t'aime,  
Te serrant dans mes bras tendrement, fermement,  
Te dire ma passion et trouver le bonheur lumineux.  
Te caresser loin du monde et m'endormir sur ta poitrine.*

.....

J'ai gardé cette poésie chez moi. Bien sûr, pour ma part il ne s'agissait pas d'amour. Je l'admirais, c'est tout. Mais je croyais l'aimer. Tout cela a commencé à mon initiative. Partout où j'étudiais, je m'installais devant, je suivais les cours avec beaucoup d'attention et ne supportais pas d'être déconcentrée par quoi que ce soit. D'habitude pour répondre aux questions on devait obligatoirement aller au tableau. Un jour Petia a si bien récité sa leçon de littérature, que j'étais éblouie, et j'ai profité de la récré pour changer de place et me mettre avec lui, et comme sa place était derrière, c'était une entorse à ma façon habituelle de

procéder. On nous raillait, et plus particulièrement on le raillait, lui. Il n'a pas supporté cela et s'est enfui pour prendre une autre place à la faveur d'une récréation. J'étais très contrariée, et pendant tout le cours je suis restée seule derrière mon pupitre, puis à la récré je l'ai trouvé et je lui ai dit "Ton comportement n'est digne ni d'un homme, ni d'un gentleman". Et au cours suivant, il était revenu s'asseoir à mes cotés. Et c'est ainsi que nous sommes restés ensemble avec lui au même pupitre jusqu'à la fin de nos études à l'école. Tout cela s'est déroulé en une seule journée et c'est moi qui me suis imposée. Mais ensuite, on a eu des allusions équivoques et des sourires de travers de la part des professeurs. Notre prof principale m'a convoquée pour tenter de me persuader de changer de place pour m'éloigner de mon ami, mais moi je répondais que soit je gardais ma place à coté de lui, soit je changeais d'école. Alors les profs ont organisé une rencontre de nos parents : mon père à moi et sa mère à lui. J'attendais avec appréhension le retour de papa à la maison, mais à ma grande surprise papa s'est comporté avec beaucoup de délicatesse. Ce n'est que le soir, après une longue journée de silence, qu'il m'a fait parler pour entendre mes explications et savoir pourquoi je persistais avec une telle fermeté, et il a fini par dire : *"Finalement, la mère de ce garçon m'a fait une bonne impression"*. Quant aux professeurs, mon père leur a déclaré qu'il me faisait confiance, que cette amitié lui paraissait mutuellement utile et qu'ils nous laissent tranquilles, sinon on ne ferait qu'empirer les choses.

Cependant, un événement inattendu a très fortement sapé l'estime que je portais à mon ami. Un soir il faisait déjà sombre lorsque nous étions en train de rentrer après nos activités de théâtre amateur, je marchais au milieu, entourée d'une part de Petia, et d'autre part de mon autre admirateur, Veniamine Vaisberg. C'est alors que j'ai vu arriver en face un groupe de garçons qui venaient droit sur nous, et c'est là que mes accompagnateurs se sont écartés et ont continué leur chemin en me laissant toute seule, entourée des nouveaux arrivants. Ces derniers ont essayé de m'entraîner par le bras, me persuadant de venir avec eux, me demandant : *"Comment se fait-il qu'une si jolie fille sorte avec des gars si nuls ?"*. Je me suis dégagee, j'ai frappé l'un d'eux, je leur ai dit quelque chose, il me semble qu'ils étaient trois. Mais à peine ai-je fait un pas pour m'en aller, que j'ai senti un coup porté dans le dos et une douleur aiguë. J'ai crié, mes agresseurs se sont enfuis, et Petia et Veniamine sont revenus. Je les ai traités de traîtres et j'ai réussi à grand peine à regagner ma maison. À vrai dire, tous deux ont marché derrière moi jusqu'à la maison. A la maison, on a découvert que j'étais blessée dans le dos, avec un coup de couteau ou de lame de rasoir. En fait j'ai eu de la chance qu'on ait été en hiver. J'avais sur moi mon manteau ouatiné, toutefois tous mes vêtements étaient couverts de sang et lorsque j'ai enlevé mon manteau, papa m'a transporté en urgence à l'hôpital. Je n'ai même pas pu avouer à mon père que j'étais accompagnée par deux garçons, tellement j'avais honte pour eux. Longtemps après cela, je ne leur parlais plus, mais on continuait à être assis à la même table tous les deux. Lorsqu'il m'écrivait des notes et les faisait avancer vers moi, je les écartais sans les lire. Alors sa mère a fini par venir me voir à la sortie de l'école, elle m'a supplié de me réconcilier avec Petia, en disant qu'il était déprimé. Ce à quoi je lui ai répondu, que pour ma part il n'était pas question d'amour entre nous, que je ne faisais qu'admirer son fils, et qu'à présent j'avais cessé d'avoir de l'estime pour lui vu son comportement. Mais peu à peu nos relations se sont rétablies. Je pense que c'était surtout par pitié de ma part. En fait il avait toujours faim, il n'avait pas d'argent pour acheter à manger, et avant notre brouille je lui donnais un peu d'argent, en prenant sur mon argent du ménage, pour qu'il s'achète quelque chose. Sans cela il restait affamé. Et lorsque moi non plus je n'avais pas d'argent, je lui donnais mon petit déjeuner, et pour moi je demandais à Mara, mon amie, un morceau de pain.

## U N E H I S T O I R E

Mara apportait de grands morceaux de pain d'Ukraine avec du saucisson qui était délicieux et avec des œufs frits immenses. Chez nous on n'achetait jamais de saucisson et on ne faisait pas d'œufs sur le plat. Et si on devait manger un œuf, c'était à la coque. Ma copine Mara partageait volontiers avec moi. Mais parfois elle boudait et on ne se parlait pas, alors je n'avais plus rien. Il se trouve qu'elle était très jalouse, car amoureuse de Veniamine Vaisberg. Et comme il avait pour habitude de s'accrocher à mes pas avec Petia, elle boudait régulièrement. J'essayais de la convaincre que loin de me plaire il m'était même antipathique. Il était de petite taille, avait un grand nez et avait l'air retors. Dans la famille de Mara, tout le monde m'aimait bien. Ils m'ont même hébergée pendant un mois, pour m'éviter de manquer l'école, lorsque dans notre couloir on a déclaré une quarantaine à cause de la scarlatine. Papa était venu les voir pour leur demander de m'héberger et leur a donné de l'argent pour les frais. C'était une famille juive traditionnelle, bruyante et pratiquante. Par exemple, son père a prévenu Mara, que, si elle s'avisait de se marier avec un Russe, elle serait chassée de la maison, sinon tuée. L'épouse de son frère m'a confectionné gratuitement un manteau d'hiver avec un de nos vieux manteaux. J'ai une photo, où je suis avec ce manteau, avec Mara dans la cour de leur maison. Son frère à elle, bien que déjà marié et père d'un enfant en bas âge, fût jeté en prison et envoyé dans le Nord simplement pour avoir refusé de souscrire un emprunt État. A cette époque-là, à coté des emprunts d'Or, il y avait en plus des emprunts État obligatoires, et si l'on refusait, on était considéré comme traître à la Patrie. Cet argent n'a jamais été remboursé, en revanche parfois on y gagnait des lots.

Souvent entre Petia et moi il y avait des brouilles, car il était très jaloux. Il suffisait que j'ai un entretien un peu prolongé avec un garçon pendant une pause entre les cours ou encore que je m'attarde dans les vestiaires et que je quitte l'école avec quelqu'un d'autre, pour que Petia devienne si angoissé qu'il pouvait, en m'attendant, arracher tous les boutons sur son manteau. Il m'attendait toujours près des portes de la cour de l'école. Les autres garçons s'en allaient lorsqu'il arrivait, tandis que Vaisberg s'incrustait parfois pour faire un bout de chemin avec nous. La maman de Petia n'arrêtait pas de me demander : "Pourquoi tu le tourmentes ainsi ?" En réponse je ne pouvais qu'esquisser un sourire et hocher mes épaules. Une chose est sûre : il n'y a rien eu entre nous, et les " fiançailles", qu'il a annoncées, n'étaient en rien issues d'une concertation avec moi. Il est vrai, que ce jour là il m'a embrassée sur la joue avant de s'en aller en courant. Parfois dans une salle de cinéma obscure il caressait ma main, mais tout cela ne me faisait aucun effet.

En fait, c'était un autre garçon, Victor Grozovsky, qui me plaisait à cette époque (on participait ensemble à des concerts amateurs), mais lui avait déjà depuis des années une petite amie d'une année notre cadette. Il est mort au combat à la guerre. Quant à Petia, j'aimais surtout discuter avec lui. Pour moi il n'était qu'un ami. Tandis que lui voyait en moi sa future épouse. Je me suis faite à l'idée qu'il serait perdu sans mon aide. Et c'est pour cela qu'après chaque brouille je me réconciliais de nouveau avec lui. En plus de mon argent pour payer le petit déjeuner à l'école je prélevais sur les sous que papa me donnait pour les dépenses de la maison, pour filer en douce ne serait-ce que trois roubles à Petia et à sa maman. Et alors pour eux deux c'était une vraie fête. J'arrivais chez eux après les cours, et ensemble avec sa mère on préparait le thé sur le réchaud à pétrole. Petia courait dans le magasin du coin acheter un petit bocal de caviar de courgette, cinquante grammes de beurre, un pain " ukrainien " et même un peu de sucre en morceaux. Cela était plus intéressant, parce qu'à l'époque on buvait le thé en croquant un morceau de sucre à part. Et on était tellement excités par cette tablée, comme si on avait bu du vin. On aimait discuter passionnément de littérature. Ensuite, sa mère nous lisait des extraits de la suite de son livre, et pour finir Pétia me raccompagnait à la maison. Avant que papa ne rentre, il fallait passer au magasin, faire quelques courses,

préparer à manger, ranger la chambre, alors je m'activais fébrilement. Mais Papa rentrait toujours à six heures du soir. Et bien sûr, il ne se doutait pas de mes rendez-vous et de cette aide que je portais à mon ami. De temps en temps j'étais prise de remords de lui cacher ces choses, mais j'avais à ma décharge le fait que j'aidais ceux qui souffraient de faim. Parfois pour les aider en peu je prenais le risque de tromper mon père. La mère de Pétia me demandait de temps à autre de lui prêter notre machine à coudre. Je ne pouvais pas lui dire non, mais pendant toute la durée du prêt je tremblais de peur que papa ne le découvre. Et elle avait pour habitude de garder la machine longtemps. Ainsi, en terminale, elle avait confectionné pour Pétia une espèce de " costume " assez invraisemblable à partir de vieux vêtements. Le résultat était en tissu noir, avec les manches en drap bleu. Aujourd'hui cela aurait pu apparaître comme une touche d'originalité, mais à l'époque de telles audaces vestimentaires n'étaient pas de mise. Et en plus ce " costume " était mal coupé. Mais Pétia n'avait rien à se mettre et il fallait lui confectionner quelque chose pour la grande soirée de gala de fin d'études. Sa mère n'avait pas de salaire fixe. Depuis onze ans, elle écrivait son livre et avec de grandes difficultés elle arrivait à vivoter de maigres sommes obtenues à grande peine de la fondation littéraire. Plus tard, elle a commencé à me demander de lui apporter quelques affaires susceptibles de servir de gage au crédit municipal. Et de nouveau, à mes risques et périls, je sortais de notre coffre des tissus ou autre chose et ainsi les sauvais de la famine. Mais elle ne rendait jamais les affaires prêtées, mais les rachetait et les gageait de nouveau. C'est ainsi que toutes ces affaires ont disparu pendant la guerre. Heureusement que dans ses dernières années, papa n'allait presque plus jamais dans le coffre. Il arrivait que le gage fût refusé au crédit municipal. Alors elle me demandait de le remplacer par autre chose. Pétia adorait sa mère, ils s'entendaient très bien. Il ne lui réclamait jamais rien, et la traitait avec un grand respect. En mars 1941, avant que la guerre n'éclate, j'ai participé à une célébration chez eux, je crois que sa mère avait 45 ans. Les murs chez eux étaient noirs, jamais repeints, alors Pétia les avait décorés avec des craies de toutes les couleurs. Il faut dire qu'il savait très bien dessiner. Alors il avait écrit : "Hourrah! Vive notre petite maman!", tandis que moi je m'affairais à préparer un petit gratin de macaronis au fromage cuit dans le four. Ils n'ont jamais rien mangé d'aussi bon, je savais déjà préparer quelques bons petits plats.

### ***Déclaration de la deuxième guerre mondiale***

C'est la voix du célèbre speaker Lévitane qui nous a annoncé à la radio l'attaque par les fascistes et le début de la guerre. C'était le 22 juin 1941, à 5 heures du matin, au moment où nous rentrions chez nous du gala de fin d'études avec nos diplômes entre les mains. J'avais l'air très chic, Vera m'avait prêté sa robe à petites fleurs et ses escarpins, qui me serraient terriblement les pieds. J'ai dû les garder pour danser, malgré la douleur, mais je les ai déchaussés pour rentrer chez moi pieds nus. Quelques garçons, y compris Petia, m'accompagnaient jusqu'à la maison. On était en train de longer le quai de la Yaouza, on parlait de nos rêves, on échafaudait des projets, où on allait faire nos études après, et on s'était donné rendez-vous dans cinq ans près de notre pont pour se raconter la réalisation de nos projets. Et puis soudain, une fois sur le pont on a entendu la voix de Lévitane dans le haut-parleur : "**Attention! Attention!**" — c'était l'annonce de la guerre. Nous étions tellement abasourdis qu'on s'est dit au revoir sur-le-champ et que chacun est parti de son côté.

Et le 1er juillet, la mère de Pétia et moi sommes venues dans la cour de notre école, dans la ruelle de Tokmakov pour dire au revoir à Pétia, qui partait pour le front, avec Nikouline et tous les garçons de notre classe. On les avait tous mis dans un camion ouvert et ils étaient partis. Tant qu'on les voyait, on agitait les bras en signe d'adieu. Petia s'était

retrouvé dans une école de blindés, quelque part à l'est de l'Oural, il m'écrivait souvent. En tout, onze garçons de ma classe étaient partis à la guerre. Deux en sont revenus, un sans la main, l'autre sans le pied. Quant à Petia, il a été porté disparu à la bataille de Koursk avec le grade de capitaine.

Quand les fascistes s'approchèrent de Moscou, Sofia Moiseevna était venue solliciter le conseil de mon père. Il lui a conseillé de partir sans tarder, même à pied. Comme elle n'avait pas d'argent, il lui a donné cent roubles. En été tout semblait calme, aucune mauvaise nouvelle ne filtrait. On nous annonçait seulement que nos troupes paraient héroïquement les attaques.

Sur les conseils de papa, je suis entrée à l'institut d'ingénieurs en économie, ensuite je vivais à la datcha. Notre datcha n'était pas louée faute de candidat, mais papa espérait encore, et on continuait à vivre dans le pavillon et à mettre nos annonces de datcha à louer. Je lisais beaucoup. Il n'y avait plus aucun rassemblement de jeunes, tous les garçons avaient été appelés sous les drapeaux, dans la rue tout était calme, personne ne sortait. Il n'y avait pas encore de tickets de rationnement, il est vrai qu'on pouvait trouver des denrées au marché et dans les magasins. A propos, je me rappelle que déjà un an avant la guerre, après avoir cherché des locataires, on a enfin réussi à louer notre datcha. Les locataires étaient visiblement des gens riches, à peine avaient-ils emménagé, que soudain arriva "le corbeau noir" (équivalent russe du " panier à salades " - Note de trad.) du côté de la rue Lentotchka et le père de famille fût emmené. Ensuite la famille partit très vite, et mon père leur rendit l'argent. À vrai dire, il l'a regretté plus tard: *"J'ai eu tort, ils l'ont bien mérité pour tous les autres gens qu'ils ont fait fusiller. D'abord c'étaient les uns qui tuaient, maintenant ce sont les autres ... "*. Moi, je n'étais pas d'accord avec lui et je l'attaquais, en disant qu'il n'en savait rien et qu'il les accusait sans fondement.

### ***Ses activités au début de la guerre.***

En automne, lorsque devaient commencer les cours à l'institut, tous les étudiants avaient été envoyés à divers endroits, pour creuser des tranchées de défense autour de Moscou, ou pour les travaux agricoles, car c'était la saison de la récolte. Je me suis trouvée quelque part à proximité de Tsaritsyne. Avec sur le dos une housse de matelas à rayures, qui me servait de baluchon pour mes affaires, j'étais partie sur ce qu'on appelait à l'époque " le front du travail ". Chacun était obligé d'emporter ses propres draps de lit et ses vêtements chauds. On nous a installés chez l'habitant, dans des isbas. La nuit nous dormions par terre, le jour nous travaillions dans les champs. D'abord on déterrait les carottes, ensuite on avait reçu l'ordre de creuser les tranchées. Cet automne là fût très froid et pluvieux. On profitait de la nuit pour faire sécher nos vêtements sur le poêle. On avait droit à un repas gratuit par jour dans la cantine du kolkhoze, et matin et soir les gens chez qui on habitait nous préparaient des pommes de terre et du thé - évidemment sans sucre.

Une nuit nous avons entendu une fusillade tout près d'où on était. Il ne restait plus beaucoup de représentants du pouvoir en place. Le 16 octobre 1941 au matin, on nous avait annoncé que nous pouvions rentrer chez nous. Les transports étant arrêtés, nous étions obligés de marcher à pied. Et c'est là que j'en ai pris plein la vue sur la route et que j'ai mesuré enfin à quel point la situation était grave. Nous avons baptisé cette journée " la Nuit de la Saint-Barthélemy ". Partout autour de nous on pouvait voir des gens qui avançaient à pied, en transportant sur eux diverses marchandises, comme des bretzels russes portés en couronne autour du cou, d'autres transportaient au cou des paires de chaussures liées par leurs lacets, et j'en passe. Près de certaines usines il y avait des véhicules chargés de tas de marchandises.

## U N E H I S T O I R E

Les gens étaient en train de piller les usines, en emportant tout ce qu'ils pouvaient. Plusieurs fois j'ai vu des bagarres, des véhicules étaient attaqués et pillés, et leurs occupants tabassés. C'est dans ces conditions que le soir j'ai pu arriver chez moi. En route il y a eu plusieurs alertes aériennes, il y a eu des largages de bombes incendiaires. Dans ces moments là on s'abritait dans une entrée d'immeuble. Mais chez nous à la maison tout était tranquille. Véra avait ramené à la maison un petit sac de farine d'on ne sait pas où. Tous les magasins étaient fermés pendant ce temps là, tandis que Moussia avait apporté un grand coupon de flanelle blanche.

Lorsque je me suis présentée à l'institut, on nous a envoyé cette fois-ci travailler dans différentes usines. Je me suis trouvée dans une obscure fabrique, dans une ruelle juste avant la Maisons de la culture de notre arrondissement. Aujourd'hui je ne pourrais pas retrouver l'endroit où était cette fabrique. Mon travail consistait à coller les capes caoutchoutées pour les soldats. On travaillait à la chaîne, et, je ne sais pas pourquoi, mais dès le départ, j'avais été nommée chef d'équipe. On avait un objectif journalier de 500 pièces, et chacun faisait son opération. Il fallait très vite avancer, pour qu'il n'y ait aucun temps perdu. Mon poste était au tout début de la chaîne. Je devais très vite retirer deux pans de toile de la machine sur laquelle ils pendaient, les superposer sur une table spéciale en les décalant d'environ cinq centimètres l'un par rapport à l'autre, les enduire avec mon pinceau à colle et rabattre le tissu, puis l'essuyer avec un chiffon sec et rapidement passer à l'ouvrage suivant. Mon opération portait un nom spécifique dérivé du mot " bosse " comme la bosse d'un bossu. Certains collaient les liens, d'autres formaient la capuche, apportaient et emmenaient le tissu. Au début on n'arrivait pas à remplir l'objectif journalier, mais ensuite on a tellement bien appris les mouvements, que notre équipe a commencé à faire jusqu'à 700 pièces par jour. En tant que chef d'équipe, si je voyais que quelqu'un n'arrivait pas à suivre, je l'affectais à une autre opération etc.... Nous avons travaillé ainsi pendant deux mois ou plus. J'ai gagné 600 roubles, ce qui était pour moi une grosse somme. J'ai déjà parlé de la façon dont j'ai dépensé cet argent, lorsque je parlais de ma tante Nina.

Lorsque nous sommes arrivés à l'institut, on préparait l'évacuation. Il allait de soi que je ne parlais pas avec l'institut, et c'est comme ça que j'ai trouvé un travail dans le même quartier de la ville, et notamment dans l'entrepôt réfrigéré № 9, où il fallait trier les mandarines. Au premier abord ce travail m'avait paru très attractif. En triant les mandarines, on pouvait en manger autant qu'on voulait, toutefois j'ai vite déchanté. À l'arrivée des froids, et cette année là l'hiver était particulièrement rigoureux, nous avions terriblement froid. La température dans le local se maintenait autour de moins deux - moins trois degrés, et toute la journée on devait se tenir debout sur le sol en béton, les mains au contact permanent des mandarines froides, et bien qu'on ne quittait pas nos manteaux, nous étions gelés, et on a fini par ne plus en vouloir, de ces mandarines si froides. Ce dont on rêvait, c'était plutôt de manger un bout de pain et de boire du thé chaud. Nous portions les caisses de mandarines nous-mêmes et on devait les hisser tout seul sur son poste de travail, chaque caisse pesant 25 kg. L'atelier où nous travaillions était situé au troisième étage. Parfois il y avait des coupures d'électricité, alors le monte charge ne marchait plus, et nous devions monter les caisses nous-mêmes en installant une chaîne humaine dans l'escalier et en se transmettant les caisses. Sinon normalement, lorsqu'il y avait de l'électricité, les caisses passaient par le monte charge, et il ne nous restait plus qu'à aller les chercher et à les porter à l'atelier. À midi, on mangeait à la cantine. On avait droit à une assiette de soupe au chou bien noire et aux fanes de betterave, quant au pain, il fallait en apporter, mais d'habitude à l'heure du déjeuner ce pain avait déjà été depuis longtemps mangé " sur le pouce " dans l'atelier. Mais malgré tout, on la mettait à profit, cette pause déjeuner. Elle était toujours très animée et se transformait en un marché où

## U N E H I S T O I R E

on s'échangeait des marchandises. A part le stock de mandarines il y avait dans notre bâtiment des stocks de beurre et de fromage. Un morceau de beurre se troquait contre cinq mandarines. Et un morceau de fromage contre dix mandarines. En effet on ne peut pas manger du beurre sans rien, donc tout le monde convoitait le fromage. À vrai dire, il était couvert de moisissure. Le travail dans le stock de fromage consistait justement à gratter les têtes de fromage pour enlever cette moisissure. Mais on les grattait largement, en enlevant un peu de bon fromage avec. Il est évident que tout cela se faisait sous le manteau, en mouvements rapides, bien qu'à l'intérieur personne ne nous contrôlait ; mais lorsqu'on passait au poste de sortie de l'entrepôt, on nous contrôlait en nous tâtant, on regardait dans les mouffles, dans les manches. Je ne me rappelle plus si c'était cette année là ou plus tard que Staline a publié le décret prévoyant de mettre en prison presque pour un seul épi de blé ramassé dans les champs... Quoi qu'il en soit, je ne pouvais pas résister d'apporter à la maison quelques mandarines pour papa et pour mes sœurs, bien que cela soit très risqué. Alors j'ai décidé de confectionner un pantalon bien bouffant et bien chaud avec la flanelle que Moussia avait réussi à se procurer. Ce genre de pantalon était très en vogue pendant la guerre. Je l'ai teint en bleu. L'avantage était que le bas était resserré par un ruban en caoutchouc : ça tenait chaud et ça s'est avéré bien pratique pour sortir six bonnes mandarines par jour. Parfois, certains se faisaient prendre et on s'occupait d'eux ; je ne sais pas ce qu'il advenait d'eux, mais on ne les voyait plus jamais au travail. Quant à moi, je traversais le poste de contrôle à la sortie d'un pas assuré, sans peur, je prenais soin de choisir des mandarines qui étaient petites, et comme je l'ai déjà dit, tout se passait bien pour moi.

Notre travail dans cet atelier consistait à trier les mandarines en quatre catégories, les mettre dans les caisses correspondantes et refermer les caisses. Ainsi, nous mettions les plus belles mandarines dans la première caisse en prenant de grandes précautions, celles qui étaient un peu plus petites, dans la deuxième caisse, et dans la troisième, celles qui avaient de petits défauts ; la quatrième caisse était pour celles qui n'allaient pas du tout, on disait que c'était pour la marmelade, tandis que pour la première caisse on prétendait qu'elle était destinée " au gouvernement ". Il fallait remplir la caisse, la faire peser et la ranger dans sa pile. A longueur de journée j'étais obligée de soulever ces caisses très lourdes, mais à l'époque j'étais jeune et forte, dure à la tâche, seulement j'avais très mal aux bras et aux mains.

On rentrait à la maison à pied, les tramways passaient rarement. Et le soir, obéissant à une vague de patriotisme, j'allais en plus travailler gratuitement comme aide soignante avec une amie à l'hôpital Novo-Basmannaia. Parfois on avait de la chance et on profitait d'une assiette de céréales. On transportait les blessés, faisait des pansements. Là-bas il y avait aussi des cours de formation pour infirmières d'une durée de trois mois. J'ai fait cette formation et j'étais désormais de service à l'hôpital trois fois par semaine. De toute façon, à la maison il faisait froid et on n'avait rien à manger, tandis que là-bas il y avait le chauffage. C'est là-bas que j'ai commencé à donner mon sang. Malheureusement, on nous amenait au centre de transfusion à l'hôpital de Sklifossovsky seulement une fois par mois, mais alors là-bas avant de donner son sang on avait droit à un bon thé chaud et sucré, à volonté, et après on nous servait un bon déjeuner, avec une assiette de pain sur la table, chacun pouvait avoir jusqu'à trois morceaux. C'était le bon temps! Et en sortant de là-bas je n'avais déjà plus aucun vertige. Et en plus, je recevais quatre tickets avec le droit d'acheter dans un magasin spécial (c'était l'épicerie № 1, à côté de GPOU) et sur chaque ticket on lisait : 500 g de viande, 500 g de beurre, 500 g de sucre et une petite plaquette de chocolat, dans les 100 grammes. Tout cela au prix d'avant-guerre, c'est-à-dire, très bon marché. Certes, il fallait mentir à papa, je lui disais que c'était en contrepartie de mon engagement bénévole à l'hôpital. Lorsque j'ai

commencé à avoir de vrais problèmes aux mains, qui étaient gonflées à cause du froid, papa a eu peur que cela dégénère en rhumatisme et il m'a interdit de retourner dans l'entrepôt. Il s'est arrangé pour qu'on me prenne à l'usine "Stéol", où il travaillait au poste de contrôle, puisque tous ses anciens postes de travail avaient été fermés ou évacués, et que là-bas il avait en tant que gardien des tickets d'alimentation d'ouvrier. Et je me suis mise à travailler chez "Stéol" comme opératrice. Dans l'atelier il faisait très bon et le travail était facile. On avait juste à mettre dans la cuve une certaine substance, ajouter des additifs précis, et ensuite surveiller et remuer de temps en temps. Mais ici j'avais du mal pour une autre raison, surtout la nuit, j'avais terriblement envie de dormir. La plupart du temps je restais assise, la chaleur me ramollissait, et il n'y avait pas grand chose à faire, sauf jeter un coup d'œil et remuer de temps en temps dans la cuve. On travaillait à trois postes. Équipe de jour, de soir et de nuit. Il y avait au total trois personnes dans l'atelier et elles changeaient très souvent. D'une manière générale, ce travail sans mouvement n'était pas dans ma nature. En été je suis entrée comme comptable à l'office central de l'Union des fabriques du prêt à porter, qui se trouvait à Novotcherkasskoïe, pas loin de la pharmacie des Ferein. J'ai très vite appris à me servir de la machine à calculer mécanique et je savais faire toutes les quatre opérations arithmétiques. Mais il fallait faire très attention pour éviter les erreurs. Les directeurs des fabriques de la région arrivaient chez nous avec leurs camions pour chercher les tissus pour confectionner les uniformes, le linge de corps, les manteaux, les chapkas etc. pour l'armée. Mon travail consistait à leur demander leurs autorisations et à établir une facture où figuraient le type de tissus, la quantité et le prix au mètre, et enfin le montant total. Une fois réglée la facture que j'établissais, ils pouvaient retirer la marchandise dans l'entrepôt et l'emmener avec eux à Toula, Rouza, Dmitrov et autres villes de la région de Moscou. Une fois, je me suis trompée. Les tissus étaient en fait de qualité différente. Par exemple, celles qui étaient de couleur kaki. Et chaque qualité (première, deuxième, troisième) avait un prix différent, ce qui fait que le total de la facture était différent lui aussi. Heureusement que je m'en suis rendue compte très vite. Dès que j'ai commencé à établir la facture pour le client suivant, j'ai vu mon erreur sur la précédente, j'ai couru dans le bureau de mon chef et lui ai avoué ma faute au bord des larmes. C'était un monsieur âgé très gentil, qui m'adorait. Il m'a rassuré et a réussi à rattraper le coup en téléphonant à l'entrepôt.

C'est donc là que j'ai travaillé jusqu'en novembre 1942, et ensuite je suis partie dans l'armée.

### ***La situation de mes sœurs pendant la guerre***

Maintenant je vous parlerai de mes sœurs. A partir de 1939 leur situation a commencé à s'améliorer un peu. Moussia a terminé ses études cette année là, toutes les deux ont pu s'acheter quelques vêtements, et il faut dire que dans ces années là il était très difficile de trouver des choses à acheter. Par exemple, je me rappelle comment Moussia et Véra se sont relayées pendant plusieurs nuits dans une file d'attente pour s'acheter des escarpins. En 1940, Véra a eu son diplôme d'institutrice, et est allée épouser Dimitry Agueenko, mais un mois après leur mariage on l'a mis en prison pour avoir repoussé un policier. Voici les faits. Après le travail Dimitry est allé au magasin, pour acheter avec son premier salaire une gourmandise pour Véra, une tablette de chocolat, mais la vendeuse lui a dit que son comptoir était déjà fermé et qu'elle ne lui donnerait rien. Lui a commencé à insister, à argumenter d'avoir déjà réglé le montant à la caisse. Sur quoi on lui a proposé de rendre son ticket de caisse et de récupérer son argent. Mais lui continuait d'insister et de réclamer. Un policier l'a saisi par derrière et voulait le sortir du magasin, et là Dimitry s'est égaré et a repoussé le policier. On l'a condamné à 18 mois de prison. Après être rentré chez lui après la détention, il s'est de

## U N E H I S T O I R E

nouveau retrouvé en prison. Cette fois-ci un jeune homme s'est mis à harceler Véra, ce que Dimitry n'a naturellement pas supporté, ils se sont battus et là encore un policier est arrivé, et de nouveau Dimitry l'a frappé. Cette fois-ci Dimitry a écopé de cinq ans pour l'attaque contre le représentant du pouvoir, et on l'a envoyé à la prison de la ville de Rybinsk. Pendant toutes ces dures années de guerre, Véra vivait avec Moussia dans l'espoir du retour de son mari. Elle travaillait à l'école, d'abord dans les petites classes, et ensuite en cinquième, où elle enseignait la géographie. Il va de soi que n'étant pas une "ouvrière", elle avait des tickets de rationnement et un salaire très "maigre". Véra adorait Dimitry, c'était une épouse dévouée. Ils sont sortis ensemble près de sept ans avant de se marier, bien que dès le départ papa fût contre ce mariage, parce que Dimitry buvait déjà un peu à l'époque de leurs fiançailles. Il a été libéré avant terme, mais n'avait pas la permission de résider à Moscou, il vivait donc en exil à Rybinsk. Après la guerre, Véra alla le voir, tomba enceinte, et décéda le 12 février 1946, avant la naissance de leur enfant. Elle avait un gros problème cardiaque, elle souffrait d'une forte insuffisance respiratoire. Déjà à l'hôpital, à 6 mois de grossesse, elle ne donna pas son accord pour avorter. Dans un état grave, elle accepta qu'on provoque un accouchement à sept mois de grossesse, mais elle est morte une semaine avant ce délai. Elle espérait de tout cœur une issue favorable, s'y préparait elle-même et demandait à Moussia de préparer, dans la mesure du possible, toutes les conditions à la maison pour accueillir un bébé prématuré. Elle adorait les enfants et prenait consciemment le risque. Pour ses obsèques, sont venus les professeurs, le directeur de l'école et quelques élèves de ses classes, qui se sont alignés chez nous dans la cour et sont passés à la queue leu leu chez nous dans la pièce devant son cercueil. A l'époque je vivais à Riga, et le temps d'obtenir la permission, je suis arrivée trop tard pour ses obsèques. Son corps avait été incinéré et son urne funéraire déposée dans le cercueil de Milia, la maman de Lucia. Ce qui fait qu'elle est enterrée elle aussi au cimetière Vagankovskoe.

### ***Sa mobilisation***

Ainsi donc, le 1er novembre 1942 j'ai reçu la convocation de mobilisation du bureau de recrutement, où était indiqué, l'adresse où je devais me rendre et ce que je devais avoir sur moi. Le bureau de recrutement était à côté du Jardin de Bauman. Auparavant j'avais déposé une demande pour être envoyée au front à titre volontaire, en espérant devenir infirmière ou aide-soignante. A ce moment là la situation au front devenait de plus en plus périlleuse. Les nazis avançaient rapidement, ils faisaient reculer nos troupes. Ville après ville tombaient entre leurs mains. En réaction à ce désastre, la population, et plus particulièrement les jeunes, se sont trouvés saisis d'une vague de patriotisme telle qu'on aurait aujourd'hui du mal à l'imaginer. Très souvent des militaires arrivant à Moscou nous racontaient les difficultés à la guerre, d'autres militaires sortaient des hôpitaux et retournaient au front, mes camarades de classe terminaient leur formation militaire et s'empressaient de partir pour le front. Beaucoup de jeunes filles étaient aussi parties au front. Mon amie Mara était dans l'aviation. Dans les haut-parleurs on entendait les chants militaires, les appels, les marches, tandis que la vie quotidienne devenait de plus en plus dure. On réduisait la ration, et avec nos tickets de rationnement on arrivait à acheter de moins en moins de choses, on remplaçait les produits de base par n'importe quoi.

Papa a pris mon départ à l'armée de manière très courageuse, je me rappelle, comment il m'accompagnait, mais il a seulement pu aller jusqu'à la ruelle Aptekarskii et là il m'a dit : "Adieux trop longs —larmes trop nombreuses". Il m'a mis dans le tramway à l'arrêt près de la ruelle Aptekarskii et il m'a dit : "N'oublie pas ce précepte : soigne tes vêtements lorsqu'ils sont neufs, et ton honneur dès ton plus jeune âge", et une fois rentré chez lui il a accroché

mon manteau au portemanteau et c'est là que le manteau est resté jusqu'à sa mort. Comme si j'étais toujours à la maison et que j'étais juste dans le couloir. En regardant mon manteau, il se rappelait de moi.

On a attendu très longtemps avant d'avoir notre première permission, mais on pouvait écrire des lettres, ce dont j'usais et abusais. Bien sûr, je parlais seulement de mes succès, et pas de mes difficultés.

A peine arrivées à l'armée, on nous a mis dans une rangée et séparées en deux groupes. En fait c'était selon la taille : les grandes dans le premier groupe, les petites dans le second. Étant de taille moyenne, j'ai été envoyée faire une formation de conducteur automobile, et celles qui étaient plus petites, une formation d'agent de transmission. Nous étions réparties en sections, moi, j'étais en troisième section, toujours d'après ma taille. Notre dortoir était dans une école, les lits étaient superposés. La jeune fille sur le lit au-dessus du mien m'a paru très sympathique, mais le matin, à mon réveil j'ai entendu sortir de sa bouche des jurons terribles. J'ai été très choquée. Au début j'ai eu beaucoup de mal à m'habituer à leur façon de s'exprimer. Les filles étaient toutes différentes, dans ma section elles ne brillaient pas par leur éducation, tandis que dans la première section elles venaient presque toutes des écoles supérieures. Et dire que c'est uniquement de par ma taille que je me suis retrouvée dans cette section ... Dans mes lettres je ne voulais pas trop alarmer papa, d'autant plus que chez nous dans la famille on n'avait pas l'habitude de se plaindre, et de plus toutes nos lettres étaient contrôlées, et certaines ne passaient pas la censure. Je me rappelle avoir vu mon amie, Tamara Tsvetkova pleurer : elle avait été convoquée et réprimandée pour des détails qu'elle citait dans ses lettres. Pour moi la correspondance servait d'échappatoire, personne de la chambrée ne recevait autant de lettres que moi, j'écrivais à la maison, à mes amis qui étaient sur le front, et ils étaient si nombreux ... Parfois il m'arrivait de recevoir des avis "*tombé au champ d'honneur*" et on me renvoyait mes photos. Je distribuais certaines adresses aux autres jeunes filles, et elles poursuivaient la correspondance. C'étaient des lettres sans enveloppe ni timbre, pliées en triangle, quant au papier on en avait, puisque pour notre formation on en avait besoin pour faire des notes, des dessins, des plans et des schémas de mécanique automobile.

### **A l'automne 1942**

Sans respecter l'ordre chronologique, je peux vous dire que malgré la sensation de faim qui se renforçait, l'été et l'automne de l'année 42, m'ont laissé de très bons souvenirs. Premièrement, il faisait chaud et il était plus facile de supporter la faim et l'absence d'électricité et d'eau. On pouvait dormir sans ses vêtements. L'eau dans la maison était coupée pendant toute la durée de la guerre. On allait chercher de l'eau dans la pompe qui se trouvait en face de chez nous, dans une cour. Les WC fonctionnaient mais comme il n'y avait pas d'eau dans la chasse, on devait mettre de l'eau dans la cuvette avec un seau, de sorte que dans la pièce il y avait un seau, où on versait des eaux de plonge à cet effet. On a essayé de mettre le seau dans le couloir, mais on se l'est fait voler. De plus en été, il était bien plus facile d'éteindre les bombes incendiaires, qui tombaient sur le toit. En hiver les échelles d'incendie, par où on passait pour monter sur le toit, étaient très glissantes, et le toit aussi. J'étais dans l'équipe qui éteignait les bombes sur la maison en bois en face de notre maison. Le plus souvent, les bombardiers arrivaient la nuit. Les vieillards et les enfants descendaient dans l'abri antiaérien (bien que papa ne se soit jamais réfugié dans l'abri), tandis que les jeunes, essentiellement les jeunes filles et les garçons trop jeunes pour aller dans l'armée, étaient rattachés de façon très rigoureuse chacun à une section de toit à surveiller. En entendant le

signal d'alarme on sautait sur nos pieds, on s'habillait et on courait vers nos postes. Depuis le toit, tous les incendies étaient bien visibles. Un jour il y avait un grand incendie à l'usine d'alcool. Mais l'explosion particulièrement forte s'était produite à l'usine à gaz. L'usine à gaz se trouvait non loin de notre maison. Si on allait le long du quai de la Yaouza vers la gare de Kursk, sur sa droite on voyait d'immenses citernes. Avant la guerre nous savions seulement, que cette usine s'appelait l'usine à gaz et on n'y attachait aucune importance, mais pendant la guerre cette usine nous a attiré beaucoup d'ennuis. Beaucoup de maisons, qui étaient à côté ont brûlé à cause des explosions et des incendies dans cette usine. Seule l'église de l'Ascension est restée intacte, je ne sais pas trop comment. Même chez nous dans la chambre deux carreaux étaient brisés. Ce qui m'étonne, c'est que je ne me rappelle pas d'incendies ou de bombes touchant l'usine de TsAGuI.

### *Le marché noir*

Quant à la datcha, il n'était même pas question d'y aller, on avait bien d'autres soucis. Je continuais mes permanences à l'hôpital jusqu'à mon départ à l'armée, et avec Moussia et Véra nous allions en automne dans les coins reculés autour de Moscou pour y échanger nos affaires contre des pommes de terre, carottes, navets et choux. En un mot, contre les légumes récoltés en cette saison. On y allait à trois, et parfois en groupe. On se renseignait d'abord, pour savoir de quoi la population locale avait besoin. On y allait plutôt en groupe, parce que dans les voitures et les gares des voyous s'attaquaient souvent à des gens comme nous pour les dépouiller. Nous échangeons de la vaisselle, des cuillères en argent, des affaires de la grande malle de Papa. Ainsi sont partis : le manteau de maman en astrakan, qui était destiné à Moussia après la fin de ses études, la superbe couverture très chaude, qui faisait parti de mon trousseau à moi, toute neuve, elle venait de Chine, c'était un duvet, recouvert de soie et très beau, pour lequel on a pu récupérer seulement deux kilos de pommes de terre. Tandis que les jumelles de théâtre ont produit un grand effet, toute la famille de paysans s'est relayée pour regarder dedans et nous les ont échangées contre trois têtes de chou. Ou encore ce merveilleux service japonais, dont nous gardons encore quelques petites assiettes, le reste étant parti contre quelques navets et carottes. Pourtant nous n'étions pas très bien reçues. On sillonnait la campagne, village après village, et on proposait notre marchandise, en frappant à la fenêtre ou à la porte. Les habitants nous accueillaient en bougonnant : "Alors, qu'as-tu à vendre, montre". Ils nous indiquaient la quantité de légumes dont ils disposaient, mais parfois aussi nous claquaient la fenêtre ou la porte au nez sans rien dire. C'était Véra qui savait le mieux leur parler, tandis que Moussia et moi étions là pour porter les valises et pour montrer les marchandises. Véra avait interdiction de porter quoi que ce soit à cause de son souffle au cœur. Après avoir écouté notre récit du succès des jumelles, papa a plaisanté en émettant plusieurs hypothèses sur l'usage que les nouveaux propriétaires allaient en faire, pour nous faire rire.

Les marchandises les plus prisées étaient les vêtements et les peignes à poux, mais par-dessus tout, les caoutchoucs. Moussia et Véra ont dû se séparer de leurs escarpins pour les troquer contre des vivres, mais s'ils avaient été en caoutchouc, on leur aurait donné beaucoup plus en échange. Maintenant, il faut que je vous explique pourquoi les caoutchoucs étaient si prisés. Puisqu'il n'y avait rien dans les magasins, et puisque c'était les chaussures qui s'usaient le plus vite, tout le monde cherchait à avoir des caoutchoucs. A cette époque-là les gens confectionnaient eux-mêmes des espèces de chaussons en drap de laine ou en fourrure, qui ressemblaient à des bottes de feutre. Moi aussi, je le faisais sur ma machine à coudre, je prenais un morceau de drap de laine avec en dessous une vieille doublure et une triplure chaude en ouate, l'ensemble matelassé par des coutures verticales, avec une semelle rapportée

cousue sur le pourtour ou simplement au milieu. Ces chaussons montaient haut, comme des bottes de feutre, et par-dessus on enfilait les caoutchoucs. Telles étaient nos chaussures dès l'automne et jusqu'à l'été. En été on tricotait des chaussons au crochet, certaines avaient des sandales, et plus tard on commençait à voir de jolies ballerines en toile sur une semelle en caoutchouc, on les appelait " les torgsines ".<sup>4</sup> On disait que ça venait des USA, comme aide humanitaire. J'ignore à qui cette aide était destinée, quant à ma famille, personne n'a jamais rien reçu.

### ***Les distractions***

Malgré tout j'arrivais à trouver du temps pour m'amuser un peu. On se voyait avec les jeunes garçons de passage à Moscou, qui devaient repartir pour le front après s'être fait soigner dans les hôpitaux militaires après une blessure, ou après leurs courtes études dans les écoles militaires. Parmi ceux-ci se trouvaient mes camarades de classe, et tout simplement de nouvelles connaissances. Avec mon amie Macha Koulikova on allait danser au bal du Jardin Bauman. Parfois même j'y gagnais des prix. Je me rappelle, une fois en dansant pour un prix j'ai perdu le talon de ma chaussure, mais je n'ai pas voulu jeter l'éponge et continuai à danser comme si de rien n'était, et là aussi on m'a discerné un prix. Je ne sais pas trop, si c'était pour la persévérance ou pour la danse en elle-même. Je ne me rappelle plus quels étaient ces prix que je gagnais, l'essentiel pour moi était le plaisir que cela me procurait, et Macha était toujours fière de moi. Elle n'était jamais jalouse. Après le bal, les garçons nous accompagnaient jusque chez nous, et nous racontaient beaucoup de choses. Ils étaient presque tous très modestes, même timides. Il y en avait qui n'étaient encore jamais sortis avec une fille et étaient ravis de faire notre connaissance, nous demandaient de leur envoyer des lettres au front et étaient comblés si on leur offrait nos photos. Ces rencontres étaient éphémères, trois à cinq jours tout au plus et ils partaient pour le front. Avec certains de ces garçons nous étions par la suite en correspondance et il nous arrivait de recevoir leurs avis de mort au champ d'honneur. Les cinémas étaient pour la plupart fermés au public car des hôpitaux militaires ou des stocks de matériels y étaient installés, mais le cinéma "Colisée" sur les étangs Tchistyé Proudy, restait ouvert, et nos cavaliers nous y invitaient et même nous offraient des glaces, tandis qu'avant le film dans le vestibule se produisaient des chanteurs comme Kozine, Outessov et d'autres célébrités. Il me semble que les bibliothèques étaient fermées, elles aussi, à cette époque-là je n'ai pas dû lire beaucoup...

### ***Mon service à l'armée***

Et maintenant je vais reprendre le sujet de mon service dans l'armée. Donc, notre compagnie de conducteurs et mécaniciens automobile composée de 150 jeunes filles était divisée en cinq sections et installée au premier étage d'un bâtiment à trois niveaux en brique, sur le terrain appartenant au dépôt de Moscou. Au rez-de-chaussée se trouvait le local auxiliaire avec la lingerie, les stocks d'uniformes et de provisions, la cuisine et la cantine, et l'infirmerie avec une salle à deux lits. J'ignore ce qu'il y avait à l'étage au-dessus, étant donné qu'on avait l'interdiction formelle d'y accéder. Je pense, que les militaires avant leur départ pour le front, avaient le droit d'y séjourner car parfois la nuit, en sortant pour aller aux toilettes, il m'arrivait de tomber sur un couple visiblement en rendez-vous. J'ignore d'où ils venaient. L'accès à notre étage était également interdit, sauf pour le commandant de la compagnie, le caporal, nos professeurs et pour la femme médecin. Chaque section comptait

---

<sup>4</sup> Ce mot vient de l'abréviation TorgSIn, Torgovlia s Insotrantsami – le nom des magasins où l'on vendait des marchandises d'importation (*Note de trad.*)

trente jeunes filles, dont l'une était désignée chef de section. Ce bâtiment abritait jadis une école, avec un long couloir qui donnait accès aux cinq salles de classes, appelées dans le langage des marins "postes d'équipage", le bureau de notre commandant avec une petite pièce à l'entrée pour le caporal, deux WC, un à chaque extrémité du couloir, comme d'ordinaire dans les écoles. Le couloir était grand et large, la compagnie n'avait aucun mal à se mettre en rang au grand complet plusieurs fois par jour. D'abord le matin, avant le petit déjeuner, ensuite après le petit déjeuner avant d'aller à l'école suivre nos cours, avant le déjeuner, ensuite un nouvel appel pour aller reprendre nos cours, ensuite de nouveau pour le souper, puis l'ultime appel du coucher après la promenade du soir. Chaque fois c'était l'appel et le rapport du commandant de la section sur les absents ou les malades. Parfois il y avait un appel même la nuit, à titre d'exercice, bien sûr. On nous faisait lever en faisant retentir l'alarme, on faisait un appel et ensuite nous avions le droit de nous recoucher. Les portes aux deux extrémités du couloir étaient gardées en permanence par des pensionnaires en faction qui avaient pour consigne de ne laisser passer personne qui ne figurait pas sur la petite liste ci-dessus. Toujours et partout on se déplaçait en formation que ce soit pour aller à la cantine, à nos cours, au travail, aux bains publics ou au cinéma etc. le terrain de l'Équipage de marine de Moscou était grand et toujours très propre. C'était un terrain ouvert, avec en été des pelouses vertes, mais aucun arbre en vue. Tout le terrain était entouré par une haute enceinte avec un poste de garde, où des officiers se relayaient. Le principal immeuble de l'Équipage de marine de Moscou se trouvait non loin de notre bâtiment. C'était un beau et grand bâtiment pour cette époque, là-bas logeaient les officiers, leur chef, il y avait une cantine et une grande salle au rez-de-chaussée. Je n'y suis allé que deux ou trois fois. Étant donné qu'une salle de classe ordinaire n'est pas très grande, on avait des lits superposés deux par deux, ensuite un étroit passage, où on avait un petit meuble de rangement pour quatre, et de nouveau quatre lits, deux en haut et deux en bas, longeant les deux murs, avec au milieu un passage. Au mur, là où à l'école se trouve d'ordinaire le tableau, on accrochait nos manteaux et nos chapkas. Dans les dortoirs régnait une propreté idéale. C'était nous-même qui étions chargées du nettoyage, à tour de rôle. Et comme on ne changeait pas de chaussures à l'intérieur, on devait laver le sol trois à quatre fois par jour. On avait le droit d'y aller uniquement pour dormir ou pendant notre quartier libre à des heures précises. Il était interdit d'aller dans les autres dortoirs. L'ordre du jour était précis et strict. Réveil à 6 heures du matin, ensuite l'appel du matin, le petit déjeuner, de nouveau l'appel pour aller suivre les cours de théorie : on devait aller dans un autre bâtiment, qui se trouvait à peu près à trois kilomètres de l'Équipage de marine. On y allait en formation, le chant était obligatoire, des chansons du genre "... *maman, ne pleure pas, embrasse ton fils avant le départ ...* " ou "*Les komsomols partaient à la guerre civile*" etc. Le bâtiment de l'école, où on nous donnait des cours, était un vieux baraquement. Il y avait là-bas quelques poêles de chauffage, qu'il fallait sans cesse alimenter en charbon. Pour cela on établissait un planning de corvée de chauffage, par section et nominatif, deux personnes étaient de nuit et deux autres, de jour. Et ceux qui étaient de nuit étaient quand même obligés d'assister aux cours comme tous les autres. Nous suivions les cours sous la surveillance de l'officier rattaché à notre section. Les cours commençaient à 8h du matin et finissaient à 14h. A 14h on se mettait en formation et on allait à la cantine pour revenir tout de suite après le déjeuner. Quatre sections continuaient les cours de théorie avec un professeur, tandis que la cinquième section faisait des travaux pratiques de conduite automobile, parce qu'il n'y avait pas assez de véhicules pour tout le monde. Nous avions cours entre 16 et 19 heures et ensuite on devait aller, toujours en formation, à la cantine pour dîner à 20 heures. Après le dîner nous avions quartier libre, environ une heure et demie, plus exactement jusqu'à 22 heures. Ensuite de nouveau l'appel pour la promenade du soir. Oh! Que c'était dur de quitter l'intérieur chauffé et de sortir de nouveau dans le froid. A 23 heures

c'était l'heure de se coucher sur le signal de fin, et le caporal se mettait à parcourir les dortoirs pour s'assurer que chacune était dans son lit et seule. Une semaine après notre arrivée dans l'Équipage nous avons reçu l'uniforme : la capote fine noire de marin, une chapka et un béret, une vareuse, une jupe, le col de marin, le maillot rayé de marin, un panty, des bas noirs et des souliers d'homme à lacets. Aucun autre vêtement n'était autorisé, même pas un soutien-gorge ou un porte-jarretelles pour tenir les bas. Au tout début nous étions terriblement gênées, surtout pour faire tenir les bas qui descendaient... Puis nous avons reçu l'autorisation de sortie pour aller chez nous et confectionner des élastiques ronds et aussi faire des réserves de serviettes hygiéniques improvisées. Ces serviettes, on les gardait en permanence sur nous, sous le maillot rayé, étant donné qu'il était également interdit d'avoir dans son meuble de chevet autre chose que le peigne, la serviette de toilette, du papier à écrire et un crayon.

Le premier week-end en uniforme, on nous a emmenées en formation dans le bâtiment principal de l'Équipage que nous avons découvert à cette occasion. C'est là que nous avons prêté serment et ensuite entonné le chant avec les officiers de l'Équipage. Tout cela était très solennel. Lorsque la partie solennelle s'est achevée, on nous a conduites dans la salle de projection, où nous avons regardé un film militaire. Une autre fois j'ai été dans l'Équipage, lorsque notre groupe de "marins rouges" y fut conduit pour adhérer aux Jeunesses Communistes (Komsomol), et curieusement personne ne nous a demandé notre avis, c'était quelque chose qui allait de soi. Nous avons reçu à cette occasion nos cartes de Komsomol, qu'on devait toujours garder sur nous, dans la poche intérieure de la vareuse.

La nourriture était très abondante, on nous gavait. Tout de suite j'ai commencé à prendre du poids. Il est vrai que c'était plutôt rustique, mais à volonté, y compris du pain. Le matin, au petit déjeuner, un grand bol de bouillie, de blé ou de pois cassés, du thé avec deux morceaux de sucre et deux morceaux de pain de seigle, entre lesquels on mettait un morceau de beurre de 15 g. Au déjeuner, une grande assiette creuse de soupe aux choux ou de borchtch, c'était plutôt bon. On avait droit aussi à une assiette de céréales agrémentées de menus morceaux de viande. Au dîner on avait des pommes de terre et un hareng entier non écaillé, et ce hareng, je ne le touchais jamais. Je n'arrivais pas à me décider par quel côté le prendre. Il faut dire qu'on le distribuait de manière très peu ragoûtante. Dans la cantine il y avait de longues tables étroites en bois, sans aucune nappe ni même toile cirée, et chaque tablée comportait 15 personnes. Toutes les tables étaient perpendiculaires au mur, où il y avait des fenêtres, pour libérer le passage et l'accès au comptoir-guichet de la cuisine. Il y avait donc 15 personnes à chaque table, la 15<sup>ème</sup> était assise le dos à l'allée générale, tandis que de chaque côté sept personnes se faisaient face. La 15<sup>ème</sup> personne changeait tous les jours, c'était elle qui assurait la distribution, qui devait apporter l'énorme marmite avec la soupe et la servir à chacune de nous, puis même chose pour le plat. Et lorsqu'il y avait du hareng, on l'apportait dans une terrine et qu'envoyait à travers toute la table et qui glissait tout droit jusqu'à la dernière personne assise. Je ne sais pas pourquoi mais tout le monde avait envie de distribuer la nourriture. A un tel point qu'il était inutile d'établir un planning. Quant à moi, je cédaï toujours mon tour, je n'étais pas du tout attirée par ce rôle. Ainsi donc, je n'ai jamais été de service pour distribuer. Il restait toujours de la soupe et on pouvait même avoir "du rab", tandis que le plat principal était toujours servi en quantité exacte de cuillerées. Et même si je demandais de réduire ma portion, on me mettait ce qui m'était dû. Je repoussais mon assiette lorsque je n'avais plus faim, et il se trouvait toujours des candidats pour finir mon assiette et pour se partager mon hareng. Je n'avais tout simplement pas l'habitude de manger tant. En plus je trouvais que les filles se tenaient tellement mal à table, elles se jetaient sur la nourriture, leur façon de manger était peu élégante, bruyante. D'abord je l'attribuais au fait qu'elles avaient dû être affamées avant d'arriver dans l'armée, dans mon

indulgence je me rappelais ma réaction le premier jour dans la cantine. J'ai failli tomber dans les pommes en sentant les effluves qui m'ont paru délicieuses sur le coup, de voir toute cette nourriture abondante et chaude, mais ensuite je compris que leur façon de se conduire à table n'était autre que le signe d'un manque d'éducation. De leur part je n'entendais jamais de désapprobation vis-à-vis de ma différence, plutôt un certain étonnement.

Je ne peux pas dire, que les copines du dortoir m'aimaient bien, mais elles me respectaient, venaient me consulter souvent dans des situations complexes, m'enviaient ma vaste correspondance. Sur mon oreiller on déposait presque tous les jours le courrier, une lettre d'un soldat – simple triangle sans enveloppe. D'aucunes me considéraient comme snob, me traitaient de sainte nitouche. Comme je l'ai déjà dit, à chaque extrémité du couloir il y avait deux personnes qui montaient la garde, qui ne devaient laisser passer personne, mais parfois ils ne respectaient pas cet ordre, à la demande des militaires de l'étage supérieur. Je me rappelle, une fois dans la nuit je fus réveillée par l'homme de garde qui me dit : *"Viens, il y en a un qui te demande ..."*. *"Qui ça?"* — lui demandai-je. Il répond: *"Sais pas. Il t'a décrit, et il m'a demandé : appelles-moi cette fille-là de la troisième section"*. Il va de soi que ma réponse fût : *"Suis-je folle d'aller à un rendez-vous dans les WC ?"*. Eu fait, le couloir étant un peu éclairé, tandis que les WC n'étaient pas éclairés du tout par soucis d'économie et c'est pour cela que les amoureux s'y donnaient rendez-vous lorsque les hommes de garde étaient peu regardants, n'appliquaient pas les ordres et laissaient passer les jeunes. Ces choses-la ne devaient pas venir à la connaissance de nos chefs, je pense.

Pendant tout ce temps je me faisais beaucoup de soucis pour papa, sachant qu'il n'avait pas grand chose à manger. En plus, maintenant, il était privé de ma ration de donneur de sang. Tandis que moi, j'avais à manger à volonté et je pouvais très bien partager avec lui. Au début on n'autorisait pas les sorties, ensuite très rarement, parfois de manière tout à fait imprévisible. Les permissions étaient du seul ressort du commandant de la compagnie. Dans un de nos appels il annonçait quelques noms, nous faisions un pas en avant et il nous remettait un papier : c'était la permission. Je devais donc trouver comment, dans de telles conditions, avoir un stock de nourriture toujours disponible, que je pourrais ramener à la maison au cas où. Je pouvais facilement récupérer un peu de nourriture ne serait-ce que tous les jours, mais le problème était de la garder en attendant. Presque tous sortaient de la cantine avec un morceau ou deux morceaux de pain, du beurre... cela n'était pas interdit, et on pouvait les cacher dans la poche latérale de la jupe. Mais tout cela était mangé pendant la pause entre les cours. Je ne pouvais rien mettre dans ma table de nuit, au risque qu'on jette tout, et qu'on me colle une corvée de toilettes. Car notre caporal était une vraie brute sans cœur. En contrôlant nos affaires, par exemple, il arrachait d'un seul coup la couverture et les draps, retournait le matelas, vérifiait le contenu de la table de nuit, la poussait pour voir s'il y avait quelque chose derrière. Mais malgré tout, j'ai trouvé la ruse. Lors d'une de mes permissions à la maison j'ai coupé dans une vieille toile cirée une poche plate, à l'image des sachets plastiques d'aujourd'hui, avec deux anses latérales. On pouvait y mettre quelques morceaux de pain, avec du beurre au milieu et un morceau de sucre pilé. A la maison j'ai trouvé deux petits crochets, que j'ai fixés sur le fond extérieur de la table de nuit, et c'était sur ses deux crochets que mon sac était suspendu. Le gros problème était de trouver un moment où il n'y avait personne, pour réaliser cette installation et ensuite d'y glisser discrètement la nourriture. Et là il fallait ruser. Parfois je gardais le pain dans la poche toute la journée, et seulement la nuit, quand tout le monde dormait, je pouvais enfin le mettre dans ma cachette. C'était en effet une époque où l'on ne pouvait faire confiance à personne.

Le commandant de notre compagnie était un homme très agréable et cultivé. Grand, svelte et manchot, il avait la cinquantaine. Je ne sais pas pourquoi, mais il me faisait penser à papa. Il faut que je vous dise encore, que chaque section était divisée en trois équipes. Et moi, j'avais été élue chef d'équipe, élue et non pas désignée. Je pense que cela se faisait pour faciliter l'organisation de différents travaux. Ainsi le commandant parfois faisait venir le chef d'équipe, pour l'entretien et les commissions à faire. Et c'est comme ça que lors d'un de ces entretiens je lui ai raconté qu'à la maison j'avais laissé mon vieux père malade. C'est curieux, je me rappelle toujours les noms des professeurs qui enseignaient dans les sections, même celui du commandant de l'Équipage marine de Moscou, que je n'ai vu que deux fois, le colonel Levitskii, lequel, à propos, a fait ses études avec votre père (mon mari) à l'institut des transports aquatiques d'Odessa. Eh bien, je regrette de ne pas pouvoir me rappeler le nom du commandant de notre compagnie, qui était si gentil. J'ai remarqué qu'il s'était pris d'amitié pour moi et qu'il m'accordait plus souvent qu'à d'autres la permission, en le justifiant par mes excellents progrès dans les cours et ma discipline irréprochable. Toutefois, c'était une autre jeune fille - commandant de notre section, qui avait sa permission le plus souvent, et pour cause. Elle avait laissé chez elle un bébé dont sa mère s'occupait, tandis que son mari était tombé au front. Le commandant était très strict, mais sans pinaillage. Il fermait les yeux sur nos petites maladresses, n'y attribuant pas beaucoup d'importance. De toute évidence ni le front, ni la perte d'un bras ne l'ont endurci, au contraire, ils l'ont rendu plus humain. Ensuite j'ai décidé, que lorsque je n'avais pas la permission d'aller chez moi, je donnais mes réserves de nourriture à une femme, Mme Biriukova, qui avait un enfant. Il est vrai qu'à la fin elle m'a lâché, elle aussi, quand on a fait un contrôle inopiné de ses affaires.

À l'armée un autre problème nous accablait toutes : on ne tenait aucunement compte du fait que les femmes avaient des besoins spécifiques sur le plan de l'hygiène, et on se débrouillait comme on pouvait pour laver nos serviettes hygiéniques. On les lavait la nuit, sous le robinet, et ensuite on les séchait par la chaleur de nos corps, sous le drap, et dans la journée sous nos chemisiers. Autre chose : beaucoup de filles avaient des problèmes ne sachant pas faire le lit " tiré au cordeau ", sans un pli. Cela leur a valu des corvées. Je n'avais pas ce genre de tracasseries, étant donné que mon lit était toujours impeccable, et la table de nuit toujours en ordre. Toutefois la brutalité et la muflerie de notre caporal m'étaient simplement insupportables. Je me taisais, certes, mais, il devait à mon avis sentir la désapprobation dans mon regard. Il me détestait et profitait de la moindre occasion pour chicaner. En contrôlant mes affaires il disait chaque fois : "*Alors, qu'en est-il de notre intelligentsia ?*". Ni le travail physique, ni les études ne me posaient de problème. Je faisais descendre facilement même les gros rondins de bois quand on déchargeait les trains de marchandises, mais alors les gens qui m'entouraient, leur manque d'esprit, leur langage, tout me déprimait. Bien sûr, j'avais déjà entendu des gens s'injurier auparavant, certes, et des propos vulgaires des hommes, mais quand c'étaient des jeunes filles qui parlaient ainsi, je ne sais pas pourquoi, mais ça avait l'air dix fois pire. J'avais une amie dans la première section, qui était étudiante à GITIS (école de théâtre) en troisième année et s'appelait Tamara. Nous pouvions nous rencontrer seulement de temps à autre, échanger quelques mots debout dans le couloir. On ne pouvait pas entrer dans un dortoir auquel on n'appartenait pas, c'était interdit. Parfois dans le même couloir on pouvait parler quelques minutes avec nos professeurs, qui étaient des officiers. Malheureusement le lieutenant de notre section qui s'appelait Potemkine, était un ivrogne, il manquait souvent les cours, et n'avait aucune conversation, tandis que le lieutenant Abramov de la première section était un personnage très cultivé et agréable, bien que beaucoup plus âgé. Le Lieutenant Fomkine, qui était en charge de la deuxième section, avait trop de sympathie pour moi à mon goût, et puisqu'il ne me plaisait pas, je tâchais de me

## U N E H I S T O I R E

tenir à l'écart de lui. Il était de Moscou, était marié avec deux enfants et disait être prêt à tout quitter pour moi. Dans la cinquième section il y avait un ivrogne profond, c'était rare qu'on le voie, tandis que dans la quatrième section c'était le lieutenant Frenk qui enseignait. Je me rappelle comment, avant le tout premier jour des cours on nous a répartis en groupes pour le nettoyage des salles. Quelques filles se sont retrouvées dans son groupe à lui et devaient nettoyer les salles de classe. Lorsqu'elles en sont revenues, elles n'avaient qu'un seul mot à la bouche : *"Oh, qu'est-ce qu'il est beau, on dirait un Français ..."* et toutes voulaient se retrouver dans sa section à lui. Quant à moi, j'étais incrédule et j'ai dit : *"On parie que si je veux il s'éprendra de moi en moins de deux"*, elles riaient de moi et disaient, que ce beau mâle ne donnait à personne sa préférence. Je l'ai dit en plaisantant, et quand je l'ai vu, j'ai accordé aux filles que certes, il était beau, mais qu'il n'était nullement Français, mais plus prosaïquement juif; ensuite tout cela m'est sorti de la tête, on avait d'autres chats à fouetter, et surtout on n'avait presque pas l'occasion de se voir. Parfois seulement il venait donner un cours chez nous en remplacement de notre lieutenant - ivrogne. Moi, j'étais comme toujours assise à une table tout devant et, dès qu'il y avait quelque chose que je ne comprenais pas totalement, je posais des questions. Plus tard, il m'a dit que je le regardais si attentivement et que je répondais toujours si bien, que l'image de mes yeux intelligents le poursuivait chez lui, même après le travail. Plus tard, j'ai entendu dire qu'il était marié, qu'il avait un enfant, et qu'il faisait la cour (comme on disait) à Sofia Kokechkina, (c'était cette même jeune fille si jolie qui parlait de manière si vulgaire dans notre dortoir), qui le lui rendait bien. Mais à cette époque-là tout ceci m'était indifférent, je ne pensais qu'à terminer au plus tôt la formation et à partir pour le front. Dans mon dortoir, je ne me suis pas liée d'amitié avec d'autres filles, leurs conversations ne m'intéressaient pas et, comme je l'ai déjà dit, dans mon temps libre j'avais juste le temps de répondre à mon courrier, et j'ai dû me tenir quelque peu à l'écart.

Deux fois par mois, on avait droit aux bains publics. Là-bas on laissait tomber notre linge de corps plein de poux et on nous distribuait trois sous-vêtements propres : un maillot rayé de marin, un panty et des bas, et il fallait là aussi avant de les enfiler, s'assurer soigneusement qu'il n'y avait pas de poux. Les poux de corps étaient une vraie plaie pour nous tous. Parfois on les retirait de nos vêtements foncés, sur lesquels les poux étaient immédiatement visibles : blancs, plutôt incolores, avec une tache noire sur le dos. C'est là que j'ai appris pour la première fois, ce qui distinguait les poux de corps de ceux du cuir chevelu. Lors de mes passages à la maison, je repassais les vêtements avec un fer à repasser, mais l'effet ne durait pas. Un jour j'ai craqué et je l'ai dit à notre commandant, et il a réagi très vite. On nous a fait passer par un poste de décontamination et on a eu droit à un fer à repasser électrique pour toute la compagnie. Ce fer à repasser tombait souvent en panne, parce que tout le monde ne savait pas comment s'en servir, même moi, je n'en avais jamais vu de comme ça, et la file d'attente pour ce fer à repasser était constamment immense. Ainsi nous avons réussi à combattre ce fléau, toutefois cela a pris du temps.

Dimanche on nous amenait à pied dans l'impasse ferroviaire pour décharger le bois rond, pour cela il fallait grimper sur la voiture et faire descendre à deux les rondins par terre, d'où ils étaient chargés dans les bennes des camions. Je me rappelle comment le caporal nous criait : *"Voici un bon petit rondin pour celles qui ne veulent pas avoir d'enfants"*. Ils étaient, en effet, très lourds. Après ce travail j'ai commencé à avoir mes règles tous les quinze jours, au bout de quelques semaines je n'en pouvais plus et je me suis adressée à l'infirmerie. Le médecin m'a dit : *"Rien de grave, maintenant beaucoup de jeunes filles ont ça"*. Et il m'a donné un médicament.

### ***La rencontre avec le lieutenant Frenk***

Les jours où l'on nous amenait dans les bains publics, il fallait marcher longtemps en formation, puis attendre longuement notre tour dehors dans le froid, en revanche après on avait le droit d'aller à une projection de film dans la salle obscure de l'"Équipage". Et c'est là que le lieutenant Frenk m'a remarquée, se trouvant par hasard assis derrière moi au cinéma. Le règlement était que chaque section occupait une rangée, et que chaque commandant devait accompagner sa section. Soudain je sens quelqu'un toucher mes cheveux et je l'entends s'exclamer, ravi : *"Oh, mais c'est de l'or pur!"*. Je me tourne et je vois assis derrière moi le lieutenant Frenk. *"C'est vous ? — dit-il, — Je ne vous ai pas reconnue ... "*, il semblait quelque peu embarrassé. Le fait est que j'avais des cheveux longs, et je les cachais tantôt sous mon béret, tantôt sous ma chapka, ou je faisais des tresses, pour ne pas être gênée dans mes études ou dans mon travail, et ce jour-là après le bain je les avais laissés en liberté, pour qu'ils sèchent plus vite. Ce fût notre première conversation. Un autre jour lorsque j'étais de service dans le bâtiment de l'école, l'officier de garde se présente pour contrôle, ce qui n'était que très banal, et de nouveau c'était le lieutenant Frenk. Par la suite il m'a avoué qu'en effet ce n'était pas un hasard. Les listes et les horaires des permanences étaient affichés et dans notre école, et dans leurs quartiers. Nous étions de service à deux avec une autre fille. Il fallait ajouter du charbon dans les poêles des deux étages et veiller à ce que le feu ne s'éteigne pas. Le lieutenant Frenk n'est pas resté longtemps avec nous, il nous a aidées, on a parlé. Mais d'ordinaire ce genre de contrôle de routine se déroulait beaucoup plus vite. Après cette rencontre il a commencé à me remettre discrètement des lettres, des petits mots quelque part dans le couloir, dans l'escalier. Je n'y répondais pas, mais les lire me faisaient plaisir. Entre-temps un événement se produisit : on réintroduisit le port des épaulettes. Et les officiers devaient les coudre sur leurs tuniques. Tous les commandants ont commencé à demander aux filles de les aider. Ils venaient au dortoir, mais c'étaient uniquement nos professeurs, les moniteurs de conduite. Ce jour-là j'étais de nouveau préposée au chauffage dans le bâtiment de l'école, et il est venu là-bas pour me demander ce service, et non plus comme officier de garde pour me contrôler. Nous sommes restés longuement assis l'un près de l'autre, on a parlé. Il m'aidait à porter le charbon, je lui cousais les épaulettes sur sa tunique. Nous nous sommes retrouvés tout près l'un de l'autre, lorsqu'il a fallu faire l'essayage, et soudain il m'a embrassée avec beaucoup de culot, mais je ne l'ai pas repoussé, je ne lui ai pas non plus administré une gifle, et pourtant c'est bien ce que je faisais normalement dans ce genre de situation. Mon père me lisait toujours cette ligne : *"Ne donnes jamais de baiser sans amour"*. C'est ainsi qu'ont commencé nos brefs rendez-vous et notre échange de lettres clandestines. Ensuite nous avons commencé à nous mettre d'accord pour avoir nos sorties en même temps. On venait à la maison voir mon père. Mon père était impressionné par le fait que le lieutenant soit marin, portait une dague d'officier et par son allure militaire. Mon père était intarissable, il racontait que lui aussi était marin, parlait de la guerre russo-japonaise, il a même sorti sa tunique d'officier de marine du coffre. Ainsi on s'est retrouvé trois fois chez mon père, et le reste du temps on s'écrivait. Il m'a proposé de venir au cinéma à l'"Équipage", mais je trouvais que cela ne servirait pas à grand chose, comme c'était des sorties collectives on était obligé de rester avec sa section, loin l'un de l'autre, et on ne pouvait que se regarder. Alors j'acceptais mais rarement, de loin nous pouvions nous voir à l'école, et il fallait faire attention pour que personne ne se doute de notre relation. Aussi je préférais rester seule dans le dortoir les jours où la section allait au cinéma.

La nouvelle année 1943 et les fêtes de fin d'année s'approchaient. J'ai reçu de Frenk un petit mot disant qu'à Équipage on avait installé un grand sapin de Noël, qu'il y aurait un bal

dans la grande salle et qu'il fallait absolument que je vienne. En effet, à la veille de la fin d'année, au lieu de la promenade du soir toute notre compagnie a été amenée à l'Équipage.

### ***Le Nouvel An 1943***

D'abord, on nous a présenté des vœux de Nouvel An et souhaité la victoire, puis le bal a commencé autour du sapin. Les officiers avaient déjà pris un verre, tous étaient singulièrement détendus. En fait, ils s'étaient déjà réunis au carré des officiers pour fêter la Nouvelle Année entre eux. Votre (futur) papa m'a fait danser toute la soirée. J'étais sa seule cavalière et il me serrait très fort contre lui. Au point que j'ai commencé à trouver cela inconvenant. Ensuite il s'est rappelé quelque chose et m'a dit qu'il allait chercher un cadeau qu'il avait préparé pour moi. Le Lieutenant Fomkine a saisi l'occasion au vol pour danser avec moi et il faut dire qu'il était un meilleur danseur, il exécutait des pas et des figures assez sophistiquées. Je me rappelle que nous dansions le tango et que notre couple est resté seul sur la piste de danse. On nous a applaudi unanimement, et nous avons même décroché un prix, un joli carnet et un stylo automatique, à l'époque c'était une rareté. Le Lieutenant Fomkine, très chevaleresque, m'a remis le prix sans demander sa part, et m'a accompagnée de la plus belle manière à ma place. Le Lieutenant Frenk se tenait là, il faisait la tête, et tenait dans une main deux mandarines pour moi. Apparemment, ces fruits faisaient partie du repas de fête pour les officiers. Ensuite nous continuâmes à danser tous les deux, et il n'a eu de cesse d'essayer de savoir, avec lequel des deux je préférais danser, et si Fomkine me plaisait. J'ai avoué sans ambages, que c'était lui que je préférais, mais que je n'aimais pas être serrée comme il le faisait. Après quoi il tâcha de maintenir une distance entre nous. Après le bal, on nous emmena en formation dans notre bâtiment. Dans le dortoir, les filles se sont déchaînées. Le nom du lieutenant Frenk était sur toutes les lèvres. Surtout, elles ne comprenaient pas comment j'avais réussi à mettre la main sur lui sans que personne ne s'en aperçoive. Apparemment c'est ça qui les dérangeait le plus. Elles me traitaient de sainte nitouche etc. Bien sûr, je niais tout et ne leur racontais rien. Ensuite la vie a repris son cours. Un jour, j'ai reçu du lieutenant Frenk un petit mot : il me disait qu'il devait partir pour Iaroslavl, pour y enseigner le métier de marin pendant 6 semaines. Il m'a écrit beaucoup de lettres remplies de mots d'amour, où il me mettait en garde contre le lieutenant Fomkine, à qui il ne fallait accorder aucune confiance ni céder à la cour qu'il me faisait, que des jeunes filles de la promotion précédente s'étaient déjà fait avoir par ce Fomkine. En effet, notre promotion de filles était la seconde et dernière de cette auto-école. Ensuite, on ne recruterait plus que des garçons. Mais ces lettres n'étaient jamais signées de son nom, apparemment le lieutenant Frenk avait peur de la censure. Il mettait seulement "*Ton ami*".

### ***L'école de conduite***

Entre-temps j'ai arrêté d'aller au cinéma dans le bâtiment "L'Équipage", d'autant plus qu'on commençait à nous amener à l'étage des livres de la bibliothèque mobile, où on pouvait choisir quelque chose à lire. Parfois, je ne trouvais aucun livre que je n'avais pas déjà lu depuis un certain temps, et je passais alors au bibliothécaire une commande écrite. Parfois certains livres de ma commande étaient rayés, et le bibliothécaire m'expliquait qu'ils étaient interdits. Maintenant, je ne me rappelle plus exactement lesquels. Il me semble que c'était Heine et Schiller. Mais avant l'existence de cette bibliothèque, cela faisait longtemps que je n'avais pas lu un seul livre, et parallèlement mes relations avec notre caporal ne cessaient de se détériorer. Il ne supportait pas que je n'aille pas au cinéma avec toute la compagnie, et que je préfère rester lire dans le dortoir. Chaque fois il vérifiait ce que je faisais dans le dortoir,

avant d'émettre un "pff" de dédain et de répartir. Il ne me supportait pas, d'autant plus que je recevais des félicitations pour mon bon travail en classe et que ma photo était accrochée au mur du tableau d'honneur dans le couloir. Un soir, il s'est vengé. Nous étions en train de sortir pour la promenade du soir, il faisait sombre et le sol était glissant. J'ai glissé en passant la porte, et pour me retenir, je me suis accrochée au coude de la fille qui était à côté. Et c'était parti! Il a crié quelque chose. Il fallait voir l'expression de malin plaisir sur sa figure. Immédiatement, malgré le grand froid, il nous a mis en rangs près du bâtiment et a commandé : *"Matelot Steip, un pas en avant, vous vous croyez où ? à l'armée ou dans un parc avec une copine bras dessus bras dessous ? Trois jours au trou"*. J'ai répondu, comme il se doit : *"Oui, mon caporal, trois jours au trou!"* et j'ai repris ma place dans le rang. Au retour de la promenade, on m'a retiré le col de marin, puis j'ai délacé mes souliers devant tout le monde et lui ai remis les lacets. Mais là non plus, il n'a pas eu de chance. Car immédiatement et telle quelle, sans le col ni les lacets, je m'en suis allée voir le commandant de la compagnie. *"Qu'est-ce qui s'est passé ?"* — m'a-t-il tout de suite demandé. Lorsque je lui en ai tout expliqué, il a ordonné au caporal de retirer son ordre devant toute la compagnie et de me rendre mes lacets et mon col de marin.

Bientôt, nous avons commencé à passer nos examens en présence d'un représentant de l'Inspection d'État pour la sécurité routière GAI, puis la pratique de la conduite renforcée. Finalement, nous avons obtenu notre licence de chauffeur de 3-ème classe, et chacune a reçu une affectation. Pendant la pratique de la conduite, j'avais toujours très froid, même en mars. Ça se passait sur un camion d'une tonne et demi, nous étions dix personnes par camion, il fallait monter sur le plateau derrière. Et l'une de nous prenait le volant. Dans la cabine, on avait très froid aux pieds dans nos bottines à semelle fine en cuir, on avait l'impression que le pied sur le démarreur formait un grand glaçon, tandis que dans la caisse du camion il faisait encore plus froid à cause du vent. Mais chaque jour le printemps s'avavançait et nous attendions avec impatience de savoir où chacune allait être affectée. Un jour, on nous a alignées en rangs et on nous a annoncé qu'un groupe de 15 personnes, pour la plupart les meilleures élèves, allait rester à Moscou et travailler comme chauffeurs dans le garage de la Direction centrale militaire, pour transporter les chefs, tandis que les autres filles, 135 personnes au total, devaient partir pour le front au sud, direction le Caucase. Plus tard, nous avons appris qu'elles n'avaient pas réussi à atteindre leur destination, leur train ayant été bombardé en chemin. Aucune n'a survécu.

### ***Ma fonction de chauffeur***

Celles qui étaient restées à Moscou étaient logées dans la caserne près du garage, au rez-de-chaussée, toutes dans le même dortoir. Chacune était rattachée à une voiture, et on devait pouvoir la sortir jour et nuit à l'heure indiquée par le chef à l'avance ou sur son coup de fil. Je devais transporter un général dont j'ignorais le nom. La vie dans la caserne était bien plus tranquille et libre, seule la cantine était moins bonne, ce qui n'était pas étonnant vu que le pays manquait de plus en plus de nourriture, mais je m'en accommodais et j'arrivais même sans problème à mettre de côté des petites choses pour papa. Ici on était beaucoup moins surveillées, bien qu'il y eut un contrôle à l'entrée, mais nous, les filles, on n'était que quatorze et il était facile de retenir la tête de chacune. Quant à la quinzième, Sofia Kokechkina, elle est restée travailler à l'Équipage, comme secrétaire il me semble. Elle y avait son fiancé, qui a pu intervenir en sa faveur. Dans la guérite à l'entrée il y avait un téléphone, pour que les chefs puissent appeler et demander leur voiture. Parfois votre père s'en servait pour m'appeler et on pouvait fixer l'heure de rendez-vous. A l'étage, il y avait un petit groupe de chauffeurs garçons. L'un d'entre eux, Volodia Dozorov, est très vite devenu un ami. Il conduisait une

grande citerne. Et tous le monde l'appelait "Camion – citerne ". Il était très gentil, un peu lourdaud, et dans le civil comédien dans un théâtre de Leningrad. Il m'aidait lorsqu'il fallait dépanner ma voiture. Il la bricolait et m'apprenait en même temps à la conduire, ce qui n'était pas évident pour moi, car j'avais appris à conduire un camion, alors que dans la voiture la direction et le principe de fonctionnement étaient quand même différents. Un jour j'ai appuyé sur le démarreur, et la voiture a fait un bond en avant ... Ainsi Volodia a roulé un peu avec moi en tant que moniteur de conduite. Quand le chef m'a appelé pour la première fois, je suis partie à toute vitesse. J'ai été saluée par les chauffeurs d'autres voitures, qui agitaient leur bras et rigolaient. J'étais très contente d'avoir réussi à traverser un tronçon difficile toute seule comme une grande : c'était un carrefour sur la rue Arbat, devant le métro, très complexe : à l'époque il n'y avait pas encore de tunnel. Je me suis arrêtée avec beaucoup de classe devant l'entrée de la Direction Centrale militaire, je suis descendue de la voiture pour prévenir le général par téléphone que sa voiture était prête et c'est là que je vis tout d'un coup, qu'un de mes phares s'était décroché et pendait littéralement à un fil. Et j'ai enfin compris que les autres chauffeurs ne me saluaient pas, mais essayaient de me prévenir ou se moquaient de moi. J'ai remis tant bien que mal le phare d'aplomb et j'ai appelé le général. Une fois arrivée devant la voiture, le général m'a exprimé sa déception : *"Et moi qui me disais que le marin rouge Steip devait être un gars expérimenté"*. On a démarré, et on a roulé ensemble comme ça pendant un mois et demi.

La voiture était toujours dans un état impeccable. C'était le mérite de Volodia Dozorov, qui me disait : *"Laisse moi faire, je viendrai te chercher quand la voiture sera prête!"* ou bien *"je ne peux tout de même pas te laisser ramper sous la voiture et serrer les vis ou changer la roue avec tes petites menottes"*. C'était un ami formidable. Il passait des journées entières dans le garage, où il s'occupait tantôt de ma voiture, tantôt de son camion - citerne, le seul hic c'était qu'il sentait terriblement l'essence. Le soir, il organisait des activités culturelles. Il était partout, il chantait, il dansait, il jouait dans les sketches, il déclamaient à merveille les poésies, moi aussi, je participais à ces activités et on s'y amusait beaucoup, mais il y a tout de même eu un bémol. C'est que le chef de ce garage, un capitaine dont j'ai oublié le nom, s'était mis à me harceler. C'était un grand pervers. Il était capable de me convoquer à n'importe quel moment. Bon, j'arrive et je lui fais mon rapport comme il se doit : *"Le marin rouge Steip est arrivé sur votre ordre, camarade capitaine"*, tandis que lui devenait tout mielleux et susurrant : *"Voyons, laissons ces formalités, prenez place, on va bavarder un peu"*. Alors on commence à "bavarder", au début tout se passe normalement. Lui aussi était Moscovite, d'une famille juive cultivée. Mais ensuite, je sens que la conversation ne prend pas une tournure correcte. Parfois il contourne son bureau de chef, s'approche de moi et me pose les mains sur les épaules, et moi je saute sur mes jambes et je lui dis : *"Vous vous oubliez, camarade capitaine!"*, et là il redevient mielleux : *"Mais pourquoi réagir comme ça ?"* etc. Parfois, me voyant si farouche il perd son sang froid et hurle : *"Au garde-à-vous!"* ou *"Sortez de mon bureau!"* C'est arrivé plusieurs fois. Parfois c'était Volodia, qui me tirait d'affaire en entrant en courant dans le bureau et en rapportant comme si de rien n'était : *"Camarade capitaine, permettez-moi de m'adresser au marin rouge Steip. Marin rouge Steip, vous êtes demandée d'urgence au téléphone par le général!"* Alors j'étais sauvée. Il a pu me sauver comme ça plusieurs fois. Bien que le capitaine sache parfaitement que le lieutenant Frenk venait régulièrement me chercher et que c'était avec lui que je partais en permission. Les permissions étaient accordées par la seule Direction Centrale. Mais je devais impérativement mettre au courant le chef du garage, et s'il était absent, le prévenir en inscrivant ma permission dans le journal de bord conservé au poste de contrôle. En bref, cet homme m'apparaissait comme quelqu'un de malade, d'anormal.

Après notre promotion, l'Équipage de marine recruta une nouvelle promotion composée de garçons, et pendant cette période purement organisationnelle votre père avait pas mal de temps libre. Il ne lui restait que des permanences dans la caserne. Il pouvait partir en permission comme il le voulait, dès que je pouvais obtenir une permission de mon général via la Direction Centrale. D'ordinaire, on se retrouvait chez mon père. Je rentrais chez mon père pour lui donner à manger et mettre un peu d'ordre, et un peu plus tard arrivait votre père. On passait l'après-midi ensemble et ensuite chacun rentrait dans sa caserne.

### ***La mort de mon père***

Le 26 mai 1943, en rentrant à la maison, j'ai trouvé mon père quasi inconscient, et Moussia m'a accueillie en me disant : *"C'est l'apoplexie, il est en train de mourir"*. Papa était couché près de la fenêtre dans le canapé qui me servait jadis de lit, puisque c'est là qu'était le poêle en fer avec la cheminée qui sortait du vasistas. Il pouvait donc l'alimenter, sans se lever, avec du papier, des livres, des pieds de chaises. Car nous n'avions plus de chaises pour nous asseoir. Elles avaient toutes été brûlées. C'était là qu'il pouvait lire dans la journée, grâce à la lumière du jour, car son propre lit se trouvait loin du chauffage et loin de la lumière. Lorsque je me suis assise près de lui sur le canapé, en lui caressant les mains et en lui disant que c'était moi, sa Zika, il a pris ma main et a essayé de la porter à ses lèvres. Je pense qu'aujourd'hui on aurait dit qu'il a eu une attaque cérébrale. Ainsi, je suis restée près de lui, je lui parlais et je pense qu'il m'entendait. Il me regardait, parfois ses lèvres bougeaient, mais il n'arrivait pas à articuler. Ensuite votre père est arrivé et il l'a trouvé dans cet état. Moussia était partie prévenir la famille (à l'époque on n'avait pas de téléphone), et l'état de mon père empirait à chaque heure qui passait. Parfois je laissais votre père près de lui, je sortais dans le couloir pour que mon père ne me voit pas pleurer et pour essayer de maîtriser mon désespoir. On peut dire que mon père est mort dans mes bras. J'ai passé mes bras autour de lui pour le remonter sur son oreiller, quand soudain sa tête s'est renversée en arrière, et ses bras sont tombés le long du corps sans vie. J'ai compris qu'il m'était arrivé la chose la plus terrible de ma vie. Le monde entier autour de moi a basculé. Je me suis sentie sans défense, seule au monde, je n'arrivais pas à imaginer que plus jamais je n'entendrais sa voix, ses conseils, que je ne verrais plus son regard affectueux, son sourire tout en retenue. J'étais comme glacée, figée. Je n'arrivais pas à pleurer, je continuais à lui parler, lui demandais de tout me pardonner, surtout de l'avoir quitté pour aller à l'armée. Votre père me prenait dans ses bras, me disait qu'il valait mieux que je pleure, mais je le repoussais et lui demandais de s'en aller et de faire tout ce qu'il pouvait pour m'aider. Même aujourd'hui, plus de cinquante ans plus tard, je ne peux pas m'en souvenir et en parler sans larmes.

Moussia était rentrée et elle a demandé à votre père de faire les démarches nécessaires pour l'enterrement, et votre père partit. Alors Moussia et moi nous sommes trouvées obligées de forcer la serrure du coffre, puisque les clés étaient introuvables, pour sortir pour papa son meilleur costume, et deux nouveaux draps qu'il avait destinés pour ma dot. Il y avait aussi une chemise de nuit. Tout était enveloppé dans un baluchon et papa avait écrit dessus de sa main: "La Dot pour Zina".

Ensuite Moussia est partie, car il fallait obtenir divers certificats et papiers. Entre-temps, Véra était rentrée de son travail, avec elle nous avons lavé le corps de notre père, nous lui avons mis son costume et l'avons posé sur la table au milieu de la pièce. J'ai veillé mon père, silencieuse, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de retourner à la caserne. Je ne me souviens pas du trajet, la seule chose dont je me souviens c'est qu'une fois arrivée je me suis jetée au lit, la tête dans l'oreiller, et quand on m'a posé la question de savoir ce qui s'était passé, j'ai

répondu et ensuite les sanglots m'ont pris allant jusqu'aux crampes. On n'arrivait pas à me calmer, à l'infirmerie on m'a donné des remèdes et fait des piqûres. Il y avait urgence pour organiser l'enterrement, comme on était en été le corps ne pouvait pas rester longtemps à la maison. Mais suite au choc il s'était passé quelque chose avec mes yeux, je voyais tout très mal, très flou, comme à travers un voile. J'ai passé toute la journée du 27 mai à l'infirmerie, où on me soignait avec des gouttes à boire, avec des piqûres et des collyres. Le 28 mai, Volodia m'a emmené sur son camion - citerne, les obsèques ont eu lieu le 29. Le cercueil avait été fabriqué gratuitement à l'usine "Stéol". Votre père a dû donner un litre d'alcool pour qu'on creuse la tombe au cimetière Vagankovskoe. Aux obsèques, nous étions cinq : moi, Moussia, Ekaterina Fedorovna, votre père et Volodia. Véra était au lit avec une sévère crise cardiaque. Votre père a fait des photos. Volodia a apporté des fleurs, et il aidait à porter le cercueil. Le cercueil était fait à la va-vite, en bois brut encore humide, très lourd et laid. L'office funèbre a eu lieu directement devant la tombe, et non pas à l'église. Volodia avec son camion nous a tous ramenés à la maison et puis il est parti.

### ***L'état de mes yeux se dégradait***

Nous sommes restés ensemble à table, à boire de l'alcool. Ekaterina Fedorovna a fait des crêpes et du kissel et puis elle est partie. Votre père me tenait tout le temps dans ses bras. Moussia et Véra nous ont laissé dans leur chambre, et se sont installées dans celle de papa. Elles voyaient bien que je ne pouvais même pas entrer dans sa chambre. Votre père me consolait, me tenait dans ses bras, m'embrassait, me caressait, et cette nuit là nous sommes devenus mari et femme. J'étais dans un état second, insensible à tout. Je ne sais pas vraiment comment c'était arrivé, mais pendant très longtemps je me suis sentie coupable. Comment avais-je pu l'accepter le jour des obsèques.

### ***Une mission pour le général***

Mais la vie poursuivait son cours, et je devais retourner au travail, puisque pour les obsèques on n'accordait que trois jours. Mon général réclamait sa voiture, on lui en avait proposé une autre, mais il a refusé. C'est ainsi que le 30 mai j'ai dû lui amener la voiture devant une maison quelconque dans la rue Presnenski val, près de notre garage. Et le garage se trouvait derrière le cimetière Vagankovskoe. A l'époque, si l'on partait du centre ville le long de la rue Krasnopresnenskaia, le dernier immeuble était un grand magasin à l'angle. La station de métro " 1905 " n'existait pas encore, en fait il n'y avait aucune maison là-bas, c'était un terrain vague. La route allait tout droit en partant du quartier de Presnia à travers un terrain vague, tandis que sur la droite c'était le cimetière Vagankovskoe. C'est au bout de cette route que notre garage se trouvait. J'étais dans un état épouvantable. Mais rien à faire, je devais y aller. J'ai réussi à traverser le terrain vague, puis j'ai tourné à gauche, dans la rue Presnenski val, où j'ai trouvé non sans mal la maison en question, que je ne connaissais pas, j'ai monté l'escalier et annoncé que la voiture était prête. Quelques instants plus tard le général sortit avec une dame coquette, probablement sa conquête du moment, et il me dit de le conduire à la Direction Militaire Centrale, et de conduire sa compagne dans les grands magasins GOUM, puis de la ramener à la maison. Nous sommes partis, j'ai tourné dans la rue Krasnaia Presnia. A cette époque dans cette rue il y avait une ligne de tramway. Arrivée à la hauteur du zoo, je vois un petit garçon d'environ 11 ans qui sort comme une flèche de la ruelle sur ma droite, presque en face du zoo, et va droit sous ma voiture. J'ai tourné le volant à gauche de toutes mes forces, juste avant l'arrêt du tramway. C'est là qu'une vieille femme arrive de derrière le tramway, elle se dépêchait de monter dans la dernière voiture. Et voilà

que le garçon dans son élan se heurte contre ma voiture et tombe par terre, puis saute sur ses jambes et s'en va en courant, tandis que la vieille femme est heurtée par la partie avant de ma voiture et tombe à son tour par terre. Je me suis retrouvée encerclée par la foule, on m'insultait. La vieille femme s'était relevée, elle a secoué la poussière de ses vêtements, m'a injuriée et s'est mise à l'écart. On lui a conseillé d'aller voir un médecin, mais elle refusait. Un policier a réclamé mon permis de conduire. J'ai commencé à me justifier et voulais que le général confirme mes dires, en tant que témoin de la scène. Mais il n'était plus dans la voiture. Il avait préféré partir sans attendre avec sa dame. Le policier était monté dans la voiture avec moi et m'a dit d'aller à l'Inspection routière GAI, mais c'était peut-être le poste de police, en tout cas tout près de là. Là-bas, on m'a cuisinée pendant un bon moment, les policiers ont appelé mon garage. J'ai signé plusieurs procès – verbaux. Ils ont inspecté ma voiture, mais elle était impeccable, et finalement on m'a relâchée, non sans avoir fait mention de l'infraction dans mon permis. On m'a dit que je m'en étais tirée avec pas grand chose et que la guerre effacerait de toute façon toutes les ardoises. J'ai regagné mon garage avec ma voiture. Après avoir constaté que j'avais une déficience visuelle incompatible avec la conduite, ma voiture m'a été retirée et fût remise à un autre chauffeur. Telle fût la fin de ma carrière de conductrice. Le temps passait sans grand intérêt. Je traînais dans le garage, aidais à réparer et à laver les autos, en un mot, on m'employait comme mécanicien automobile, et tout ce temps je culpabilisais à cause de cette fin sans gloire de mon élan patriotique. Je n'arrêtais pas de me dire que si je n'étais pas partie à l'armée, mon père aurait vécu un peu plus longtemps. D'autre part, aujourd'hui je pense que Dieu était avec moi : pour que je ne fasse pas partie des 135 jeunes filles ayant péri dans le bombardement et pour que je puisse donner la vie, à vous, mes trois enfants. Après cet événement on ne me donna plus de permission. Votre père venait me voir dans mon garage, mais je ne pouvais pas sortir, et nous nous parlions à travers la porte tournante du poste de contrôle sous les yeux de l'homme de quart. Ce n'est que le 12 juillet qu'on eut enfin notre permission, je ne me rappelle plus à quelle occasion. Mais il fallait trouver un moyen d'avertir votre père. Et là encore Volodia s'est dévoué, il a pris son camion - citerne et a fait la commission, en lui disant que je l'attendais à la maison.

### ***Le cambriolage de notre maison***

Lorsque je suis arrivée chez moi et que j'ai voulu ouvrir la serrure avec ma clé, j'ai entendu à l'intérieur le crochet cliquer. La porte ne se laissait pas ouvrir. J'ai d'abord frappé, en me disant que Moussia ou Vera étaient peut-être là. Mais personne ne répondit. Elles étaient chacune à leur travail. Alors j'ai traversé la cour de notre immeuble et je suis sortie derrière sur le quai de la Yaouza. Notre fenêtre était grande ouverte. Je suis retournée devant ma porte et ai renouvelé mes tentatives de l'ouvrir, mais en vain. Bientôt votre père arriva, il tira sur la porte d'un coup sec et le crochet partit. C'est alors que nous avons découvert que l'appartement avait été cambriolé. Par chance, les voleurs n'avaient pas eu le temps de prendre grand-chose à part quelques petits objets. Nous avons retrouvé ma machine à coudre ficelée et prête à être descendue par la fenêtre avec une corde. Des affaires étaient encore posées à côté, sur le bord de la fenêtre. Je n'arrivais pas à me concentrer pour vérifier ce qui avait été volé, mais j'ai immédiatement vu que les jumelles de Papa avaient disparu ainsi qu'une belle statuette du bureau. Encore heureux que les voleurs n'aient pas vu le coffre ou n'aient pas eu le temps de l'ouvrir. C'étaient de très bonnes jumelles, quelque chose de spécial, avec une dédicace, elles me rappelaient les temps anciens, le bonheur passé, lorsqu'on allait au théâtre ensemble. Mes jumelles à moi étaient parties quelque temps avant, on les avait échangées contre des pommes de terre, mais mon père n'avait jamais voulu se

## U N E H I S T O I R E

séparer des siennes, même pendant la famine. J'ai éclaté en sanglots, c'en était trop, mais votre père me consolait, il avait des projets pour nous deux, il me disait que dès demain il essaierait de négocier ma mutation dans son unité pour remplacer leur bibliothécaire reparti pour le front après un court répit, mais pour cela il nous faudrait nous marier en bonne et due forme, sans quoi il lui serait difficile de demander quoi que ce soit. Je lui ai demandé : *"Mais comment serait-ce possible, puisque toi tu es marié ?"*, ce à quoi il répondit que dans son livret militaire il n'en était fait aucune mention.

Je me rappelle avoir attendu Moussia et Véra, pour leur annoncer qu'on avait été victimes d'un cambriolage. Nous avons décidé sur-le-champ qu'il nous fallait partager le contenu du coffre. Cela me faisait de la peine de voir les affaires de mon père sorties du coffre. Votre père et moi, nous nous sommes retirés dans la chambre. Moussia et Véra, sont restées là pour partager les affaires. J'ai seulement demandé qu'on me laisse comme souvenir les deux montres de papa, l'une en argent et l'autre en or, qu'il portait en alternance lorsque l'une d'elles avait besoin d'être réparée, ainsi que sa tunique blanche d'officier de marine. Dans la chambre, votre père me grondait et me persuadait d'aller participer au partage. Ainsi, j'ai eu droit à la très belle chemise de nuit qui m'avait été offerte par ma tante Nina, en toile fine avec des dentelles, aux deux montres de mon père, et à sa tunique blanche. Elles se partagèrent le reste entre elles, ce qui leur a permis de survivre pendant la famine. J'ai aussi eu droit à ce qui était sur le coffre, comme des nappes et des bibelots de toute sorte, et on me laissa ce qui restait dans la pièce. Quant à leurs affaires personnelles, elles les ont prises au moment où on se partageait les chambres.

### **Mon mariage**

Et c'est ce même jour, le 12 juillet 1943, que nous avons signé l'acte de mariage dans le bureau d'état civil Baumanski, près du commissariat militaire et du jardin public du même nom, et juste en face de l'église. A la sortie du bureau d'état civil, j'ai jeté un coup d'œil à l'église et dans mon esprit j'ai fait un signe de croix orthodoxe. Mais je n'ai rien osé dire à mon mari. Il m'a pourtant bien demandé : *"Qu'est-ce que tu as ?"*, lorsque je m'étais arrêtée, mais je lui ai répondu : *"C'est juste pour regarder cette église, elle est très belle n'est-ce pas ?"*. Elle était très belle, en effet : perchée sur une petite colline et éclairée par le soleil. Et là, votre père m'a dit : *"De toute façon, on la cassera bientôt"*. Ensuite il m'a acheté mes premières fleurs, un petit bouquet de muguet, nous avons marché jusqu'aux remparts (Zemlyanoi Val) puis chacun a regagné sa caserne. Fin juillet, il m'a littéralement enlevée de la caserne. Même lorsque l'ordre de ma mutation dans l'unité de votre père arriva, notre capitaine avait donné consigne au poste de contrôle de ne pas me laisser partir. Là encore, c'est Volodia qui est venu à la rescousse. Lui circulait librement sur son camion - citerne dans tout Moscou. Il était passé voir votre père pour lui dire qu'on ne me laissait pas partir, mais il faut savoir que votre père ne pouvait pas s'absenter, il était ce jour-là de garde dans son unité. La nuit j'entendis un camion sous ma fenêtre, et puis on frappa. Je regarde et je vois que c'est le lieutenant Fomkine qui me dit : *"Micha m'a envoyé te chercher"*. D'abord j'ai eu un doute, sachant comme il me faisait la cour jadis, et il me dit : *"Fais vite, il faut passer par la fenêtre, et n'oublie pas tes affaires"*. Des affaires je n'avais qu'un gobelet et une cuillère. C'est ainsi qu'il m'a enlevée et emmenée chez votre père. En fait j'ai sauté directement dans ses bras, et on est partis dans son camion vers la caserne de votre père. La compagnie automobile, dont votre père faisait partie avait entre-temps déménagé de l'Équipage de marine de Moscou et se trouvait quelque part dans la région de Malenkovskaïa, proche du chemin de fer Yaroslavskaïa. Je regardais souvent les trains et ne pouvais pas m'empêcher de penser à la datcha. J'avais tellement envie d'y aller.

J'avais été logée dans un dortoir avec d'autres femmes qui appartenaient comme moi à la Marine de guerre. Elles étaient employées à l'intérieur de la compagnie, essentiellement à la blanchisserie ou à la cantine, tandis que moi j'étais à la bibliothèque. Il n'y avait pas une discipline de fer. Dès que votre père avait du temps libre, il venait me voir à la bibliothèque et y passait de longues heures. Quand on ne pouvait pas se parler, il restait là à m'écrire des petits billets, des poésies, des prétendus rapports militaires très drôles.

Le 16 août 1943, nous avons enfin réussi à fêter notre mariage à la datcha. Sont venus Moussia, Véra, Ekaterina Fedorovna, Fomkine et Alexeï Stepanovitch, le père de Lucia. En un mot, nous avons réuni tous ceux qui se trouvaient à cette époque-là à Moscou. Votre père a apporté un demi-litre d'alcool pur que nous avons coupé avec de l'eau, tandis que Volodia nous a procuré une barrique de boisson fermentée qu'il a déposée, mais il n'a pas voulu rester. L'alcool a fait son effet sur les hommes, étant donné qu'il n'y avait pas grand chose à manger, excepté quelques pâtés confectionnés par Ekaterina Fedorovna, des cornichons et une boîte de poisson en conserves. En revanche la table était décorée d'une belle nappe verte, de deux énormes bougies et des fleurs du jardin. Lorsque les invités ont commencé à clamer comme c'est d'usage "*c'est amer !*", votre père n'a pas réagi, et j'ai dû lui donner un coup de coude et lui expliquer à l'oreille qu'il fallait se lever et s'embrasser. Cela lui a beaucoup plu, et par la suite il lançait l'appel lui-même. Ce qui faisait rire étant donné qu'il ne connaissait apparemment pas la tradition, mais ses appels étaient soutenus par tous avec plaisir. Fomkine s'est allongé dans l'escalier et s'est endormi là, Alexeï dormait par terre dans la chambre de Moussia et n'arrêtait pas de gémir en demandant un vêtement quelconque, pour se couvrir du froid. C'est la seule et unique fois que j'ai vu votre père dans un tel état. J'ai dû le déchausser moi-même et le mettre à dormir dans le jardin sur un lit pliant. Il n'était même pas question de cadeaux quelconques, personne n'y songeait. Le matin tout le monde était déjà frais comme un gardon. Nous avons bu du thé, puis chacun est parti de son côté. Et figurez-vous que tout le monde était très content que même dans une période pareille on ait pu s'arranger pour faire la fête. Quant à Volodia, il partit car il m'aimait trop et que mon mariage le faisait souffrir. C'est ce qu'il me dit plus tard, à l'époque où je portais déjà mon premier enfant. Cet homme était le premier et à l'époque le seul qui m'aimait vraiment. Malheureusement, je ne compris cela qu'avec un très grand retard.

Un jour, votre père m'a dit : "*Aujourd'hui à midi viens à la maison, j'ai l'accord de ton chef, une surprise t'attend*". En route je me perdais en conjectures sur ce que ça pouvait bien être. En arrivant, ma surprise fût grande : notre chambre était presque entièrement refaite de haut en bas. Le plafond était peint en blanc, les murs en vert clair, les carreaux étaient encore démontés dans les fenêtres, dont deux militaires finissaient de peindre les cadres. Beaucoup de nos affaires avaient été mises au rebut, comme par exemple, les icônes, les portraits de mon grand-père et de ma grand-mère, les reproductions des tableaux du peintre Savrassov et nombre d'autres objets, inutiles et ringards aux yeux de votre père. Même mon fauteuil et le coffre. Sans parler des plantes dont personne ne pouvait plus prendre soin. Je ne pouvais pas imaginer qu'on puisse encore rénover ainsi un logement, tant les temps étaient durs, on n'osait même pas y songer. J'ai tout de même trouvé, que quelque chose manquait, la pièce était devenue vide et ne m'appartenait plus. En un mot, il fallait recommencer à zéro, vivre d'une façon totalement différente. Mon univers habituel, bien que pauvre et vétuste, était cher à mon cœur. Il fût repoussé loin de moi, il était parti.

## **Sa démobilisation**

On était en automne 1943. Quelques usines et ateliers déplacés revenaient à Moscou, nos troupes pressaient l'ennemi. L'institut où je faisais mes études auparavant était revenu à Moscou, et avec votre père nous avons décidé que je devais quitter l'armée et revenir à l'institut. J'ai déposé une demande et fin octobre j'ai reçu l'autorisation sur laquelle était écrit noir sur blanc : "*Démobilisée afin de poursuivre ses études à l'institut*". C'est ainsi que s'acheva mon année de service à l'armée.

Votre père et moi avons enfin pu vivre pleinement une vie de famille. Il partait tôt le matin au service mais rentrait chaque soir assez tard à la maison, sauf les jours de permanence de 24 heures. Je passais tout mon temps à l'institut et dans les salles de lecture, je me suis jetée sur les livres dès que j'ai pu. A cette époque on avait tous faim, votre père m'apportait chaque jour de la cantine une gourde de soupe du jour : de la soupe au chou, du borchtch, du potage. Je la dévorais goulûment le soir. On n'avait pas d'argent, à part ma bourse d'étudiante de 32 roubles par mois. Votre père avait un salaire, 1300 roubles, mais cet argent était envoyé en partie chez sa mère (500 roubles) et en partie chez sa (première) femme qui élevait son fils (700 roubles). De sorte qu'il nous restait seulement de quoi acheter ce qu'il était possible contre des tickets de rationnement. Dans ma garde-robe il ne restait presque rien. Parfois j'empruntais des affaires à mes sœurs, et voilà que pour la fête du 7 novembre votre père m'amène de beaux escarpins noirs en cuir. Je n'en avais encore jamais porté de ma vie. Il les avait fait confectionner sur commande contre une bouteille d'alcool, sans que je puisse les essayer, et ils me serraient les pieds, mais je supportais tout; et comment aurais-je pu refuser une telle merveille, qui en plus venait tout droit du cœur ? Nous étions très heureux ensemble, votre père n'arrêtait pas de m'admirer, pour lui ma plus belle tenue c'était ma chemise de nuit, et c'est vrai qu'elle était luxueuse et évoquait non pas le temps présent, mais plutôt le XIXe siècle. Votre père ne voulait pas que je coupe ou que je plaque mes cheveux avec des épingles, il adorait lorsque je les dénouais. Il avait beaucoup de tempérament. En novembre je suis tombée enceinte. J'avais beaucoup de mal à poursuivre mes études, j'avais tout oublié, surtout en maths. L'hiver était très froid, j'ai même attrapé une pneumonie. A l'institut pendant la pause tout le monde se ruait au buffet, où on pouvait boire gratuitement de l'eau chaude bouillie. On avait très froid aux mains en notant les cours dans nos cahiers, tous avaient leurs manteaux sur le dos, tandis que moi je n'avais que ma tenue militaire en laine qui ne tenait pas chaud (je laissais tout de même à la maison le grand col de marin). Et en plus je devais songer à mon futur enfant. Votre père prenait tout cela à la légère, et je lui en voulais un peu.

## **Ma première grossesse**

Nous avons souvent des invités chez nous. Votre père m'a présenté Isia (Isaak). Au début je n'ai pas beaucoup apprécié ses plaisanteries d'Odessa, tandis que Iossif me semblait plus cultivé, plus agréable, il jouait au piano à queue et votre père et moi, nous dansions. J'ai oublié de dire que votre père avait aussi jeté le gramophone avec son tube et tous les disques et les partitions. C'est vrai qu'ils étaient très usés, mais même mon père qui manquait de bois de chauffage les avait épargnés. Votre papa rêvait d'acheter un phonographe, mais il a dû pour cela attendre cinq ans après notre mariage. Mon amie d'institut, Léna, venait aussi nous voir, mais nous, nous rêvions de rester tous les deux. À l'époque nous n'avions d'yeux que l'un pour l'autre. Je me sentais très heureuse, pour moi votre père était la seule personne au monde. J'ai essayé dans la mesure du possible d'entretenir et d'embellir notre appartement, on se sentait bien dedans, mais les grands froids arrivaient, on se sentait déjà moins bien,

d'autant plus que votre père avait aussi jeté le poêle avec son tuyau. En hiver on a commencé à avoir vraiment froid. La nuit on dormait maintenant tout habillé sous notre unique couverture de laine, dans mon petit canapé à moi, et c'est peut-être cela qui nous a sauvé un peu, puisque le lit de mon père avait été jeté, lui aussi. Je n'en pouvais plus de tous ces problèmes, j'ai laissé tomber mes études et pris un travail comme infirmière dans une maternité. Comme salaire j'avais 55 roubles par mois et une carte d'employée, ce qui me donnait droit à 600 g de pain par jour. Dans la maternité, souvent des femmes mouraient des suites des avortements clandestins car interdits, et les femmes étaient obligées de recourir aux moyens les plus terribles, pour se débarrasser de leur grossesse. Si cela arrivait, leur repas de midi était partagé entre les employés, parfois une malade repartait à la maison après le déjeuner et son souper revenait lui aussi au personnel, mais c'était rare. Dans l'hôpital on avait le chauffage, mais on était obligé de faire des heures supplémentaires parfois une demi-journée de plus, sans être rémunérés. A un étage se trouvaient des militaires blessés, hommes et femmes. Plus tard j'ai eu une promotion, on m'a nommée infirmière principale du service. Les médicaments étaient sous une étroite surveillance, et de toute évidence on n'en recevait pas assez. On m'a augmentée et désignée responsable pour les médicaments. J'ai commencé à toucher 62 roubles, c'était déjà mieux, mais il faut dire que simultanément on pouvait acheter de moins en moins d'alimentation avec notre argent et avec notre carte d'employé. Par exemple, les 1,5 kg de viande auxquels on avait droit tous les mois étaient remplacés par un cornet d'œufs en poudre, je ne me rappelle plus si c'était 100 ou 150 grammes. Je me rappelle encore qu'on pouvait avoir 0,5 l d'huile de tournesol par mois, et avec les tickets non alimentaires, 2 savonnettes de ménage par an et un demi-litre de vodka. On continuait d'aller chercher l'eau à la pompe, par contre on avait à cette époque là plus souvent l'électricité, et on pouvait réchauffer quelque chose sur une plaque électrique. On pouvait avoir des céréales avec les tickets alimentaires, seulement ce n'étaient que des briquettes de bouillie de millet, 4 briquettes par mois. En février votre père venait moins souvent à la maison, premièrement, il avait très froid chez nous et manquait son repas du soir à la cantine, et deuxièmement, les préparatifs étaient en cours pour le transfert vers le lieu dit Medveji stan, près de Léninegrad. Leur auto-école était transférée de Moscou à Léninegrad. Début mars il est parti. Je m'ennuyais énormément sans lui, ses lettres étaient rares mais pleines d'amour, en attendant je continuais à travailler. Un jour, un ami de votre père, Jenia Sorokine, m'a apporté un colis de sa part. Ce que j'ai trouvé dedans était pour moi un luxe inouï : un pot de beurre fondu, des briquettes de kacha et même un paquet entier de sucre en morceaux. Sorokine est rentré à Leningrad, a raconté à votre père comment je vivais et lui a dit: *"Ce n'est pas une femme que tu as, mais un vrai bonbon"*, et depuis ce temps-là votre père s'est mis à m'appeler *"mon bonbon"*. Et c'est vrai que je m'épanouissais, malgré toutes les difficultés avec la grossesse. Votre père n'aimait pas me voir enceinte, il disait que cela me défigurait ou bien: *"Quand est-ce que ce sera fini, cette horreur ?"* Cela me contrariait beaucoup et quand il n'était pas là, je pleurais et me rappelais, que mon père à moi avait beaucoup d'affection et de sollicitude pour Milia, quand elle attendait sa Lucia, et même pour notre voisine, Valia Tchourikova, quand elle avait un énorme ventre avec des jumeaux. Votre père disait, pour que je ne me vexe pas, qu'il aimait trop tout ce qui est beau, comme un vrai peintre. Et bien qu'il ne dessinât pas encore à l'époque, il s'intéressait déjà aux peintures. Il a réussi à me faire croire qu'en effet la grossesse c'était laid, et je ne savais pas comment cacher mon ventre. Et maintenant, lorsqu'il était à Leningrad j'étais même contente, qu'il ne voit pas, comme mon ventre s'agrandissait de jour en jour, bien que je m'ennuyasse très fort sans lui

Peu après le départ de votre père, Isia est passé et cela l'a beaucoup étonné que votre père soit parti en me laissant seule dans une telle situation. Il m'a trouvé affairée à préparer la

layette et mon ventre était à l'époque déjà bien arrondi et impossible à dissimuler. Isia s'est indigné, en le traitant de mots assez vexants de son vocabulaire d'Odessa, je ne me rappelle pas les termes exacts. En bavardant avec lui, je lui ai fait remarquer que visiblement un conduit de la cheminée passait dans le mur de la pièce où on vivait, étant donné qu'à l'étage en dessous il y avait auparavant une cuisine équipée d'un poêle. Ce qui l'a fait s'exclamer : *"Et en plus tu es un vrai génie!"* Longtemps il a fait des mesures à l'angle du mur, puis, assis, il a réfléchi et enfin il a dit : *"Je t'amènerai demain un ami, qui est un expert en matière de chauffage et nous réfléchirons ensemble, comment on peut aménager chez toi un poêle. Mais il faudra l'accueillir ne serait-ce qu'avec du thé"*. Et, en effet, le lendemain ils sont venus tous les deux avec deux sacs remplis de briques. En quelques soirées Isia avec son ami m'ont installé un merveilleux petit poêle en brique, avec deux plaques de cuisson et un tuyau d'évacuation qui a rejoint le conduit de la cheminée. Sans tarder nous l'avons allumé, et une délicieuse chaleur s'est répandue dans la pièce. On allait enfin pouvoir chauffer de l'eau pour le bain et pour la lessive. Personne dans l'immeuble ne jouissait d'un tel avantage.

Six semaines avant l'accouchement j'ai pris mon congé prénatal que j'ai décidé de passer à la datcha, quant à mes jours de congé payé, je pouvais les prendre après les semaines postnatales. La vie est devenue un peu moins difficile, j'avais droit à l'alimentation renforcée pour les femmes enceintes. J'ai donc reçu deux petits pots de lait concentré sucré et 400 grammes de beurre. Malheureusement à l'époque on n'avait pas de réfrigérateur et je ne pouvais pas garder le beurre longtemps, surtout le faire durer jusqu'à la naissance du bébé. J'ai donc décidé de le troquer contre du lait concentré. Pour ce faire j'ai passé de longues heures dans le magasin à proposer ce que j'avais à d'autres futures mères. Finalement, il s'en est trouvé une qui a accepté de me donner en échange trois pots de lait. Je les ai cachés à la datcha, dans la cave, pour mieux les conserver. Avec mes indemnités j'ai pu acheter six langes d'occasions bien jaunies, mais en coton et une luge en osier sur des patins qui faisait office de landau. Elle glissait parfaitement bien sur la neige, et on pouvait l'installer dans la chambre et coucher le bébé dedans. Mais il fallait encore préparer 35 langes, autant de couches en coton et en flanelle, une couverture etc. J'ai récupéré tous les vieux draps de la famille et je me suis mise derrière ma machine à coudre. Une fois rentrée à la maison après le travail je passais mes soirées à coudre. Je préparais les chemisettes, les bonnets, les gilets, certains avec des broderies. En été on était bien, il faisait chaud et clair, et même parfois on avait le courant. C'est ainsi que j'ai pu préparer tout pour le bébé avant d'aller m'installer à la datcha. J'ai tout mis dans un baluchon pour la personne qui viendrait me chercher à la sortie de la maternité. Parallèlement je mettais les bouchées doubles pour étudier les soins aux bébés, dans les livres que j'empruntais à la bibliothèque Pouchkine. À la datcha je vivais seule et j'allais à merveille. J'occupais la grande pièce, tandis que la petite chambre et la cuisine restaient inoccupées. Je faisais des promenades dans la forêt, en allant jusqu'auprès de l'église Tchérkissovskaïa, où mon père et moi, aimions marcher lorsqu'il était encore vivant. Parfois sur mon chemin j'avais la chance d'arracher dans les champs appartenant à un kolkhoze, quelques carottes, que je dévorais " sur-le-champ ". De toute ma vie ce furent là les vacances les plus insouciantes. Je lisais les livres que Maria Borissovna me prêtait. C'était une femme très cultivée, de ce qu'on appelle " intelligentsia ". Elle a fait ses études à St Pétersbourg à l'Institut des jeunes filles nobles. Elle vivait dans la datcha numéro 55, au rez-de-chaussée, sa chambre était en face de celle de tante Doussia. Mon père s'était lié d'amitié avec elle et l'aidait beaucoup, quand elle est rentrée d'exil. Elle avait une grande pièce, toute remplie de meubles : des grandes et des petites armoires, des étagères avec des livres. Je passais souvent la voir, nous parlions, souvent c'était pour nous souvenir de mon père. Elle non plus ne mangeait pas à sa faim, mais je pouvais toujours trouver un réconfort auprès

d'elle. Je me rappelle comment une fois des hommes dans la rue m'ont agressée verbalement, lorsque je rentrais du train à la datcha, avec des propos très grossiers et blessants invoquant ma grossesse. J'ai poursuivi mon chemin en larmes. Et, avant de rentrer chez moi, j'ai fait une halte chez Maria Borissovna qui m'a réconfortée et consolée. A propos, le simple fait que j'étais enceinte pendant la guerre provoquait souvent des insultes à mon égard, surtout de la part de femmes. Elles disaient : *"Nous sommes seules, nos maris sont à la guerre, pendant que des ... comme toi ..."*. Elles étaient manifestement inconscientes qu'on avait besoin d'un grand courage pour avoir un bébé par des temps si difficiles. Notre pays était saigné et avait déjà perdu une génération entière. Elles n'étaient pas bien nombreuses, les femmes qui osaient faire ce choix. Moi aussi, j'aurais pu faire un autre choix, mais je rejetais l'avortement. Votre père m'avait dit : *"Fais comme tu veux"*. Il ne m'imposait rien, mais en revanche ne prenait aucune décision.

J'ai vécu cette période avec une grande sérénité. Je pense que cela a dû influencer Andrioucha (André), parce que de tous mes enfants c'est le plus tranquille. J'oubliais que c'est à cette période-là que j'ai reçu un virement postal de 500 roubles de la part de votre père. C'est ainsi que j'ai pu chaque jour m'acheter dans le village un demi-litre de lait contre 15 roubles et boire ce lait avant ma promenade. Parfois je réussissais à cueillir quelques fraises des bois. Chaque samedi soir Isia venait me rendre visite. Il passait la nuit, et tôt le matin partait s'occuper de son potager au 43<sup>ème</sup> kilomètre. Il y avait planté des pommes de terre dans un terrain que son employeur lui avait prêté. De plus il avait des rendez-vous avec Lida Nikitina, dont il était amoureux. L'air de la campagne, les promenades, les rencontres avec des gens bien, tout cela m'a été bénéfique, c'est devenu simplement une bonne période dans ma vie.

Le 6 août 1944 on était dimanche, Isia, comme d'habitude, était parti travailler son lopin de terre, et puis il est revenu on ne sait pas trop pourquoi, d'ordinaire il rentrait directement à la maison à Moscou. Isia m'a dit: *"Fais tes valises, je te ramène à Moscou"*. Je n'étais pas d'accord, en argumentant que d'après les médecins j'avais encore au minimum 10 jours, mais il a insisté. Il a hissé sur son dos mon gros baluchon en housse de matelas avec mes affaires, essentiellement les draps de lit, et il ne m'a pas laissé porter le moindre sac. Il grognait ou plaisantait à la façon des habitants d'Odessa. A l'époque le métro fonctionnait, mais pas les tramways, qui restaient essentiellement, immobiles. Et soudain, lorsqu'on était sur l'escalier roulant dans le métro, je le vois laisser tomber le sac, attraper un type par le revers de la veste et commencer à se bagarrer avec lui. Je reste plantée là, terrorisée et j'agrippe mon sac. Puis il traîne ce type et le pousse dans une porte – je crois que c'était le poste de police près de l'escalier roulant. Il sort plus tard de cette porte, tout rouge, avec le nez qui saigne, il attrape le sac et m'ordonne de le suivre, sans rien ajouter. Ainsi nous avons parcouru toute la distance entre le métro Baumanskaia et la maison en silence. À la maison il m'a dit enfin que le type était un antisémite et qu'il m'avait insulté, moi, et qu'Isia lui a infligé une bonne correction pour les deux. Mais comme je me tenais devant lui dans l'escalier, je n'avais rien entendu de tout cela.

Le lendemain matin, on était le 7 août, je me suis réveillée avec une étrange sensation, comme si quelque chose s'était décroché dans mon ventre. Lorsque je me suis levée, des contractions ont commencé, des douleurs espacées mais violentes dans le dos et dans le ventre, qui duraient environs trois-quarts d'heure chacune. D'abord j'ai cru avoir fait une rechute de mon lumbago, que j'avais eu au début du printemps. À la maison j'étais seule, Véra était partie chez son mari, à Rybinsk, Moussia était en voyage pour son employeur. Il fallait donc se débrouiller pour rejoindre la maternité. J'essayais de relativiser en me disant

que c'était peut-être encore trop tôt. C'était un lundi, il n'y avait personne chez les voisins, les adultes étaient au travail, les enfants en colonies de vacances ou à la campagne au village près de Riazan. Les contractions devenaient de plus en plus rapprochées. J'ai saisi le couvercle du piano à queue et le triturais lorsque les douleurs reprenaient. Et voilà que vers onze heures Moussia rentre de son voyage, non, franchement, j'avais de la chance, ou bien c'était Dieu qui m'aidait. Elle avait avec elle beaucoup de baies, de champignons, mais rien ne m'intéressait. Je lui ai montré seulement le baluchon, les pots de lait concentré que j'avais mis entre les doubles vitrages, il faisait très frais. J'ai enfilé mon manteau militaire, ça faisait longtemps que je n'arrivais plus à le fermer devant, et nous sommes parties toutes les deux à pied. Les tramways ne circulaient pas, nous avons d'abord longé la rue Saltykovka, puis traversé Léfortovo, puis nous avons pris à gauche et longuement marché le long des façades des Académies Militaires. Je m'arrêtais à cause des contractions, je m'efforçais de me taire, en plantant mes ongles dans la main de Moussia ou dans un poteau. J'évitais les regards des militaires, de peur d'essuyer des insultes de leur part, mon manteau militaire leur servait de prétexte. Mais tout s'est bien passé, j'ai été admise à la maternité 19 où on m'a menée tout de suite en salle de travail, puisque les contractions étaient déjà rapprochées. Il était une heure et quelque de l'après-midi. J'ai refusé le déjeuner. Depuis ma table de travail je voyais une horloge murale et je demandais sans cesse aux infirmières et aux médecins de me dire à quelle heure j'accoucherais. Je voulais pouvoir répartir mes forces, mieux supporter la douleur et ne pas crier, comme tout le monde le faisait. Le personnel médical était très sympathique et m'assurait en souriant que c'était pour très bientôt. Ensuite on m'a raconté, que dans les derniers instants avant la naissance je criais : "*Papa, mon petit papa, aide moi!*", à la différence des autres, qui appelaient leur maman.

### ***La naissance de mon fils André***

Andriucha (André) est né à cinq heures de l'après-midi. Il est sorti tellement vite, qu'ils n'ont pas eu le temps de le faire tourner par les épaules, ce qui a eu pour effet une grande déchirure, j'ai dû être transférée immédiatement après la délivrance dans la salle d'opération, où l'ont posé à vif des sutures sans aucune anesthésie. Puis on m'a sortie sur un chariot dans le couloir, sans même qu'on me montre mon Andriucha (André). J'étais vraiment mal en point. J'ai tout de même demandé à une infirmière de passer un coup de fil à Isia juste pour l'informer que "*Zina a accouché*", sans plus. Isia a immédiatement accouru en toute hâte en quittant son travail. A grand peine je lui ai gribouillé un mot, pour qu'il envoie un télégramme à votre père. Et bien sûr il a été voir Moussia en vitesse pour lui annoncer la nouvelle. Et elle est venue me rendre visite à la maternité, m'apportant des baies, des champignons. J'ai dû attendre le lendemain pour qu'on m'apporte Andriucha (André). Plus tard la nounou en charge des bébés l'annonçait en lançant : "*Alors, à qui il est ce petit mignon aux sourcils noirs ?*". Il était, en effet, très beau et se distinguait de tous les autres enfants. Les autres me paraissaient trop "*fripés*". Les autres mères m'approchaient pour l'admirer, mais on avait un problème : il dormait tout le temps et ne prenait pas le sein. Je n'arrivais pas à le réveiller, et alors je commençais à avoir peur, qu'il soit trop faible, qu'il risque de mourir. J'ai fini par dire à un médecin venu surveiller l'allaitement: "*Je ne dois pas avoir assez de lait à cause de la malnutrition, mon bébé ne prend pas du tout le sein*". A cet instant il n'y avait pour moi rien de plus terrible, que de manquer de lait pour nourrir mon bébé. Le médecin m'a examiné et m'a rassurée : "*Il faut boire plus de thé avec du lait, vous avez une vraie poitrine de nourrice*". J'ai envoyé un petit mot à Moussia lui demandant de m'apporter un pot de lait concentré de mes réserves. Une heure plus tard elle arrive avec une demi-bouteille de lait frais. Problème : comment garder du lait frais en été, étant donné qu'à l'époque il n'était pas question de

réfrigérateur. Je l'ai bu en deux jours, et je ne comprenais pas pourquoi Moussia, au lieu du lait concentré m'avait apporté un produit inadapté. En fait, je ne savais pas à l'époque que des voleurs étaient entrés par la fenêtre chez moi et avaient emporté toutes mes réserves. Elle n'a pas parlé de cet incident dans le petit mot qu'on m'a transmis, de peur que cela soit un coup trop dur pour moi. Le résultat était que le troisième jour Andriucha (André) a pris le sein et même qu'il n'y avait pas moyen de le lui retirer. Dans notre chambre tous les enfants avaient déjà fini de téter et on attendait pour les emmener, seul le mien tétait encore et encore. Les nounous m'ont grondée : *"Cela suffit, sinon il sera trop nourri!"*. Le septième jour nous sommes sortis de la maternité. Moussia était venue nous chercher, et nous sommes rentrés à la maison par le même chemin et à pied, mais cette fois à trois. Je n'étais pas encore entièrement rétablie, les sutures me faisaient mal. Moussia m'a laissée à la maison seule avec le bébé et elle est partie. Après son départ j'ai senti que j'avais de la fièvre, le thermomètre indiquait presque 40 degrés, j'avais terriblement mal à la poitrine, tandis qu'Andriucha (André) dormait toujours. Je vérifiais juste s'il était au sec. Et j'écoutais sa respiration, pour m'assurer qu'il était toujours vivant. Heureusement que tante Dacha est passé me voir. Elle a commencé à défaire les langes du bébé, d'ailleurs, sans prendre aucune précaution, j'en avais le souffle coupé, mais je n'osais rien lui dire. Elle a constaté qu'entre-temps le bébé s'était mouillé, et lui a dit que sa mère était vraiment une idiote de craindre qu'il risquât de mourir comme ça. Elle m'a soigné d'une mastite naissante par un remède populaire, elle m'a fait comprimer le sein pour en extraire l'excédent de lait et m'a conseillé de le boire au lieu de le jeter. Ça aurait été vraiment dommage de jeter un si bon produit. Andriucha (André) allait devenir son filleul.

Pendant ce temps Moussia consacrait tout son temps aux démarches visant à faire libérer de prison où on l'avait jetée, Milia, la maman de Lucia. Et comme il n'y avait personne pour garder Lucia, c'est à moi qu'on l'avait confiée. C'était donc le bébé dans les bras et Lucia tenue par la main, que je me débrouillais pour établir de toute urgence les papiers sur la naissance du bébé, nécessaires pour recevoir les tickets d'alimentation. Avec un ticket enfant on recevait 400 g de pain par jour. Et cela se passait comme suit : le ticket était daté, et si tu ne venais pas retirer et payer le produit à cette date, ton ticket était périmé. Au bout d'une semaine Milia avait été relâchée, et elle a récupéré Lucia. Moussia était repartie en voyage pour le compte de son employeur, mais fin août Véra était rentrée en laissant derrière elle son mari, pour être là à la rentrée scolaire, car elle travaillait à l'école. Et c'est là que j'ai vu débarquer chez moi la grand-mère Etia avec Raya et sa fille Tsinotchka. C'était notre première rencontre. Elles se conduisaient très étrangement, ne me parlaient presque pas, apparemment je ne leur ai pas plu. Elles s'étonnaient beaucoup de la façon dont je m'occupais de mon bébé avant chaque allaitement, je le lavais, l'essuyais; elles haussaient les épaules et souriaient d'un air moqueur. Elles cuisinaient leurs repas sur mon poêle, puis les prenaient sans m'inviter ni me proposer de se joindre à elles. Parfois la grand-mère Etia s'approchait d'Andriucha (André), le prenait par le menton et disait : *"En effet, c'est Mounia tout craché!"* Véra les a accompagnées à la gare, et elle a vu à la consigne des sacs entiers de provisions : des noix, des abricots secs, encore des choses. Je me rappelle, comment elle s'indignait : *"Ce n'est pas de la famille, ce sont des monstres! Elles n'ont peut-être pas bien vu que tu ne manges pas à ta faim ? "*

### **La réserve de bois**

L'automne s'approchait, et il fallait s'occuper du bois de chauffage. Pas loin de chez nous des péniches circulaient sur la Yaouza, parfois elles s'amarraient et vendaient des rondins contre du pain ou de l'alcool. C'était la nuit que j'allais à la " chasse " aux rondins. Il

fallait attendre qu'une péniche passe par-là, et parfois elles ne s'arrêtaient pas. Les rondins étaient humides et pesaient tout leur poids. Je les traînais seule, bien sûr, un par un, dans la rue jusqu'au portail, ensuite il fallait traverser toute la cour, mais le plus dur, c'était de les hisser au premier étage. Véra restait à la maison et gardait Andriucha (André). Je les mettais dans ma chambre, dans le coin droit. La seule fois où j'en laissai un dans le couloir, quelqu'un me l'a volé. Ainsi j'allais à la chasse toutes les nuits, parfois j'arrivais à ramener deux rondins. J'en ai stocké un bon nombre et commençais à manquer de place. Mais ces gros efforts physiques m'ont coûté cher : les sutures qu'on m'avait posées à la maternité ont lâché. Un jour Isia était passé me voir, il m'a trouvé avec Andriucha (André) dans le canapé, je ne pouvais plus me lever. Il a réagi très vite : dans la rue il a arrêté un camion, et il m'a descendu dans ses bras avec Andriucha (André) pour m'amener à l'hôpital. On a posé de nouvelles sutures, mais on ne m'a pas gardé à l'hôpital à cause d' Andriucha (André). Et on ne pouvait pas non plus le laisser à la maison, il fallait bien que je l'allaite. Isia s'est engueulé avec les médecins, mais il n'y avait rien à faire, et il nous a ramenés à la maison. Je n'avais pas le droit de me lever, il fallait rester au lit. Alors je me débrouillais pour lui changer ses couches sans me lever, et pour l'allaiter et changer de côté je le faisais rouler sur moi. Isia venait me rendre visite tous les jours, et parfois même faisait la lessive – les couches pour Andriucha (André). Un jour lui et Véra ont entrepris sous ma surveillance de donner son bain à Andriucha (André), lequel s'était mis à hurler, il n'avait pas dû apprécier leur façon de faire. La tante Dacha m'apportait de l'eau chaude pour le thé, et Véra allait chercher du pain tous les jours sur présentation des tickets de rationnement. Pour cela il fallait faire la queue de longues heures dans la rue devant le magasin, étant donné que chacun devait acheter son pain tous les jours et personne ne confiait ses tickets à autrui étant donné la famine qui régnait. Le pain devait être retiré dans un magasin précis. Le nôtre s'appelait Ougolok — " L'Angle" du fait qu'il était situé à l'angle de la rue Baumanskaia et celle de la Radio. Doucement ma santé se rétablissait. Notre quotidien a commencé à s'arranger. Isia venait nous rendre visite tous les jours pendant la pause du déjeuner ou après le travail. Et chaque fois il apportait un morceau de sucre. Il travaillait dans une " boîte " secrète près du bureau d'études TsAGuI, il recevait tous les jours des bons R4 pour aller déjeuner à la cantine, plus un morceau de sucre. Isia donnait son morceau pour Andriucha (André), pour que je puisse lui donner de l'eau sucrée dans la journée. Et quand je n'avais plus de lait pour allaiter mon bébé, Isia m'invitait à partager son repas à la cantine. Tant et si bien que ses collègues ont décidé, que c'était son fils. En plus le message transmis par téléphone était: *"Dites à Isia, que Zina a accouché"*. Cela nous faisait rire. Il a même eu droit à son travail à une paire de très jolies petites chaussures blanches pour Andriucha (André).

Un jour Iossif était en train de chanter une berceuse avec Andriucha (André) sur ses bras. Isia lui a dit: *"Eh bien, professeur, ça suffit de chanter les romances, allons plutôt scier du bois de chauffage pour Zina"*. C'est comme ça qu'ils ont scié tout le bois, et moi après je n'avais plus qu'à le fendre avec une hache. Dans le couloir près de l'escalier nous avons une grande pierre sur laquelle tous les habitants faisaient fendre leur bois. Iossif était un ami d'enfance de votre père. Ils vivaient tous les deux dans une même bourgade juive. Pendant la guerre il avait déjà passé son doctorat, et il vivait et travaillait à Joukovskoe, de sorte qu'il ne venait que rarement, peut-être une fois par mois. A vrai dire, il avait peu de raisons de venir plus souvent. Je n'avais plus le loisir de mener de longues conversations comme par le bon vieux temps, et il ne savait pas très bien y faire avec les bébés, à la différence d'Isia. Tous les deux étaient célibataires, et je n'avais de cesse de leur trouver des fiancées parmi mes amies. Isia vivait avec sa mère malade dans un sous-sol, les fenêtres étaient au niveau du sol, pas loin du stade Dynamo.

### ***L'alimentation du bébé***

Parfois Isia passait chez moi avant d'aller au travail et nous apportait un filet de ses pommes de terre, mais c'était plutôt rare. La récolte de son lopin était maigre, de plus des voleurs se servaient au passage. En effet, les lopins n'étaient nullement gardés. Je pense, qu'il manquait de nourriture tout autant que moi. Mais quand je refusais de prendre sa part, il disait : *"Mais moi, je n'ai pas de bébé à allaiter"*. En moyenne je n'étais pas trop mal lotie, mais tout de même je manquais de nourriture. Ceci malgré le fait que votre père- dès que sont arrivées chez lui, venant d'Asie centrale, sa mère et la femme de Boria m'envoyait tous les mois 500 roubles, et que j'avais des tickets de rationnement : un pour " les inactifs" (moi-même) et l'autre pour les enfants, donc pour Andriucha (André). A priori, donc, j'avais *"la double ration"*. Mais pour mieux alimenter mon bébé, je vendais ses tickets et avec l'argent ainsi récupéré j'achetais pour Andriucha (André) des pommes, des mandarines et des carottes au grand magasin - le GOUM. Au rez-de-chaussée du GOUM un magasin de commerce *"hors tickets"* avait été ouvert, où on pouvait acheter ces produits, ou bien j'utilisais cet argent pour nous procurer du bois de chauffage. Andriucha (André) se portait très bien, et prenait presque un kilo par mois. Pour cette raison je n'avais pas droit à un complément de ration alimentaire. Alors j'ai dû me résigner à tricher. Je lui ai donné le sein à la maison et ensuite je l'ai emmené chez son pédiatre et je me suis plaint de ne plus avoir de quoi l'allaiter. Pour vérifier, le médecin l'a pesé avant et après l'allaitement, et comme son poids n'a pas bougé, il m'a donné un bon qui me permettait de recevoir gratuitement 200g de semoule au lait très liquide par jour, qu'il fallait retirer entre sept et huit heures du matin à la cuisine pour nourrisson, qui se trouvait dans le quartier de Razgoulay. C'était génial. Après avoir donné le sein à Andriucha (André) à 6 heures du matin, nous partions avec lui chercher le biberon de cette bouillie liquide, et je l'absorbais toute de suite dans l'entrée, pendant que c'était chaud. C'était ce que j'ai fait pendant les six premiers mois, ensuite j'ai commencé à ajouter cette bouillie à l'alimentation d'Andriucha (André). A vrai dire, le chemin pour y aller n'était pas des plus faciles : il fallait monter la pente à pied avec le bébé dans les bras. Tant qu'il y avait de la neige, je pouvais le transporter dans la luge qui me servait de landau. Je me rappelle aussi de ce Nouvel An merveilleux que nous avons eu tous les deux. Quelqu'un nous a apporté un grand sapin, je l'ai décoré, et quelle joie c'était pour moi de voir comment mon bébé tendait les bras, en tentant d'attraper les jouets qui décoraient le sapin. Il glapissait même de bonheur. Ses premières photos datent d'entre 16 et 18 semaines, on était allé se faire photographier en face du Marché Allemand. Ma photo était placée dans la vitrine du photographe avec la légende : *" Une jeune maman"*. C'est ainsi que j'ai pu envoyer la première photo de mon fils et de moi-même à son père. A six mois il pesait déjà 9 kilos. Isia s'étonnait de voir Andriucha (André) prendre si bien du poids dans les conditions de vie si dures. Pour sa sieste Andriucha (André) dormait toujours dehors. Je ne le rentrais que pour faire sa toilette et pour lui donner à manger, et bien sûr pour la nuit. Les voisins se disaient, que comme je n'avais pas de mari, je voulais sûrement faire attraper froid à mon bébé, etc. Dans la journée je le laissais dehors dans sa luge, en faisant des allers-retours incessants dans l'escalier de la maison pour faire ma lessive et pour l'étendre, pour faire cuire la soupe ou autre chose, et je le surveillais par la même occasion.

Une fois, alors qu'Andriucha (André) était encore tout petit, j'ai demandé à Tolia Orlov, son parrain, de le garder. Tolia avait à l'époque autour de six ans. Soudain je vois Tolia arriver en courant et il me dit : *"Votre Andriucha (André) est un sacré plaisantin, il m'a fait un bras d'honneur à la russe"*. Je descends et je vois : la petite main est sortie de la couverture et les petits doigts sont repliés pour former le geste. Heureusement qu'il ne faisait pas encore très froid. A partir de ce jour je ne risquais plus de le confier à la surveillance des

## U N E H I S T O I R E

enfants. Un jour, lorsqu'on se promenait tous les deux dans la cour de notre immeuble, c'était fin mars, j'ai vu son père venir vers nous du portail. Je n'arrivais pas à en croire mes yeux, tellement c'était inattendu. C'était un tel bonheur : nous avons vite rentré Andriucha (André) à la maison, et je présentais avec fierté tout son savoir-faire. Son père lui avait apporté un joli gilet, et le prenait en photo avec. En fait il était en transit vers Odessa où il devait accompagner la grand-mère Etia, Raia et Tsinotchka. Il les a laissées passer la nuit à la gare dans la "*chambre de la mère et de l'enfant*", pour qu'on puisse rester seul tous les deux. Le lendemain elles sont arrivées chez nous, et leur attitude à mon égard n'était plus la même que la dernière fois. Son père prenait en photo Andriucha (André) avec sa grand-mère et Tsinotchka, et deux jours plus tard ils étaient tous partis. Ils nous avaient amené de quoi faire de la kacha de sarrasin. Je m'étonnais à voir leur façon peu économe à mon goût de trier les céréales et en plus ils y mettaient du beurre. Ils m'ont laissée quelques produits d'alimentation. Andriucha et moi, nous nous sommes mis à attendre le retour de son père.



**Fin**

**Annexe : Carte**



© <http://histgeo.a-c-aix-marseille.fr>



<b>Villes ou lieux</b>	<b>Situation et nom actuel</b>
Aloupka	( Crimée )
Anapa	( Crimée )
Armavir	
Baranovitchi	( Bielorussie )
Canal Belomorski	Canal de la mer Blanche
Canal de la mer Blanche	Entre Baltique et la mer Blanche
Derpt	Tartu ( Estonie )
Dimitrov	région de Moscou (Nord) - 65 km
Ekaterinodar	Krasnodar
Evpatoria	( Crimée )
Firsanovka	( entre Novosibirsk et Kemerovo )
Harbin	( Manchourie )
Iaroslavl	Yaroslav
Kachira	sur L'Oka-115 km Sud de Moscou
Katchalnitskaïa	Качальницкая région de Rostov
Kazan	Tatarstan ( Russie )
Khabarovsk	( Sibérie )
Khomoutovskaïa	Хомутовская région de Rostov
Kislovodsk	Caucase du Nord
Koutaïsi	( Géorgie )
Lac Baïkal	( Sibérie ) Vladivostok
Lac de Kardygatch	frontière entre la Russie et l'Abkhasie près de Sotchi
Maïkop	( Caucase )
Malakhovka	région de Moscou (S.E.) 29 km
Moscou	
Moukden	Chen Yang ( Chine )

<b>Villes ou lieux</b>	<b>Situation et nom actuel</b>
Mourachki	région de Moscou (Nord) - canton Pouchkine - 17 km
Nakhabino	région de Moscou (O.N.O.) 30 km
Novorossiisk	Port de la mer Noire
Novossibirsk	( Sibérie )
Novotcherkassk	Caucase du Nord
Odessa	( Ukraine )
Oufa	
Penza	
Piatigorsk	Caucase du Nord
Port Arthur	Liu Chouen ( Chine )
Riazan	
Riga	( Lettonie )
Rouza	région de Moscou (O.) 100 km
Rybinsk	
Saint-Petersbourg	Leningrad
Serpoukhov	région de Moscou (S.) 99 km
Sotchi	( Crimée )
Tiflis	Tbilissi
Tikhoretskaïa	Tikhoretsk - Caucase du Nord
Touchino	périphérique Nord de Moscou
Toula	
Tsaritsyne=	Volgodrad ( Stalingrad )
Viatka	( rivière )
Viatka=	Kirov
Vilnius	( Lituanie )
Vladikavkaz	( Ossétie du Nord )
Yalta	( Crimée )

## **La généalogie**